LA MEDECINE, LA CHIRURGIE ET LA PHARMACIE DES PAUVRES:

Par feu M. PHILIPPE HECQUET, *Docteur Régent, & ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.*

Avec la Vie de l'Auteur, contenant un Catalogue raisonné de ses Ouvrages.

Dédié à la Faculté de Médecine de Paris.

TOME SECOND.

T. 2590.
2.



A PARIS,
Chez la Veuve ALIX, rue Saint Jacque, au-dessus de la rue des Noyers, au Griffon.

MDCCXL.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

LA MEDECINE, LA CHIRURGIE ET LA PHARMACIE des Pauvres.

SECONDE PARTIE.

SUITE DE LA MEDECINE.

LES diverſes Profeſſions ſont par rapport aux Pauvres qui les exercent comme autant de climats différens dans leſquels on contracte des maladies cauſées particuliérement par la nature de l'air qu'on y reſpire : c'eſt au Médecin à faire une étude ſinguliere de cette va-

rieté, afin d'être en état d'appliquer à chacun les remédes qui lui ſont propres. C'eſt pour cela qu'après avoir parlé en général des principes des maladies & de la nature des remédes qui conviennent à chacune d'elles, je vais à préſent entrer dans le détail que demandent les maladies des Pauvres, relativement à leurs différentes Profeſſions. Cependant, comme la plûpart des maladies qui les affligent ne ſont aſſez ſouvent cauſées que par le peu d'attention qu'ils apportent, ſoit dans les alimens dont ils ſe nourriſſent, ſoit dans certaines précautions qui pourroient les garentir de mille accidens; je ne puis me refuſer à faire ici une petite digreſſion ſur le régime que je croirois leur être convenable: à l'égard des ſages précautions qui les mettroient à l'abri de bien des incommodités attachées à leur état, j'en parlerai en traitant en particulier de chaque profeſſion. On voit par conſéquent que mon deſſein n'eſt pas ſeulement de guérir les maladies, je voudrois les prevenir, & c'eſt à quoi les cha-

rités des Paroiſſes devroient ; ce me ſemble, faire une attention particuliere : on dépenſe conſidérablement pour rétablir la ſanté des pauvres malades, au lieu qu'à peu de frais on pourroit la leur conſerver. Il eſt vrai qu'outre la docilité qui ſeroit néceſſaire de leur part, il faudroit auſſi que les perſonnes charitables qui ſont à la tête des bonnes œuvres, ſe donnaſſent quelques peines pour répandre à propos dans des familles obérées des ſecours utiles ; mais à quoi ne ſe porte-t-on pas dans le ſervice des Pauvres, lorſque c'eſt la charité de Jeſus-Chriſt qui nous preſſe ? *Charitas Chriſti urget nos.* L'humanité nous invite à ſecourir nos ſemblables, & la Religion nous apprend que c'eſt un état de véritable & ſolide félicité que celui des perſonnes qui conſacrent leurs travaux au ſoulagement des Pauvres : *Beatus qui intelligit ſuper egenum & pauperem.*

C'eſt donc en conſéquence de ce que je viens de dire au ſujet de la conſervation de la ſanté des Pauvres, que je vais entrer dans le

détail du Régime qu'ils pourroient obſerver. Je ſçais bien que ce que je vais dire ne ſera pas du goût de tout le monde ; car il s'agit du régime maigre & de l'uſage des légumes, que je prétens être plus ſalutaire que tout autre aliment : j'en ai déja parlé plus au long dans un ouvrage exprès, où il s'agiſſoit de la conformité des alimens de Carême avec notre propre corps : j'en vais donner ici une eſpéce d'extrait, & je ſuis perſuadé que ſi l'on pouvoit rappeller * les Pauvres à l'uſage des légumes, il y auroit parmi eux moins de malades, ceux qui le deviendroient recouvreroient plûtôt la ſanté, & ils ſeroient plûtôt en état de vaquer à l'exercice de leurs Profeſſions & à l'éducation de leurs enfans. Au reſte, ce que j'avance ſur l'utilité des alimens maigres, n'eſt pas un ſentiment qui me ſoit particulier ; j'ai pour moi ce qu'il y a de plus fameux dans l'ancienne & la nouvelle Médecine. Parmi les Modernes, nous avons

* Du tems de Juvenal, les artiſans ne vivoient que de légumes : *Fabrorum prandia betæ*, dit ce Poëte.

les Ouvrages de MM. Ramazzini, Portius, Cheyne, &c. dans leſquels ils ont non-ſeulement conſeillé l'uſage habituel des graines & des legumes, ils ont de plus démontré par des preuves tirées de la plus ſaine Phyſique, que l'uſage du maigre étoit très-ſalutaire pour la conſervation de la ſanté ; & que même dans la plupart des maladies il étoit préférable au régime gras, qu'il ſemble qu'on ſe ſoit fait une loi de prefcrire indifféremment à tous les malades que l'on a à traiter.

Digreſſion ſur le Régime maigre.

Un Philoſophe ancien propoſe dans Plutarque cette queſtion, ſçavoir : s'il y a plus de raiſon dans le choix que les bêtes font de leurs alimens en ſuivant l'inſtinct de la nature, que dans celui que l'homme fait de tout ce qui peut flater ſon goût : queſtion dont le but eſt de faire voir que les plantes & les legumes ont été déſignées par le Créateur pour la nourriture naturelle de l'homme. Le ſçavant Bruë-

Grillus apud Plutarch. in eo libro an brutis ratio &c.

rinus Médecin, qui a écrit en faveur des alimens maigres, s'appuie sur l'autorité d'Ariſtote ; & il aſſure d'après ce Philoſophe, que c'eſt la voix de la nature qui invite l'homme à ſe ſervir des alimens les plus ſimples, ce qu'il prouve par le goût naturel que nous conſervons toujours pour les alimens tirés des farines de bled ou d'orge, qui quoique préſentées tous les jours à l'homme pour le fondement de ſa nourriture, ſont cependant tous les jours de ſon goût. *Ariſtoteles docuit nos poſſe diutiſſimè citrà faſtidium cibariis ex farinâ triticeâ atque hordeaceâ veſci, cauſamque hujus adfert quòd ea quæ ſecundùm naturam pro cibo deputata homini ſunt, ſemper appetimus : itaque*, &c. Et en effet rien n'eſt plus conforme à la nature de nos corps & aux lumiéres de la plus ſaine phyſique que l'uſage habituel des alimens maigres, tels que ſont par exemple les crêmes d'orge, les préparations de millet, des purées ou des bouillies fines de ſemblables graines : toutes ces matiéres farineuſes ſont compoſées de globules infiniment ſubtiles,

ce ſont les *infiniment petits* de la nature concentrés dans les envelopes des graines, où elles ſont dans la plus parfaite *attenuation*, & par conſéquent ſuſceptibles de la diſſolution la plus parfaite & la plus exacte qui puiſſe ſe faire, lorſqu'elles viennent à ſe deployer dans l'eſtomac & enſuite dans tous les viſcéres où ſe font les digeſtions les plus néceſſaires à la ſanté.

Les graines & les différentes maniéres de les préparer ont fait pendant une longue ſuite de ſiécles le ſujet & la matiére de ſavantes diſſertations que nous trouvons encore dans les anciens Auteurs de la Médecine; on y trouve des préparations de graines, dont les noms quoiqu'obſcurs, ont cependant été conſacrés par l'uſage; & ſont également bien entendus dans l'une & l'autre Médecine, c'eſt-à-dire, la Grecque & la Latine. On y parle de *Polenta*, d'*Alica*, de *Chondros*, de *Ptiſana* & d'autres mets différents apprêtés avec les farines des graines, qui faiſoient autrefois les delices des tables : on ſait dans quelle

conſideration étoit l'*alica* parmi les Romains du tems de Pline ; toutes ces préparations après tout ne ſont autre choſe que les *fromentées*, les *pulments*, les panades, les gruaux & les purées d'aujourd'hui, de même que les *vermichelles*, la *cemoule*, les maccarons des Italiens & tant de différentes pâtes de farine cuites & deſſéchées ; les *griotes*, ou *orges perlés* dont on fait des bouillies & des panades, ſoit pour les enfans, ſoit même pour le plaiſir des tables. C'eſt aux matiéres farineuſes que le ſavant M. Cheyne Médecin Anglois donne le premier rang parmi les alimens maigres : *Primum inter facilè concoquenda alimenta locum do ſeminibus & radicibus farinoſæ materiæ* ; & il prouve ce qu'il avance par l'exemple de la bouillie dont on nourrit les enfans, leurs eſtomacs s'en trouvent ſi bien qu'il en conclud que les nourritures farineuſes ſont à tout le moins comparables au lait : *Quod monſtrat infantum pulticula imbecillis eorum ventriculis neutiquàm gravis, nutrimentum vix ipſi lacti ſecundum.*

Libro de Sanitate infirmorum.

Le fameux Portius Médecin Al-

lemand, Auteur de l'excellent Ouvrage *de la Conſervation de la ſanté des ſoldats*, eſt de même avis que le Médecin Anglois ſur l'uſage des graines, telles que le bled ou froment, l'avoine, le ris, l'orge, le millet, le ſeigle, les pois, les panais, les féves ou haricots, les lentilles, &c. Ils prétendent l'un & l'autre qu'elles ſont plus utiles à la ſanté que les alimens les plus ſucculents & les plus ſpiritueux, pourvû cependant que l'on ſoit attentif à les apprêter d'une façon convenable; Portius aime mieux que l'on y employe l'huile que le beure, parce que celui-ci eſt moins ſain que l'autre: pour moi je croi que toutes ces *fromentées*, *polenta*, *alica*, &c. ſe préparoient chés les anciens ſans aucun de ces ingrédiens: il me ſemble que l'eau devroit ſuffire, & en effet les farines ſe diſſolvent ſi aiſément dans l'eau bouillante pourvû qu'on les y mette petit à petit, qu'elles compoſent enfin des nourritures très-ſaines, très-bienfaiſantes, & qui n'ont rien de dégoutant, ſur-tout ſi l'on y ajoute un peu de ſel, ou ſi

Portius, de militum ſanitate tuendâ.

l'on veut un peu de ſucre ou de miel; mais pour les aſſaiſonnemens qui ſont en uſage dans bien des cuiſines, ce ſont, dit M. Cheyne, d'agréables poiſons qui, ſelon lui, devroient reſter dans les boutiques des Apoticaires, parce que l'uſage qu'on en fait communément ne fait qu'alterer la bonté naturelle de ces alimens, & eſt très-nuiſible à la ſanté : *Aromata quæ tam familiariter coqui tractant, libenter ego Pharmacopœorum arculis concrederem . . ., nec culinæ concrederem grata illa venena quibus & alimenta corrumpuntur & ſanitati damna non levia inferuntur.* Il ſuffira donc, pour donner quelque ſaveur agréable à ces alimens, d'y mettre un petit bouquet de fines herbes, une feuille de laurier, ou quelques grains de canelle concaſſée; mais il faut bien ſe garder d'y trop mettre de ſel parce que quoiqu'il ſoit l'aſſaiſonnement univerſel, il doit être tellement menagé dans l'apprêt des graines qu'il ne détruiſe ni n'affecte en aucune façon leurs qualités douces, moëlleuſes & humectantes.

Il eſt cependant à obſerver qu'il

y a un choix à faire dans les graines par rapport à la différence des temperamens; les lentilles par exemple conviennent mieux aux corps *cacochimes*, dans les viſcéres deſquels le ſang paroît trop ralenti ou trop appeſanti : les lentilles ſont des graines qui paſſent pour être d'une qualité très-temperée & ſi aiſées pour la diſtribution, que ſelon le Médecin Boëclerus, elles portent le calme par-tout le corps. De même l'orge & le ris ſont excellens pour les poitrines foibles, & les gruaux d'avoines pour les perſonnes dans leſquelles on appréhende quelque obſtruction: les boüillies, les crêmes, les purées & les ſorbitions faites avec les féves ou haricots aromatizées d'un peu de canelle nourriſſent par elles-mêmes, & d'ailleurs elles ſuppléent à nombre de drogues arides & deſſechantes, comme les abſorbants, les concentrants & autres remédes que l'on prodigue dans les maladies. Le millet, outre qu'il eſt par lui-même très-nourriſſant, ſert auſſi a raffermir les inteſtins dans les cours de ventre.

Si cependant la ſanté menaçoit ruine & que pour prévenir une maladie longue & dangereuſe il fallût quelque nourriture plus aprêtée ou plus délicate, on pourroit alors employer les *fromentées* faites avec la farine de froment cuite dans l'eau, en y ajoutant quelques jaunes d'œufs & un peu de ſucre, ou bien des *panades* de mie de pain *fraiſée* cuite de même & avec les mêmes aſſaiſonnemens. On ſent bien que ces alimens n'emportent pas avec eux beaucoup de dépenſe, & d'ailleurs on ſait par l'experience qu'ils ont été d'une grande utilité dans certaines maladies. J'ai vû des perſonnes qui préparoient ces ſortes de panades avec du lait, mais je crois que cette façon de les apprêter ne feroit pas ſalutaire pour beaucoup de perſonnes d'entre les Pauvres; car il me ſemble qu'il y auroit lieu d'appréhender que le lait rencontrant trop d'*aigres* ou d'*acides* dans leurs entrailles farcies pour ainſi dire de ſucs viciés, n'avançât les maux qu'on veut leur épargner; il pourroit perdre alors de ſa qualité, &

ſi une fois il venoit à s'épaiſſir ou à ſe coaguler dans les entrailles, il deviendroit la ſource de mille obſtructions : on n'a pas le même accident à craindre de la part des alimens farineux ſimplement préparés, c'eſt-à-dire ſans le mélange du lait, leurs molécules étant douces, liſſes, & comme porphiriſées ſe laiſſent ſimplement délayer, & ſe liquéfient ſans s'exalter ou ſe développer en parties ſalines, ſulphureuſes & fermentatives. Tout ceci eſt d'après M. Cheyne dans l'ouvrage que j'ai déja cité.

Ce ſçavant Anglois étoit ſi perſuadé des avantages que l'on pourroit tirer de l'uſage des graines dont on compoſe les alimens farineux, qu'il n'a rien négligé pour en convaincre ſes lecteurs. Il a recueilli des preuves de toutes eſpéces pour en démontrer l'utilité, & il eſt deſcendu pour cela dans des détails, qui font voir également & la vérité du ſentiment qu'il ſoutenoit, & la profondeur de ſes connoiſſances : voici, entre autres recherches, celles qui donne un nouveau luſtre à

l'utilité qu'il prétend que l'on peut retirer de l'uſage des graines ; c'eſt dans l'endroit où il entreprend d'en développer au juſte la véritable nature. Les graines, comme il l'obſerve, ſont comme les œufs des plantes, c'eſt de-là qu'elles doivent ſortir pour s'étendre & ſe déployer enſuite : (telle fut la conjecture d'Empedocles, qui a été confirmée par les ſçavantes expériences de MM. Malpighi, Grew, & Leuvenhoek.) Ces œufs ſont comme le *crayon* ou l'abrégé de toutes les principales parties des plantes ; d'où l'on peut conclure d'abord que ce ſont des extraits de la nourriture la plus tendre & la plus déliée, puiſque dans des particules d'un ſi petit volume, ſont renfermées toutes les parties des plantes qui doivent y prendre leur accroiſſement avec leur ſuc nourricier primordial : Ainſi on peut regarder les graines, comme les reſervoirs naturels du *volatil* le plus fin & le plus délié que l'on puiſſe comprendre : une graine de fougére, par exemple, qui eſt deux fois plus petite qu'un petit

grain de ſable, renferme en elle cent autres petites graines. Je demande après cela ſi l'on peut regarder ces graines comme des matieres gluantes, groſſieres, épaiſſes, comme quelqu'un l'a prétendu ; n'y remarque-t-on pas plûtôt le *volatil* le plus abondant & le *ſpiritueux* le plus fin qui ſoit dans la nature ? D'ailleurs, eſt-il quelque choſe de plus ſurprenant que la *ductilité* que doivent avoir les parties concentrées dans le ſein de ces germes, dont les lineamens primordiaux qui y ſont cachés doivent s'étendre, ſe groſſir, & s'accroître au point de produire des plantes d'une hauteur aſſez conſiderable ? & cette diſpoſition *ductile* dans les parties des graines les plus déliées, ne répond-elle pas d'un heureux effet, lorſque converties en aliment elles auront à ſe répandre juſques dans les réduits du corps les plus éloignés ? Et en effet la raiſon ſeule nous fait appercevoir dans ces nourritures, que j'appelle *vierges*, parce qu'elles ſont telles que le Créateur les a faites, la qualité principale que doivent

avoir les alimens pour être bienfaiſans ; car des matieres auſſi *ductiles* que celles dont je viens de parler, n'ont rien de dur ni de caſſant, par conſéquent rien de *ſalin*, qualités qu'il eſt important de diſcerner pour juger de la bonté d'un aliment préférablement à un autre : c'eſt ce qui fait que je donne bien de l'avantage aux alimens tirés des graines, & à cette *moëlle* bienfaiſante que le Créateur a mis dans le froment pour la nourriture de l'homme, (*Cibavit eos ex adipe frumenti*,) au-deſſus de la chair des animaux la plus tendre, la plus délicate & la plus moëlleuſe, à laquelle il reſte cependant toujours quelque choſe de dur & de ſalin, car enfin ces chairs ſi délicates ne flattent le goût ſi agréablement que parce qu'elles contiennent en elles un ſel dulcifié délicatement répandu dans toutes leurs fibres : voilà ce qui leur procure ces ſaveurs ſi piquantes, ſi voluptueuſes, & en même-tems ſi pernicieuſes pour la plûpart des perſonnes qui en font uſage, parce que les ſucs nourriciers qui en réſultent

ne

ne ſe diſtribuant quelquefois qu'imparfaitement, s'arrêtent ſouvent dans les entrailles, & cela par le defaut de *ductilité*, qui les empêche de s'étendre juſques dans les extrêmités des parties les plus éloignées qui doivent en tirer leur croiſſance.

La préférence que l'on donne communément aux alimens gras ſur les maigres, vient des préjugés que l'on ſe fait ſur la *nutrition*. On s'imagine que cette opération ſe fait par l'appoſition (*per juxta poſitionem*) ou l'aſſemblage des molécules qui s'uniſſent ou s'incorporent avec les parties qui ont à ſe nourrir ; c'eſt ce que l'on appelle *aſſimilation* comme ſi cela ſe faiſoit par la liaiſon des particules qui s'attachaſſent aux parois des parties, c'eſt ce qui a donné lieu au proverbe trivial, *la chair nourrit la chair*, il faudroit donc en conſéquence faire uſage de choſes bien ſubſtantielles ou d'aliments bien ſucculents, pour groſſir comme à force de materiaux les parties qui ont à croître. Il eſt aiſé de détruire ces idées en faiſant quelques réflexions ſur la maniére dont le corps ſe

nourrit & s'accroît même dans l'âge le plus tendre, ce que je vais en dire eſt d'après le fameux M. *Keill*, qui par de ſolides réflexions ſur la maniére dont les plantes prennent leur nourriture & leur croiſſance, conduit naturellement à la découverte du grand art de la nutrition dans le corps humain.

Les plantes dans leurs germes, dit M. Keill, ne ſont qu'un tiſſu de *filamens* qui contiennent une infinité de parties *ſolides-ſpermatiques*; ces filamens ſe groſſiſſent par l'épanouiſſement des véſicules qui compoſent originairement ces parties : ces véſicules ſe dilatent en ſe rempliſſant d'une ſubſtance aërienne & inſenſible, tel que l'air l'eſt lui-même; or comme elles ſont innombrables, ce ſont autant d'*atomes* ou même *plus qu'atomes* véſiculaires, qui croiſſant de volume ſe groſſiſſent plus de l'eſprit que du materiel ou du volume de la matiére, ce qui ſuffit pour la nourriture & l'accroiſſement de ces parties, ſans avoir recours à une *appoſition* groſſiére de particules qui s'attachent ou ſe colent aux parois des parties.

Deux experiences ſur la vegetation des plantes prouvent parfaitement ce qu'avance M. *Keill.* La premiére eſt de l'illuſtre M. *Boyle* qui aſſure qu'une graine de courge ſemée dans une terre qu'il avoit fait ſécher, produiſit cependant étant arroſée une plante du poids de quatorze livres. La ſeconde eſt de *Van Helmont* qui ayant planté un ſaule peſant cinq livres dans une terre deſſechée, comme celle de M. *Boyle* : cet arbre s'accrut dans l'eſpace de cinq ans juſqu'à cent ſoixante & neuf livres, quoique pendant tout ce tems il n'eût été arroſé qu'avec de l'eau de pluie, ou avec une eau depouillée & comme *amaigrie* par la diſtillation, & la terre que l'on avoit peſée auparavant dans l'une & l'autre experience, n'avoit preſque rien perdu de ſon poids dans celle de M. *Boyle*, & ne ſe trouva déchûe, dans celle de M. *Van Helmont*, que de deux onces au bout de cinq ans.

On voit par ces experiences un accroiſſement de 164. livres par le moyen de l'eau toute ſeule, ſans

que la terre y ait contribué en rien, puiſqu'elle n'étoit diminuée que de deux onces dans l'eſpace de cinq ans, eſt-il étonnant après cela, conclud le fameux Praticien Zwinger, qu'il ſuffiſe pour la nourriture de l'homme de faire uſage d'eau ou de tiſanne faite avec les vegetaux ou les plantes? Et en effet pour faire l'application de la vegetation des plantes à la maniére dont les corps ſe nourriſſent & s'accroiſſent, il eſt à obſerver qu'il y a une communication très-réelle entre elles & le corps humain; car de même que les racines ſe trouvent diſtinctement figurées dans le germe ou la graine de la plante avec le fruit qui doit en naître, de même auſſi toutes les parties du corps ſont renfermées effectivement & réellement dans l'œuf où ſon germe eſt contenu. Ainſi la nourriture ou la croiſſance de ce corps, tout organiſé comme il eſt dans ſon germe, n'eſt autre choſe, quand il en eſt ſorti, qu'un épanouiſſement de ſes parties qui y ſont concentrées; il ne leur faut donc qu'une matié-

re élaſtique autant *aërisée* que les linéamens du corps qui eſt à naître ſont déliés, laquelle comme un eſprit, ou un vent ſouffle dans ces véſicules, & qui en les relevant de leur affaiſſement les dilate & les groſſiſſe; tel eſt l'ouvrage de la nature, dans lequel il eſt encore à obſerver que non-ſeulement les germes de toutes les plantes, auſſi-bien que les œufs de tous les animaux, ont été dans la premiére femelle, ou la premiére plante que le Créateur a produite avec ſes graines, mais encore que toutes les plantes & les animaux nés & à naître y ont été renfermés.

Mais en même tems que le Créateur a tiré du néant tous les germes des plantes & les plantes elles-mêmes dans leurs germes, il a créé auſſi tout ce qu'il y a d'*eſprits végétatifs* qui doivent développer ces germes pour remplir ſes deſſeins dans l'œconomie animale & pour le ſervice des êtres créés: c'eſt cet eſprit de végétation & de vie qui étant porté ſur les eaux, qui venoient d'être créées, (*ſpiritus Domini fere-*

batur ſuper aquas,) ſemble les avoir *impreignées* de vertus ſecretes & les avoir renduës dépoſitaires de la faculté nutritive, qu'elles ont elles ſeules en propre. On a vû un exemple étonnant de cette vertu dans l'experience de la graine de courge ſemée par M. *Boyle* dans une terre deſſechée : cette graine acquit le poids de vingt-cinq livres dans la plante qui en ſortit, ſans que la terre qui la produiſit eût reçu d'autre nourriture que d'être arroſée de tems en tems avec de l'eau de pluie; de même le ſaule planté par M. Van Helmont acquit par le même moyen une croiſſance du poids de cent ſoixante-quatre livres ſans y compter les feuilles qu'il perdoit tous les hivers, & ſans que la terre qui le portoit en ait ſouffert d'autre déchet que celui de deux onces de ſon poids pendant l'eſpace de cinq ans : n'eſt-il pas naturel d'en conclure que l'eau toute ſeule a opéré cet eſpéce de prodige; les alimens aqueux ne ſont donc point ſi impuiſſants que l'on ſe l'imagine communément.

De plus pour ajouter encore quelque choſe à l'avantage que je croi que les alimens maigres ont ſur les gras, examinons un peu ce que c'eſt que le ſuc nourricier, cette partie blanche du ſang, cette lymphe d'où les parties différentes de notre corps prennent leur nourriture, on verra que ce n'eſt qu'un aſſemblage de particules longues, pliantes & filamenteuſes; ſi après cela on fait attention à la nature du véhicule dans lequel roulent ces particules fibreuſes, on ne trouvera autre choſe qu'une eau que l'on nomme *ſeroſité*; voila où tout ſe reduit, tant la nourriture que l'on prend du maigre, auſſi-bien que celle que l'on tire de la chair des animaux, c'eſt-à-dire, que ce n'eſt qu'un ſuc *aqueux-lymphatique-laiteux* que l'on nomme *chyle*; il y a cependant une différence dans la façon dont ſe forme le chyle en conſéquence de ces différentes nourritures, mais certainement cette différence n'eſt point favorable aux alimens tirés des chairs des animaux; dans les alimens maigres, les parties *fibreuſes*

ſe trouvent dans leur état naturel, c'eſt-à-dire, *blanches*, *friables*, *coulantes*, *non continuës ni liées*, ou confonduës les unes avec les autres; au lieu que dans les alimens gras, c'eſt un ouvrage pour la nature, de faire retrouver dans l'eſtomac ces fibres *blanches & coulantes* qui ſe ſont comme perduës & métamorphoſées en fibres charnuës, rouges & ſanguines qui forment les chairs des animaux. Je demande en conſéquence de ce que je viens de dire, quels ſont les alimens les plus naturels à l'homme, ou de ceux qui ſe ſont conſervés dans leur état naturel, ou de ceux qui en ſont ſortis pour ſe convertir en chair.

Tous ces rapports naturels & originaires des germes des plantes, avec la nutrition & avec l'art dont elle ſe fait dans les plantes, pour devenir enſuite la nourriture des animaux, ne montrent-ils pas évidemment que ces mêmes plantes & leurs graines ont été originairement inſtituées par le Créateur pour être la ſubſiſtance de l'homme; auſſi eſt-ce à lui que l'Auteur de la nature

ture a assigné pour aliment, non-seulement les herbes de la terre & les fruits des arbres, mais encore les graines de ces mêmes herbes & les *semences* des arbres : *Dixit Deus, ecce dedi vobis omnem herbam afferentem semen & universa ligna quæ habent in semetipsis sementem.* Des ali- Gen. 11. 29.
mens si simples établis pour entretenir & conserver la santé de l'homme dans sa premiére origine, sont-ils moins propres à la lui conserver dans la suite des tems ? Et en effet ces plantes ont une telle vertu que même depuis que les hommes les ont abandonnées pour des nourritures plus succulentes, on a été obligé d'y avoir recours pour en tirer les remédes les plus efficaces ; c'est la réflexion que Pline faisoit au sujet des Pauvres des campagnes, qui réduits souvent à se contenter pour toute nourriture de ce que la terre leur offroit, prenoient selon lui dans leurs repas ce que l'on peut trouver de meilleur pour remédier à nombre de maladies : *Vera remedia pauperrimus quisque cœnat.* Galien pensoit de même, & il trouvoit

dans les alimens les plus vils en apparence & les plus mépriſés, des préſervatifs & des remédes pour les plus grandes maladies. Les ſentimens de ces fameux Auteurs ſe ſont conſervés chez les modernes ; & par-tout dans les ſavans Ouvrages de *Ramazzini* & de *Portius*, on remarque le cas qu'ils faiſoient des alimens les plus ſimples, juſques-là que *Portius* ne fait point difficulté d'appeller l'ail la theriaque des Pauvres, *ruſticorum theriaca.* Cette conſideration pour l'ail eſt très-ancienne ; car nous voyons dans Virgile que les gens de la campagne, ceux même qui eſſuyoient les plus rudes travaux, comme les moiſſonneurs, ſe trouvoient confortés, rafraîchis même au milieu de leurs fatigues en mangeant de l'ail, du ſerpolet & autres herbes aromatiques.

Theſtylis & rapido feſſis meſſoribus æſtu
Allia, ſerpillumque herbas contundit olentes.

Cet uſage de l'ail & autres plantes, comme oignons, poireaux, &c. étoit tellement en vigueur dans les tems même les plus reculés, que

les Egyptiens, ce peuple cependant ſi ſavant dans les ſciences humaines, les avoient en vénération; & le peuple Hébreu qui avoit été longtems en captivité chez eux, avoit pris une inclination ſi ſinguliére pour ces legumes, qu'ils les regretoient hautement dans le déſert où Moïſe les avoit conduits après les avoir délivrés du joug des Egyptiens: *In mentem nobis veniunt pori, cæpe, allia.* Num. 11.

Tous ces legumes qui avec les graines ſuffiſoient autrefois pour la nourriture des hommes, auroient-ils donc aujourd'hui perdu de leur propriété? & ſi les riches les ont abandonnés pour faire uſage d'alimens plus ſucculens, croira-t'on qu'ils n'ont conſulté dans ce choix que l'interêt de leur ſanté? L'expérience ſeule ſuffit pour faire voir qu'ils ſe ſont groſſiérement trompés; & en effet ces gens livrés à la bonne chére ſe portent-ils mieux que ceux qui vivent ſobrement; & même parmi ceux qui ne font point de grands excès, mais qui cependant font un uſage fré-

quent de viandes ſucculentes, en voit-on beaucoup qui jouiſſent d'une vie auſſi longue & auſſi ſaine, que ces anciens qui ne ſe nourriſſoient que des alimens les plus ſimples. On dira peut-être, que parmi les pauvres des campagnes ou autres, il regne ſouvent nombre de maladies très-facheuſes, & cela parce que pour la plupart ils tirent leur principale nourriture des alimens maigres, qui ne formant que des ſucs viſqueux, gluans, épais, ſont dès là d'une digeſtion très-difficile. Il eſt aiſé de réſoudre cette difficulté, en faiſant voir préciſément ce qui rend ces alimens malſains; il faut d'abord obſerver que ce qui leur donne les mauvaiſes qualités qu'on leur reproche, ne vient nullement de la nature même des graines ou des legumes, mais de la façon dont on les apprête; l'abondance de ſel, d'oignons, & de poivre dont on ſe ſert pour en relever le goût, en diminuë certainement la qualité: c'eſt ainſi que par le mêlange pernicieux de nombre d'ingredients, on rend

indigeſtes & malſains des alimens qui de leur nature ſont ſimples, bienfaiſans & plus proportionnés qu'aucun autre aux fonctions de l'œconomie animale. Mais ce n'eſt pas ſeulement l'aſſaiſonnement immoderé des legumes qui peut les rendre malfaiſans, c'eſt plus ſouvent l'uſage que l'on fait du vin ; car perſonne ne veut s'en paſſer : il n'y a que les perſonnes aiſées qui faſſent habituellement bonne chere ; mais pour le vin, tout le monde veut en boire, les pauvres comme les riches, & les honteux effets de cette liqueur pernicieuſe ſe manifeſtent encore bien plus ſouvent parmi les Pauvres que par-tout ailleurs. J'ai parlé d'une façon aſſez étenduë du danger qu'il y avoit à faire uſage du vin dans mon Traité des diſpenſes du Carême ; j'ai fait voir qu'il convenoit à peu de perſonnes d'en boire, & que lorſqu'on en buvoit, on ne pouvoit avoir trop d'attention à en temperer le feu par beaucoup d'eau. Je vais propoſer ici la liqueur que je croi la plus ſaine, parce qu'elle eſt la

plus propre pour entretenir dans nos corps les ſages mouvemens & les juſtes précautions dont la nature ſe ſert elle-même pour la conſervation de la ſanté.

Je ſuis toujours ici les ſages réflexions de Ramazzini, & de Portius, ce dernier ſur-tout préfére ouvertement l'uſage de l'eau à celui du vin, c'eſt par le moyen de l'eau que l'on procure les bonnes diſpoſitions, les louables coctions, non-ſeulement celles qui ſe font dans l'eſtomac & dans les premiéres voyes, mais encore celles qui doivent ſe faire dans les vaiſſeaux, dans tous les viſcéres, & juſque dans les lointains de l'habitude du corps les plus profonds & les plus intimes, où ſe conſomme la plus ample & par conſéquent la plus néceſſaire des *ſecretions* & des *dépurations* : on entend bien qu'il s'agit ici de la *tranſpiration*, cette évacuation ſi abondante & en même tems ſi importante de laquelle dépend la ſanté de tous les hommes, en quelque état de la vie qu'ils ſoient placés.

Ce même Portius qui avoit réfléchi si profondément sur tout ce qui se passe dans l'exercice de l'œconomie animale, observe qu'il y a dans toute l'habitude du corps une abondante *séroſité*, une eau naturelle qui partout détrempe les sucs, & qui, pour ainsi dire, les *charie* & les insinue partout : cette eau, dit-il, est chaude partout, & par conséquent il en conclud très-justement à mon avis, qu'il faut aux sucs & aux humeurs qui ont à circuler dans les entrailles un *fluide chaud* dont les particules *volubles* servent comme de rouleau & de vehicule pour *charier* & transmettre le sang & les sucs nourriciers jusque dans les dernieres extrémités des vaisseaux. C'est d'après ces réflexions prises dans les loix naturelles de l'œconomie animale, que ce savant Médecin recommandoit l'usage de l'eau chaude qui facilite par elle-même la digestion des matieres alimenteuses, & qui est le véritable dissolvant qui prévient les obstructions d'où naissent tant de maladies : d'un côté elle supplée au défaut des sucs nour-

riciers qu'elle développe ; de l'autre elle porte dans les vaiſſeaux & dans le ſang même le vehicule propre à le détremper, le délayer, l'adoucir, & le faire circuler. Voilà pour l'état de ſanté ; mais lorſque par haſard cette ſanté vient à s'altérer c'eſt là la circonſtance dans laquelle conformément aux préjugés vulgaires, on eſt tenté de faire uſage du vin, dans l'intention, à ce que l'on prétend, de fortifier l'eſtomac, & de faire réuſſir les digeſtions : mais j'obſerverai ici en deux mots, que l'uſage du vin n'eſt nulle part tant déplacé que dans les commencemens d'une maladie, dans laquelle les humeurs ſont déja épaiſſies, les fluides deſtitués de leur volubilité, pendant que d'un autre côté les parties ſolides qui doivent les faire circuler ſont deſſechées ou affoiblies dans leur reſſort ; le vin alors rencontrant trop de réſiſtance, & de la part de ces *ſolides* deſſechés & comme roidis, & de la part des *fluides* qui ſont compacts & appeſantis, il augmente le deſſechement des ſolides, auſſi bien que l'ardeur

& l'embarras dans les fluides. L'eau chaude au contraire, & l'uſage de ces bouillons dont j'ai déja parlé, faits avec des gruaux & des farines, s'inſinue dans ces ſucs ralentis, & la conformité de ſubſtance qui ſe trouve entre les uns & les autres opére un *amalgame* naturel entre eux ſans y cauſer aucun trouble.

Je ſçais bien que quelque avantage que l'on donne à l'eau chaude, il ſera bien difficile de la mettre en réputation auprès de bien des perſonnes : le goût n'eſt point flaté, & dès-là quel moyen de réuſſir à perſuader l'uſage d'une choſe qui ne peut faire aucun plaiſir ? Mais il s'agit ici de la ſanté, il s'agit ici des Pauvres à qui elle eſt eſſentielle pour l'exercice de leurs Profeſſions; je n'écris point pour les voluptueux à qui la ſanté eſt précieuſe cependant, quoiqu'ils faſſent tous les jours tout ce qu'il faut pour la détruire ; un régime auſſi ſimple que les légumes, une liqueur auſſi inſipide que l'eau ne trouvera ſûrement point chez eux d'approbateurs ; mais j'en appelle aux Sages, c'eſt-

à-dire, à ces gens qui ont non ſeulement le goût de la vertu, mais qui ont auſſi par devers eux des connoiſſances qui les élèvent au-deſſus des idées communes : ils conviendront certainement que pour ce qui regarde la ſanté, l'eau chaude eſt à tous égards ce qui lui eſt le plus convenable. Le ſçavant Bruierinus dans ſon Traité des alimens, (*de re cibariâ*, pag. 891.) après avoir parlé des avantages de l'eau, cite l'exemple de nombre de perſonnes & entre autres de peuples entiers qui en font un uſage habituel : tels ſont les habitans du Vivarais qui ont, dit-il, un tel goût, ou plûtôt, qui ſont ſi perſuadés des avantages que l'on trouve à boire de l'eau chaude, qu'ils n'en boivent jamais que lorſqu'ils l'ont rendue chaude de quelque façon que ce ſoit : il rapporte à ce ſujet avec ſon élégance ordinaire les différens moyens dont les particuliers riches ou pauvres ſe procurent de l'eau chaude. Dans le petit peuple, les uns prennent la voye la plus ſimple, qui eſt de mettre l'eau auprès du feu, d'autres jettent dans

leur eau un morceau de pain rôti, quelques-uns y plongent un morceau de fer rouge. Parmi ceux qui ſont à leur aiſe il y en a qui ont des lames d'or deſtinées à cet uſage ; on les met au feu, & enſuite on les trempe dans l'eau que l'on veut boire. Enfin parmi les Pauvres & ceux qui ſont les plus occupés, perſonne ne boit l'eau que lorſqu'elle eſt chaude, de façon qu'un payſan qui n'a pas eu le tems de faire chauffer l'eau qu'il veut boire, prend des charbons ardens & les jette dans ſa taſſe avant que de boire : *At pauperes & ruſtici prunas à foco in potoria demergunt.*

Il eſt vrai que l'uſage de l'eau chaude, quoique autoriſée même par les Anciens, a ſouffert auſſi quelques difficultés ; Pline, par exemple, a ſemblé prendre le parti de l'eau froide, il fait même remarquer que de tous les animaux il n'y a que l'homme qui boive de l'eau chaude ; mais il y a longtems qu'on a répondu ſur ce ſujet à ce ſçavant Naturaliſte : un ſçavant Moderne a même fait voir que dans la prati-

que de la Médecine des chevaux, il étoit de certains cas dans leſquels on leur faiſoit boire de l'*eau de ſon* chaude. D'ailleurs, quand même le fait ſeroit vrai, l'obſervation de Pline ne prouveroit rien contre nous, parce que d'abord il s'agit dans cet Auteur des animaux dans l'état de ſanté, ils boivent de l'eau froide alors, & ſi ils la boivent de même en cas de maladie, c'eſt qu'ils n'en ſçavent pas d'avantage; d'ailleurs cette eau froide leur eſt toujours ſalutaire quand ils ſe portent bien, parce que leur maniere de vivre eſt toujours la même, ſoit pour la qualité des alimens, ſoit même pour la quantité, parce qu'on a ſoin de la leur meſurer; de plus, les fibres de leurs eſtomacs n'étant pas expoſées comme dans les hommes aux dérangemens des paſſions, l'eau froide qui eſt dans l'ordre du Créateur pour ſervir à la digeſtion des herbes, produit toujours en eux le même effet tant que leur ſanté ſubſiſte. Il en eſt de même de la plûpart des gens de campagne, l'eau froide ne gâte rien dans leurs digeſtions tant

que leur ſanté eſt ſuffiſamment entretenue par des nourritures ſimples; mais dès que le beſoin les réduit à manger indifféremment ce qu'ils peuvent trouver, l'eau chaude devient alors pour eux un reméde excellent pour prévenir les mauvaiſes digeſtions & les autres maladies qui ſont les ſuites de la diſette : tel eſt l'épaiſſiſſement ou la crudité des humeurs qui eſt comme néceſſairement occaſionné par la diſette, parce qu'alors les humeurs ne ſont pas renouvellées par une quantité ſuffiſante de ſucs nourriciers, ſoit parce qu'ils diminuent dans les entrailles des Pauvres à meſure que le néceſſaire leur manque, ſoit parce que le peu d'alimens qu'ils peuvent prendre ſont groſſiers, ſalins & malfaiſans. Rien de plus ſalutaire pour remédier aux pernicieux effets de ce dérangement que l'uſage de l'eau chaude, par laquelle les fluides parfaitement délayés, & les ſolides mollement tendus & tenus les uns & les autres dans un mouvement réglé & conſtant, remettent toute l'œconomie animale dans l'état de ſanté.

Je pourrois entrer dans un plus grand détail ſur les avantages de boire de l'eau, & principalement de l'eau chaude ; mais je crois en avoir dit aſſez pour en prouver l'utilité ; ce qui eſt certain, c'eſt qu'on ne s'eſt jamais mieux porté que dans les tems où l'on ne bûvoit que de l'eau, jamais les hommes n'ont été ſi vigoureux & ſi puiſſans qu'avant l'uſage du vin ; c'eſt cette liqueur ſéductrice qui devenue journaliere a diminué le volume des corps à meſure qu'elle a affoibli la ſanté ; c'eſt elle par conſéquent qui a diminué le nombre de nos jours. En effet le vin & les autres liqueurs ardentes bleſſent l'eſtomac & les nerfs ; toutes les liqueurs *vineuſes* ſont pleines d'eſprits turbulens, embarraſſés, mal dépurés, qui ſe portent au cerveau, & heurtent les nerfs avec d'autant plus de force qu'ils ont plus de volume & de poids : de plus, peut-on penſer que ces liqueurs ſoient capables par elles-mêmes de procurer les *loüables digeſtions ?* L'uſage des délayans ſimples n'eſt-il pas plus efficace, ou plûtôt

le ſeul moyen ſûr pour y parvenir. On ſçait que ces délayans ſimples & aqueux ont une vertu digeſtive à laquelle rien ne réſiſte, les *alkalis*, les *acides*, les *ſulphureux* s'en laiſſent pénétrer, en un mot il eſt peu de *mixtes* qui puiſſent réſiſter à l'action de l'eau.

L'eau eſt donc l'unique véritable délayant, & la boiſſon la plus ſaine dont les Pauvres puiſſent faire uſage; les Riches en tireroient ſûrement auſſi les mêmes avantages, mais ce n'eſt point à eux que je m'adreſſe ici, parce que outre qu'ils ne ſont pas l'objet de cet ouvrage, je ſçais bien que je ne réuſſirois pas à m'en faire écouter; j'eſpére trouver plus de docilité de la part des Pauvres à qui la ſanté eſt en tout point ſi néceſſaire.

Cependant, quoique je leur conſeille l'eau chaude pour leur boiſſon ordinaire, il eſt quelquefois des circonſtances dans leſquelles il eſt bon d'apporter quelques correctifs ſuivant l'état dans lequel on ſe trouve; ainſi, ſi l'on remarquoit que l'eau chaude ordinaire n'eût pas tout

l'effet qu'on en pourroit attendre, (car enfin il eſt des tems d'infirmités dans leſquelles les meilleures choſes ſemblent perdre de la bonté de leurs qualités;) on pourroit préparer différentes infuſions ſelon les cas différens, par exemple, on prépareroit pour les uns des infuſions avec les *ſentaux citrins* ou *rouges*, ils ſont à très-bon marché, & une petite quantité de leur poudre ſuffit pour embaumer une grande quantité d'eau, qui prend par ce moyen une vertu *cordiale*, *digeſtive*, *diapnoïque*. Pour d'autres, on pourra faire infuſer un petit morceau de *ſaſſafras*, la dépenſe eſt très-peu de choſe, & une très petite quantité peut *imprégner* pluſieurs cruches d'eau; il en réſulte des potions qui ont vraiement la vertu *diaphoretique*: la *menthe*, le *thim*, le *cerfeuil*, le *perſil*, la *pimprenelle*, le *creſſon*, le *trifolium fibrinum* fourniſſent encore la matiere d'infuſions *théiformes* qui ſont très-utiles dans bien des occaſions. Enfin il eſt des ſituations d'infirmités qui demandent que l'on employe des eaux *ferrugineuſes*, on en fait d'artificielles

d'artificielles à trés-peu de frais : on prend pour cela quelques onces de *limaille* ou de *rouille de fer*, que l'on enveloppe dans des *noüets*, avec leſquelles on peut à différentes fois, *ferrer* aſſez d'eau pour en remplir pluſieurs bouteilles. Ces mêmes attentions préviendront ſûrement des maux conſidérables parmi les Pauvres.

On demandera peut-être comment il ſera poſſible de mettre en exécution tout ce que je viens de dire, non ſeulement par rapport à l'aſſerviſſement à boire de l'eau ; mais encore par rapport aux alimens que j'ai recommandés juſqu'à préſent ; j'avoue que les Pauvres abandonnés à eux-mêmes auroient bien de la peine à s'y réſoudre ; d'ailleurs ils marchent toujours en aveugles pour la plûpart, ils joüiſſent de la ſanté, ou plûtôt ils l'uſent tant qu'ils la ſentent chez eux ; dés qu'elle vient à s'altérer l'ennui les prend, ils ſe laiſſent accabler par le chagrin, & ſi quelqu'un ne prend ſoin d'eux, ils ont auſſi peu d'attention à prendre les moyens

de recouvrer la ſanté qu'ils en ont eu pour l'empêcher de s'altérer lorſqu'ils en joüiſſoient. C'eſt ici que les perſonnes charitables qui ſe ſont dévouées au ſervice des Pauvres, doivent faire éclater leur zéle, & en même tems ſe munir de patience & de fermeté pour ſurmonter avec douceur les difficultés & les mauvaiſes humeurs de perſonnes, qui accablées de mélancolie, (ſuite ordinaire de la pauvreté & de la maladie;) n'écoutent ſouvent qu'avec répugnance ce qu'on leur propoſe pour leur bien.

On trouvera peut-être cette digreſſion un peu longue, pour moi je l'ai crû néceſſaire, parce que je ſuis perſuadé que l'on ne peut trop inſiſter ſur le choix des alimens, & que la plûpart des maladies ne viennent que parce qu'on ne ſçait point obſerver un régime convenable. Je vais reprendre mon ſujet, c'eſt-à-dire, je vais à préſent traiter des différentes maladies par rapport aux différentes profeſſions, aux différens ſexes & aux âges différens; je me reſerve en traitant cette ma-

tiere d'y ſemer encore quelques traits au ſujet des précautions dont on pourroit uſer dans chacun de ces états pour prévenir les maladies : ainſi cette partie de la Medecine ſera un compoſé de préſervatifs & de remédes dans lequel chacun trouvera les moyens de conſerver ſa ſanté, ou de la rétablir lorſqu'elle viendra à s'altérer.

Maladies des Artiſans.

Les Artiſans ſont partagés en différentes claſſes, les uns ſont continuellement expoſés au feu, comme les maréchaux, les ſerruriers, les armuriers, &c. D'autres travaillent habituellement dans l'eau, tels ſont ceux qui nettoyent les puits, les égouts, les cloaques, &c. tels ſont auſſi les blanchiſſeuſes, les teinturiers, &c. Il en eſt dont la profeſſion les expoſe à reſpirer un air groſſier & malfaiſant, tel que le reſpirent ceux qui travaillent aux mines & aux carrieres. D'autres enfin ont à eſſuyer mille incommodités neceſſairement attachées à telle

& telle profeſſion, & qui affectant le ſang d'une façon différente, demandent auſſi pour chacun des préſervatifs & des remédes particuliers : chaque état, chaque profeſſion trouvera ici ſa place : j'entrerai dans quelques détails qui ne ſeront peut-être pas du goût de certaines perſonnes un peu trop délicates ; mais au reſte je me flate de ne pas déplaire à ceux qui aiment le bien public & qui ſavent bon gré à quiconque fait des efforts pour le procurer.

1. Serruriers, Marechaux, Armuriers, Cloutiers, Vertiers. &c.

Les *ſerruriers*, les *marechaux*, les *cloutiers*, les *armuriers*, &c. ſont toutes perſonnes dont le Médecin doit croire le ſang chargé de parties ignées, qu'ils reſpirent par toutes les parties de leurs corps. C'eſt pour cela que les *ſerruriers* & les *armuriers*, ſont particuliérement ſujets à des *ophthalmies* & ſemblables maux d'yeux, ſuivant la raillerie que le Poëte ſatyrique * fait du pere de *Démoſthéne* qui étoit chaſſieux, parce qu'il exerçoit le metier d'armurier. Le moyen de ſe garder de ces ſortes d'inflammations, ce ſeroit,

Juvenal. Satyr. 10.

ſuivant la remarque de *Ramazzini*, que ces artiſans s'aſtreigniſſent à un régime rafraîchiſſant, tel que le même Poëte l'indique dans l'uſage des *bettes: Fabrorum prandia betæ.* Mais le remede particuliérement propre à ces maux d'yeux, c'eſt l'uſage du lait de femme appliqué en maniére de collyre. Et lorſque le mal va trop loin, il faut en venir à la ſaignée, au petit lait, & aux eaux d'orge *émulſionnées.* La raiſon de ces maux d'yeux ſe tire de ce que le fer étant battu chaud, envoie une infinité de particules *metalliques ſulphureuſes*, leſquelles tenant les yeux de ces artiſans continuellement irrités, les enflamment, & leur cauſent des *ophthalmies.* Les vapeurs de charbon qu'ils reçoivent continuellement, contribuent auſſi intimement aux infirmités qui leur arrivent & qui leur ſont communes avec ceux qui manient, qui travaillent, ou qui dans leurs ouvrages employent le ſoufre. C'eſt pourquoi ceux qui fondent le ſoufre tombent dans l'*aſthme*, & prennent des *ophthalmies.* C'eſt ce qui rend ſi dangereux

les metiers de ceux qui ont à manier le *ſalpêtre* & le *ſoufre* pour préparer la poudre à canon dans les lieux où on la fabrique. De même ceux qui *ſoufrent* les tonneaux pour conſerver le vin, éprouvent ces accidents, auſſi-bien que les femmes qui emploient le *ſoufre* dans leurs blanchiſſages. On appelle cependant le ſoufre le baume du poumon, mais ce titre en lui n'eſt ſupportable, ſuivant la remarque d'un ſçavant Médecin Chymiſte *, que quand on en a ſéparé l'*acide* de la partie *ſulphureuſe*; & par-là l'on découvre l'erreur de ceux qui employent l'*eſprit de ſoufre* dans tant de maladies de poitrine; pratique, dit Ramazzini, qui fait voir l'ignorance de tels Médecins. Je dis la même choſe de ceux qui emploient cet eſprit dans les bouillons pour guérir la galle, parce qu'ils ne ſavent pas diſtinguer dans le ſoufre ſa partie *graſſe balſamique*, de ſon acide. Le premier reméde contre les vapeurs de ſoufre, c'eſt que les ouvriers doivent ſe l'épargner autant qu'il leur eſt poſſible; mais le

Etmullér.

cas arrivant que leur poitrine s'altere, ils n'ont rien de meilleur à pratiquer que les tiſannes de racine de guimauve, l'eau d'orge émulſionnée ; l'uſage habituel d'huile d'amandes douces, & ſur le tout, des eaux laiteuſes, par le mélange d'un peu de lait de vache ſur beaucoup d'eau. Mais à en juger par les impreſſions des fumées de *charbon*, des *mineraux* & des *metaux*, il n'eſt guère d'artiſtes qui meritent plus de trouver place parmi les infirmes que font les mauvaiſes vapeurs, ou les fumées empoiſonnées, que les Chymiſtes ; témoins leurs héros, *Paracelſe* & *Van Helmont*, qui ſe ſont attirés de ſi grands maux par les vapeurs *, auxquelles ils ſe ſont expoſés en préparant leurs ſecrets. Ceux qui les ont ſuivis * ont eſſuié de ſemblables maladies, comme les *coliques*, les *aſthmes*, les *piſſemens de ſang*, les *convulſions* *. Ajoutez à cela ce que dit ce même Auteur * d'un Chymiſte de réputation en Italie, qui étoit devenu tremblant, chaſſieux, aſthmatique & ſans dents, tout ce mal cauſé par

* V. *Ramazzini.*

* *Juncker.*

* *Etmuller.*

* *Rachemius.*

* Voyez *Ramazzini* pag. 493.

la force de l'impreſſion des vapeurs ou fumées metalliques. A tout cela ces Chymiſtes n'ont trouvé avec le tems d'autres bons remédes que dans l'uſage de l'*huile d'amandes douces*, *du lait d'aneſſe* ou de vache, & des bouillons de choux rouge. M. Ramazzini auroit cru faire injure à M^rs^ les Chymiſtes, de leur propoſer des remédes, puiſque c'eſt chez eux, à ce qu'ils penſent, que ſe trouve le ſanctuaire de la vraie Médecine, cependant il leur fait obſerver, avec autant de fineſſe d'eſprit que de juſteſſe, qu'il les prend en *flagrant délit*, puiſque ſans égard pour un art auſſi merveilleux que le leur, ils vont prendre en d'autres *boutiques*, c'eſt-à-dire, dans la *Pharmacie galénique*, des remédes à leurs maux.

C'eſt donc un état ſujet à bien des infirmités que celui dans lequel on eſt continuellement expoſé aux vapeurs du feu: en effet, comme dit Van Helmont, le feu eſt le deſtructeur des choſes, & le meurtrier des corps, *rerum corruptor & mors*; il ſuffit pour s'en convaincre de jetter

les

les yeux ſur les maladies qu'ont à eſſuier les ouvriers qui manient le feu, tels que ſont par exemple, ceux qui travaillent aux verreries, & qui cherchant ainſi les moyens de gagner leur vie, s'expoſent continuellement à la perdre, parce qu'ils ſont à tout moment parmi les fourneaux, les forges & le fer. D'ailleurs les matiéres qui ſe *vitrifient*, n'ont à la vérité ni odeur, ni fumée, ni vapeur; mais pour les amener au point de *vitrification*, le feu qu'on y emploie eſt ſi furieux, qu'il faut de jeunes gens de vingt ans, & les plus vigoureux pour y travailler, encore ne peuvent-ils y réſiſter que juſqu'à l'âge de quarante ans, quoiqu'ils ne travaillent que ſix mois de l'année. C'eſt qu'étant obligés de ſe mettre continuellement preſque nuds, à cauſe de l'exceſſive chaleur des fourneaux, ils deviennent ſujets aux inconvenients mortels qu'il y a de paſſer immédiatement du chaud au froid. Voila cependant à quoi les contraint l'ardeur du feu, car l'action exceſſive en eſt telle, que ces ouvriers commencent par ſouf-

frir des maux d'yeux ſi extraordinaires, que leurs globes s'en apetiſſent dans leurs orbites ; & la raiſon en eſt ſenſible, c'eſt que ces organes étant tout d'eau, de lymphe, de graiſſes, de membranes, enfin tout de ſubſtance humide, ils tombent dans cette eſpéce d'*atrophie*, que leur cauſe l'impreſſion du feu terrible, qu'ils ont continuellement à regarder pour diriger leurs ouvrages. Ce n'eſt pas encore tout, une ſoif intolérable les tourmente, ſans oſer s'accorder un verre d'eau, parce qu'ils ont l'experience qu'elle leur eſt mortelle, à cauſe des *pleureſies* ou autres maux ſemblables de poitrine auxquels elle les expoſe. C'eſt donc au vin tout ſeul & au vin pur qu'ils ont recours, c'eſt-à-dire, qu'ils ſe brulent l'interieur du corps, en même tems que les ardeurs des feux, & les flammes les conſument en les deſſéchant par le dehors : peut-on trouver une profeſſion plus meurtriére pour les perſonnes qui l'exercent ? Une réflexion ſur la qualité des boiſſons dont les Chinois font uſage dans les plus

grandes chaleurs, & au milieu des plus grandes ſueurs, ne pourroit-elle point procurer aux ouvriers des verreries un ſecours très-ſalutaire pour ſe précautionner contre les inconveniens des chaleurs exceſſives qu'ils ont à eſſuier ? Cette nation très-ſage à pluſieurs égards, ſe moque des Européens qui boivent ou des glaces, ou des limonades, pour ſe déſalterer dans les chaleurs de l'été, au lieu qu'au milieu de celles de leur pays, les Chinois n'emploient que les boiſſons chaudes, & principalement du Thé ; dont ils prennent abondamment, ce qui leur eſt très-ſalutaire. Sur ce modéle les ouvriers de verrerie s'épargneroient les dangers d'l'eau froide, qu'ils ont raiſon d'appréhender ; en bûvant abondamment ou du *thé* légérement infuſé, ou des infuſions *théiformes* de *capillaires*, de *fleurs de violettes*, *coquelicot*, ou bien de l'eau pure chaude, toute ſeule ou dans laquelle on auroit fait bouillir un moment quelques racines de *ſcorſonère* avec un peu de régliſſe. Ces boiſſons, ſans les morfondre,

tempereroient l'ardeur où le feu réduit leur ſang, ſans craindre que la tranſpiration en fût alterée.

Ces mêmes boiſſons chaudes conviennent encore parfaitement aux ouvriers qui travaillent aux forges, & aux *fondeurs*, en un mot à tous ceux qui ſont employés aux fonderies. Ceux qui travaillent aux *briqueteries* & aux *tuileries* ſe trouvant auſſi très-expoſés aux feux ardents de leurs fours ou de leurs fournaiſes, ne peuvent rien faire de mieux que de ſe ſervir des mêmes précautions. Le travail des briques fut celui dont Pharaon ſe ſervit comme étant le plus bas, le plus humiliant, & en même tems le plus laborieux, & le plus ruineux à la ſanté, dans le deſſein où il étoit de faire perir le peuple Hébreu. En effet un metier qui tient toujours ſes ouvriers dans la bouë, & qui les oblige de paſſer ſouvent d'auprès leurs fourneaux au grand air pour y expoſer les briques, tout cela ſans aucun égard aux différentes diſpoſitions de l'air chaud ou froid, du matin, du midi ou du ſoir, de combien

de maladies ou d'infirmités ne doivent point être affligés ceux qui par état ſont attachés à un metier ſi dangereux pour la ſanté? Faudra-t-il aller chercher bien loin les cauſes des *fluxions*, des *rhumatiſmes*, des *paralyſies*, des pleureſies, ou ſemblables fievres aiguës, peut-être malignes, auxquelles deviendront ſujets des faiſeurs de briques? Car que le peuple Hébreu ait été exemt de ces infirmités, ou ſemblables, puiſqu'il n'en eût aucune pendant tout le tems qu'il traverſa le déſert, c'eſt-à-dire, pendant quarante ans, c'eſt ce qui releve le miracle de ce merveilleux voyage, en ce que le peuple Hébreu ayant fait dans le travail des briques tout ce qu'il falloit pour devenir infirme, il ne s'eſt cependant trouvé perſonne de malade, ni en Egypte dans le tems de leurs travaux, ni dans le déſert: *Non erat in tribubus eorum infirmus.* Rien n'eſt ſi bon pour obvier à tous les maux dont on eſt menacé dans le travail des briques que le régime humectant, temperé & abondant, & c'eſt l'avis de l'Auteur des ma-

ladies des artisans. Ce fut en effet ce qui contribua le plus (humainement parlant) à la conservation du peuple Hébreu qui gémissoit sous la captivité des Egyptiens ; car malgré les travaux énormes dont la malignité de *Pharaon* se servit pour les exterminer, leur santé s'accrut au point qu'ils se multipliérent assez pour faire appréhender à cette ingrate nation, que ce peuple esclave ne se rendît maître de leur pays. L'abondance des excellents *légumes*, des *melons*, des *concombres*, des *oignons*, &c. dont ils étoient grassement nourris, contribuoit infiniment à leur embonpoint ; aussi étoient-ils très-sensibles au souvenir des oignons, des concombres & des melons qu'ils avoient quitté en Egypte. *In mentem nobis veniunt cucumeres, pepones*, &c. *. Est-il sorte d'aliment plus propre à faire un sang frais, doux & temperé ? d'autant plus que les chairs qu'ils regretoient étoient les chairs des poissons qu'ils avoient pour rien en Egypte. *Recordamur piscium quos comedebamus in Ægypto gratis.* Mais les Pauvres d'aujourd'hui qui ont à tra-

* *Num.* 6. 11. v. 5.

vailler aux briques & aux tuiles, ſont bien éloignés de ſe trouver dans cette abondance d'aliments auſſi humectans, auſſi *rafraichiſſans* & auſſi nourriſſans, que les concombres & les poiſſons que les Hébreux avoient pour rien. Ainſi ces pauvres gens ſe trouvent expoſés à tous les maux que peuvent leur attirer les travaux auſſi penibles & auſſi malſains que ceux de la fabrique des briques. Le ſçavant *Ramazzini* auroit eſperé pour eux un merveilleux préſervatif dans l'uſage des bains publics, comme le pratiquoient les artiſans parmi les Romains à la fin de leurs journées; mais ce ſecours manquant aujourd'hui à nos Pauvres, n'en ſeroit-ce pas un à y ſubſtituer que de leur conſeiller de s'accoutumer à ſe laver ſouvent les bras & les jambes. Car c'étoit encore un uſage en quelques endroits de ne laver tous les jours que ces parties ſeulement, au lieu qu'ils ne baignoient tout le corps qu'environ tous les neufs jours qui étoient les tems de certaines foires parmi les Romains. C'étoit donc

un uſage journalier alors de ſe laver les bras, les jambes à la fin des travaux : *Corpus laboribus ruſticis feſſum, non quotidie lavabatur, nam.... brachia & crura quotidie alluebant.... cæterùm toti nundinis lavabantur* *. Et la raiſon de ces lotions, c'eſt qu'elles ſervoient à ôter les craſſes que le maniement des terres, par exemple, ou du mortier ou du plâtre amaſſoit ſur ces parties : *Scilicet abluebant ſordes quas opere collegerant.* Or ce ſont principalement les bras, les mains, les piés & les jambes qui travaillent les briques, &c.

* *Senec. Epiſt. 89.*

II. Plâtriers.

Les ouvriers qui travaillent le *plâtre* & la *chaux*, ou qui les emploient journellement à faire des ſtatues, reſſemblent à bien des égards (ſur-tout par ceux ſous leſquels nous examinons ici les metiers) à ceux qui fabriquent les *briques*, ou qui (comme les *maſſons*) les emploient. Car outre que chacun ou pluſieurs des uns & des autres ſont expoſés à la chaleur de fourneaux très-ardents, très-deſſéchants & très-vaporeux, le plâtre & la chaux ont chacun en leur par-

ticulier de très-pernicieux inconvenients. Les Auteurs qui traitent des mineraux étoient assez dans la pensée que le *plâtre* & la chaux étoient des substances *congeneres*, comme s'ils avoient les mêmes qualités ; & ils ne rapportoient ces qualités qu'à la vertu *astringente* ou *emplastique*, parce qu'elle est sensible dans la chaux. Mais le plâtre a quelque chose de bien plus dangereux, en ce que ces vertus de la chaux sont *passives*, au lieu qu'il en est une dans le *plâtre* des plus actives & des plus puissantes, c'est une *élasticité* manifeste, qui rend le maniement & le contact du plâtre infiniment dangereux. En voici la preuve : Qu'un vieux bâtiment soutenu par des colomnes, qui viennent à manquer, & le menacent de ruine, il a besoin d'étaye, jusqu'à ce qu'on ait rétabli ou substitué d'autres colomnes. Or c'est un usage parmi les Architectes d'unir ou de faire joindre les colomnes au bâtiment qu'elles doivent soutenir, avec du plâtre, préférablement à la chaux. C'est que l'observation leur a appris, que le

plâtre fait tellement relever toute la maſſe du bâtiment qui alloit tomber, que les étayes ſe ſéparent d'eux-mêmes du bâtiment qu'ils ſoûtenoient. Au lieu que quand ils emploient la *chaux* pour faire joindre les colomnes aux bâtimens qu'elles ont à ſoûtenir, les étayes demeurent tellement en ſouffrance par le poids du bâtiment que la chaux laiſſe affaiſſer, qu'il faut employer la force pour ſéparer ces étayes, & leur faire quitter priſe d'avec le bâtiment que l'on a relevé.

On comprend ſans doute de quel effet doit être ſuivi le reſſort du plâtre lorſqu'il affecte les vaiſſeaux & principalement ceux du poumon; car la vapeur du plâtre ſuivant l'air qui entre dans les bronches du poumon, & venant enſuite à déployer ſon élaſticité contre les parois de ces canaux qui ſont les premiers organes de la reſpiration, il ſe fait alors une telle compreſſion dans les vaiſſeaux ſanguins & nerveux, que la circulation du ſang & des eſprits ſe trouvera tout à la fois arrêtée ou extrêmement génée. Faut-il après

cela s'étonner si l'on voit les plâtriers devenir *asthmatiques*, *cachectiques*, & enfin mourir malheureusement ? *Galien* & les Médecins venus depuis lui, ont proposé des spécifiques contre les impressions du plâtre, les uns conseillent l'usage de la lessive de *cendres de sarment*, d'autres préfèrent cette cendre en substance, & d'autres recommandent les *crotes de souris*. Mais l'Auteur des Maladies des artisans préfère à toutes ces drogues l'huile d'amandes douces, & les émulsions communes dont il a vû de bons effets.

La chaux a de sa part de grands dangers, car sa vertu desséchante va jusqu'à un tel point sur les parties nerveuses, que, suivant l'observation d'un grand Praticien *, tout le cerveau en souffre, de maniére que le principe des nerfs s'affoiblissant, toute l'œconomie animale tombe en ruine, & en particulier le poumon se trouve attaqué au point que la phthisie s'ensuit ordinairement. De-là vient que suivant la remarque d'un célébre

* *Amatus Lusitanus.*

Auteur *, les villes bien poliſſées ne doivent point ſouffrir dans leur enceinte les *chaufours*, comme on les appelle, ou les fours à chaux. Bien plus, il eſt ordonné par la Police que ces fours ne ſoient point trop proche des villes, parce que les fumées ou vapeurs qui en ſont très mal-faiſantes ſe font ſentir de loin. A quels dangers donc ne ſeront pas expoſés les ouvriers qui fabriquent la chaux ? Ils ne peuvent rien faire de mieux que de prendre fréquemment des tiſannes faites avec les *guimauves*, les *violiers* ; l'uſage habituel du *beurre frais* eſt encore bon dans le régime de ces ouvriers, & ſur le tout, le *lait de vache* noyé dans beaucoup d'eau, parce que rien ne remédie plus promptement, ſelon *Ramazzini*, à la ſéchereſſe de la gorge ou à l'irritation du poumon.

* *Paul. Zach. Q. Med. leg.*

III. arriers, ureurs de puits.

Il me ſemble que j'ai aſſez parlé de l'effet ou de l'impreſſion de la chaleur & du feu ſur le corps des artiſans qui y ſont expoſés par leurs métiers : ſi l'on joint à ceci ce qui a été dit ailleurs des maladies inflammatoires, on y trouvera de quoi

aider les Pauvres en plus d'une maniere. Mais il eſt d'autres infirmités très-dangereuſes que contractent ceux qui ſont obligés de travailler dans des endroits humides, froids, & dans des ſouterrains ; tels ſont les *carriers* & les *cureurs de puits*, dont les maladies habituelles prennent leur origine dans l'impreſſion d'un air renfermé, froid & peſant auquel leurs corps ſont expoſés. Car quelle convenance peut-il y avoir entre la qualité pure, lucide & æthérée des eſprits animaux qui régiſſent les organes de la vie, & ces vapeurs noires, ſulphureuſes, ſalines & peſantes qui rempliſſent ces antres empoiſonnés ? Quel plus dangereux *contraſte* peut-il arriver dans l'œconomie animale ? D'un autre côté quel dérangement ne ſouffre pas la tranſpiration dans un ouvrier qui ſe trouve obligé à reſpirer habituellement un air froid & humide ; & enfin par rapport aux corps de ces pauvres malheureux, quel étrange poids ſur toute leur peau, laquelle étant comprimée par un air groſſier & épais, ne

donne point d'iſſue à l'évaporation des ſucs qui ont à tranſpirer, pendant qu'un air de pareille qualité froide & épaiſſe, s'appeſantit intérieurement ſur le ſang ? Alors donc l'attenuation du ſang venant à s'altérer dans le poumon, c'eſt l'origine des affections *aſthmatiques*, *cachectiques*, *rhumatiſantes*, auſquelles deviennent ſi ſujets ces ſortes d'artiſans. C'eſt la condition des *cureurs de puits*, auſſi deviennent-ils ſi infirmes, qu'il eſt fort ordinaire de les voir mourir à 40. ou 50. ans. Obſervation qui revient à celle qu'on a faite ſur ceux que leurs profeſſions obligent à être ſouvent ſous terre, comme dans les mines. L'on a remarqué que tous ces mêtiers ſont très-meurtriers, & rarement on voit ces ſortes d'ouvriers parvenir à un certain âge. M. Ramazzini conſeille aux cureurs de puits, pour prévenir autant qu'il eſt poſſible les maux dont ils ſont menacés, de ſe munir en deſcendant dans les puits d'un petit ſachet pendu à leur cou, dans lequel on aura enfermé une gouſſe ou deux d'*ail* pilées avec un peu de

camfre : ils ſe frotteront encore le nez & les tempes avec un peu d'eau de vie camfrée ou quelque eſprit de vin aromatique. L'uſage du *tabac* en fumée ou par le nez eſt encore un préſervatif qui ſe porte continuellement en poche ; car un cureur de puits peut y deſcendre en fumant. Enfin ils prendront en deſcendant dans le puits une cuillerée d'*eau thériacale*. Si en ſortant ils ſe trouvoient trop mal, il faut au plûtôt les mettre au lit, leur faire boire beaucoup d'eau bien chaude, ou d'infuſion de petite ſauge ; on les frottera par tout le corps avec une ſerviette ; on leur lavera les bras & les jambes avec du vin chaud ou quelque vin aromatique ; on leur appliquera des ventouſes ſéches, & le cas y échéant, l'on en viendra à la ſaignée pour dégager le ſang en même tems qu'on leur fera avaler un gros de confection d'hyacinte avec douze grains de la poudre de la *Comteſſe de Kent*, dans un verre d'eau de *chardon beni*.

C'eſt un reméde fort utile en pareil cas que la friction par tout le

corps, comme on l'a dit, quand un curieur de puits s'eſt trouvé extraordinairement incommodé au ſortir d'un puits où il aura eu à ſouffrir beaucoup. Mais ce ſeroit une excellente pratique pour tous ces artiſans, & même pour les *briquetiers*, les *chaufouriers* & les *plâtriers*, de s'accoutumer à ſe frotter, ſur-tout les ſoirs à la fin de leur journée, les bras & les jambes; car rien ne les délaſſeroit tant, parce que ces agitations des muſcles & des parties frottées, contribueroient ſingulierement à décraſſer les pores par le frottement de quelque toile un peu rude. Ce conſeil eſt très-ſalutaire, c'eſt le même que le Médecin *Portius* donnoit aux ſoldats de l'Empereur: & ſi des ſoldats ſont ſuſceptibles de pareils avis, on peut fort bien en conſeiller la pratique à des ouvriers qui ſont chez eux, avec tout le tems & la facilité qu'exige une telle opération.

IV. Marbriers, Statuaires, Tail-

Une autre obſervation à faire au ſujet des ouvriers qui travaillent aux carrieres, c'eſt de les prémunir contre les vapeurs qu'exhalent de cer-

taines

taines pierres. Car tout étant *transpirable* dans la nature jusqu'aux marbres les plus durs, il est des exhalaisons qui se communiquent aux ouvriers dans de certaines carieres. En pareil cas l'application du petit sachet pendu au col, contenant quelques *gousses d'ail malaxées* avec le camfre, peut avoir de grandes utilités : il faudroit aussi avoir soin de se frotter avec quelque esprit de vin aromatique, & cela pour se faire une *atmosphere artificielle* qui serve de préservatif contre l'air malfaisant qui les environne. Ce n'est pas tout ce qu'il y a à craindre de la part des pierres ; les ouvriers qui ont à les tailler, comme sont les *statuaires* & les *marbriers*, ont à se garder d'une poudre fine & impalpable qui se détache de ces fortes de matériaux, de maniere que sans qu'ils y pensent, il s'en forme comme des graviers dans le poumon, dans l'estomac & ailleurs ; & de-là se font des concrétions pierreuses. Et en effet, c'est par-là qu'un Auteur célébre * prouve que les pierres qui se forment dans le corps hu- leurs de pierres.

* *Vs delius.*

main, ne ſe font pas toujours par la faute du ſang & des humeurs. Un autre célébre Anatomiſte *, rapporte qu'il a diſſéqué un corps de ces ſortes d'ouvriers, dans lequel il ſentoit que ſon ſcapel labouroit, pour ainſi dire, dans les viſcéres, comme à travers d'une terre ſabloneuſe. L'on a là-deſſus d'autres obſervations encore, qu'il ſeroit trop long de rapporter ici; mais du moins tout cela prouve que l'on ne peut trop recommander à ces ouvriers de boire aſſidûment de l'eau chaude pendant leur travail, & même de ſe mettre dans l'habitude de prendre ſouvent de la *caſſe* en bol avant leur repas, ou bien d'avaler de l'huile d'amandes douces de tems en tems, & tout ceci pour empêcher que cette poudre ne s'amoncelle dans l'eſtomac, & pour l'entraîner par les ſelles. Les *ſtatuaires* qui emploient le plâtre à faire leurs ſtatues ou leurs buſtes, ont quelque choſe de ſemblable à appréhender; car il s'élève auſſi continuellement du plâtre qu'ils mettent en œuvre, une poudre fine

* *Diemerbroek*

qu'ils reſpirent, laquelle endommage leur poumon : ainſi ils ont beſoin des mêmes précautions que les *marbriers* & les *tailleurs de pierres.*

Mais ſi les marbres & les pierres tranſpirent des matieres dangereuſes à la ſanté, les terres ont auſſi leurs exhalaiſons qui ſont à craindre à ceux qui creuſent la terre, comme ſont les ouvriers qui creuſent des puits nouveaux, ou qui en r'ouvrent lorſqu'ils ont été bouchés pendant des années. Ce ſont des vapeurs étouffées, plus ou moins minerales, leſquelles ſortant des terres qu'ils ont à remuer, peuvent les tuer ſur le champ, ou les empoiſonner pour le reſte de leur vie, par les infirmités qui leur viennent par le remuement de ces endroits. Le reméde à de ſi grands maux conſiſte à ſe précautionner, non de la part des drogues, mais par de ſages prévoyances qui rendront impuiſſantes ces exhalaiſons. Si donc un ouvrier a un nouveau puits à creuſer, il doit autant qu'il peut s'aſſurer de la nature du terrain qu'il a à ouvrir. Pour cela il faut tâcher,

V. Ceux qui travaillent dans la terre.

s'il y a quelques montagnes voiſines, de ſe mettre bien au fait des qualités des matieres qu'elles ont la reputation de contenir, par exemple, les unes paſſent pour renfermer les matieres plus ou moins minerales, *ſulphureuſes*, *mercurielles* ou *plombées*, *nitreuſes* ou *vitrioliques*, qui influent dans les terres voiſines & dans les eaux qui les pénétrent ou qui les traverſent. Dans ce cas, & même en tout tems, la précaution n'eſt jamais blâmable dans ces ouvriers d'avoir ſoin de ne creuſer la terre qu'à differentes repriſes, & à chaque fois qu'ils ſe repoſeront, de faire bruler de la poudre à canon, ou choſe ſemblable dans un creux de quelques pieds, qu'ils auront fait d'abord; ainſi pénétrant juſqu'à la veine d'eau qu'ils cherchent, ils y parviendront ſûrement pour leur ſanté, pourvû que ce ſoit à travers un air qu'ils ſe ſeront fait en brulant de tems en tems de la poudre à canon dans la foſſe qu'ils auront creuſée. C'eſt une ſemblable précaution que doivent prendre ceux qui ont à r'ouvrir des puits qui au-

ront été bouchés depuis longtems ; c'eſt d'y jetter avant que d'y deſcendre des matieres combuſtibles & allumées ; qui conſtituant par leur fumée une eſpéce d'atmoſphere nouvelle, corrigent le mauvais air qui s'eſt amaſſé dans le creux que l'on a tenu bouché pendant des années. On peut employer pour cela quelques petits fagots de bois odoriferans, comme du ſapin, du genievre, des bottes de papiers enflammées ; ou bien un flambeau allumé qu'on y deſcendra renverſé & attaché à une chaine de fer. L'ouvrier après cela riſque moins à ſe commettre à une telle épreuve : mais le moyen le plus ſûr pour connoître au juſte la qualité de l'air ſur lequel on a quelque ſoupçon, ce ſeroit d'y deſcendre un chien ou un chat enfermé dans un panier à jour. Car l'on jugeroit de la nature de l'air qui eſt renfermé dans ce creux, par l'effet qu'il feroit ſur les corps de ces animaux. Je ne crois pas que l'on trouve mauvais tous ces petits détails auſquels je m'arrête pour des ſujets auſquels le monde commu-

nément ne fait pas grande attention ; quoiqu'il y ait des mêtiers vils & bas, ils ſont cependant néceſſaires : d'ailleurs la vie des ouvriers, quels qu'ils ſoient, n'a rien de vil, elle eſt autant de l'inſtitution du Créateur que celle des puiſſans du ſiécle, & un Médecin a autant à répondre de la vie des Pauvres, que de celle des Princes.

VI. Ouvriers qui curent les égouts, les retraits, &c.

Les ouvriers qui travaillent à curer les égouts, & principalement ceux qui ſont établis pour nettoyer les retraits, meritent une attention particuliere ; & en effet ce ſeroit une injuſtice bien criante que de manquer d'égards pour de pauvres malheureux qui hazardent leur ſanté & leur vie pour la commodité du genre humain. On n'auroit peut-être jamais crû qu'une profeſſion auſſi ſale & auſſi baſſe, pût avoir quelque choſe d'intéreſſant pour la Phyſique, & qui fût au-deſſus de ſes lumieres. C'eſt pourtant ce qui arrive par l'obſervation conſtante rapportée & confirmée par l'Auteur des maladies des Artiſans. Ayant donc voulu ſçavoir

Voyez Caſſiodore, l. 3. ep. 30.

par lui-même d'un vuidangeur dans le tems qu'il étoit à travailler dans la foſſe, pourquoi il le faiſoit avec tant de précipitation, ce pauvre malheureux lui répondit que c'étoit pour en ſortir au plûtôt afin de ſauver ſes yeux. En effet cet Auteur ayant interrogé pluſieurs aveugles, qui demandoient leur vie en quêtant par la ville de *Modene*, ſur ce qui leur avoit occaſionné la perte de la vuë, il apprit de ces mandians qu'ils avoient perdu leurs yeux en travaillant dans les égouts. Tous ces ouvriers de *baſſes œuvres* avouent qu'il n'y a que leurs yeux qui ſouffrent des vapeurs qui s'élèvent des ordures qu'ils nettoient ; de ſorte que ni le *poumon* ni aucun autre viſcére n'en ſouffre rien. L'on demande donc à la Phyſique médicinale la raiſon du choix que font les yeux des vapeurs acides & mordicantes de ces ordures, ſans intéreſſer aucunement ni le cerveau ni la poitrine, &c. L'on ſçait les antipathies du *lierre marin* avec les poumons ; des *cantarides* avec la veſſie ; de la *torpille* avec le genre nerveux qu'elle engourdit par

ſon ſeul contact ; & ſur toutes ces antipathies, l'on n'allégue guère que des *vertus occultes*, des *je ne ſçais quoi*, des rapports ſecrets ; & l'on ne voit pas trop comment cette ſcience ſi orgueilleuſe pourra rendre d'autre raiſon d'une difficulté qui lui vient de la part du plus bas des mêtiers. Elle ſe ſauve pourtant à la lueur des lumieres de ſa partie *expérimentale*. L'on ſçait (parce qu'on l'a remarqué dans des contagions,) que les odeurs de telles ordures écartent la peſte ; de ſorte que le venin de cette maladie ne prend preſque pas ſur les corps de ceux qui habitent les lieux qui en ſont ſi vilainement parfumés. Bien plus, il ſe trouve des Auteurs qui n'ont pas craint d'aſſurer que le ſpécifique contre la peſte étoit renfermé dans ces ſortes de matieres. Y auroit-il une preuve plus ſenſible que les viſcéres du corps humain ſe trouvent dans quelque ſorte de ſympathie, ou, ſi on oſe le dire, d'intelligence ou de complaiſance avec les ordures qui ſortent par les ſelles, comme pour leurs œuvres ou leurs productions ?

Quoï

Quoi qu'il en ſoit, l'on demande les remédes à cette étrange *ophthalmie*, & le Docteur *Ramazzini* les a appris du vuidangeur qu'il interrogeoit dans la foſſe : *C'eſt*, lui répondit ce pauvre malheureux, *qu'au ſortir de cette infame beſogne, j'irai m'enfermer dans le lieu le plus obſcur de ma maiſon où je laverai mes yeux avec de l'eau tiéde.* Ce Médécin ajoute que dans la ſuite en traitant ces ſortes de malades, lorſqu'il a trouvé l'ophthalmie trop conſidérable, il n'a pas fait difficulté d'ordonner la ſaignée, pour enſuite employer le vin blanc vieux & bien mûr en façon de *collyre*, pour rappeller à l'organe qui a ſingulierement ſouffert les eſprits animaux, & comme inviter par cette application ce volatil ſpiritueux à couler plus abondamment du cerveau dans le *nerf optique.* A ceci l'on ajoute un conſeil pour ces pauvres malheureux, c'eſt qu'ils ſe frottaſſent amplement le globe des yeux avec du lait tiéde avant que de deſcendre dans la foſſe, & qu'ils ſe barbouillaſſent les paupieres avec de la crême bien douce, bien nou-

velle, pour rompre autant qu'il eſt poſſible, ou émouſſer le rude abord de l'action mordicante des ſels qui s'élèvent ſi abondamment de cette maſſe d'ordure.

VII. Les Plombiers, Potiers d'étain, Fondeurs &c.

Voici des vapeurs d'une autre ſorte, car non ſeulement elles s'attaquent à quelque organe en particulier, mais elles ſe prennent préciſément aux cauſes premieres & principales de la vie. Ce ſont les exhalaiſons ou les fumées métalliques ou minerales, ſoit *mercurielles*, ſoit *vitrioliques*, ſoit *nitreuſes*, qui s'élèvent des matieres que travaillent certains ouvriers qui s'empoiſonnent dans leurs maiſons auſſi malheureuſement que le font ceux qui travaillent aux mines. Ces ouvriers ſont les *plombiers*, les *potiers d'étain & de terre*, les *fondeurs de cloches* & de *canon*; enfin ceux qui travaillent aux *monnoies*, ſoit pour faire la ſéparation des métaux, ſoit pour opérer des alliages. De tous ces métaux donc mis en fonte & ainſi développés par le feu, il ſe porte dans le genre nerveux de ces ſortes d'ouvriers des *volatils mineraux*, qui pervertiſſent le *ſuc ner-*

veux dans ſa *craſe*, dans ſes qualités & ſa circulation, juſqu'à tel point que toute l'œconomie animale ſe bouleverſe par les affreux maux que contractent ces artiſans. Le *plomb* & l'*étain* fourniſſent ſur-tout & abondamment de ces vapeurs, & c'eſt pourquoi les plombiers de profeſſion & ceux qui emploient le plomb comme les *potiers de terre* & les *potiers d'étain*, tombent en peu de tems dans des paralyſies qui les tiennent eſtropiés pour le reſte de leur vie. C'eſt l'effet du *ſaturne* ou du *plomb*, puiſque ſa vapeur, quand il eſt fondu, fixe le *mercure*, ſuivant l'obſervation du célébre *Boyle*. De même le plomb fondu entre les mains & ſous le nez des plombiers & des artiſans de même genre, répand dans leur cerveau une vapeur de *ſaturne*, qui fait ſur les *eſprits animaux* ou la *lymphe nerrale* le même effet de *fixation* qu'opére ſur le *mercure* la vapeur du plomb fondu. C'eſt pourquoi ils deviennent *cachectiques*, bouffis, avec un tein livide, tous ſymptomes qui dénotent la gêne que ſouffrent le ſang & les eſprits, & qui annon-

cent à ces pauvres malheureux une ſuite d'infirmités auſſi longue que leur vie. Or ces vapeurs ne ſont pas toutes les mêmes, elles ſont quelquefois *mercurielles*, *vitrioliques*, *nitreuſes* ou *arſenicales*. Semblables en cela à ces minieres qui empoiſonnent ceux des Verriers qui travaillent les criſtaux, ou qui colorent les verres; car cette maſſe vitrifiée qui n'avoit ni odeurs, ni couleurs, ni fumée par elle-même, n'eſt pas plûtôt mêlée de *borax* & d'*antimoine*, qu'elle répand ces *halénées* empoiſonnées qui ruinent la ſanté de ces ouvriers. Pour ce qui regarde les *potiers* & les *plombiers*, il arrive ſouvent dans leurs entrailles de telles irritations, que le genre nerveux ſe ſoulevant contre elles, il en réſulte les *coliques* les plus cruelles & les plus difficiles à guérir, & ce ſont celles qu'on appelle en effet *coliques de potiers* en Médecine. Ces accidens ſont les plus ordinaires parmi ces ouvriers; mais ils ne ſont pas les ſeuls, témoin l'obſervation d'*Ettmuller* touchant ce Potier d'étain qui devenoit *noctambule* pendant 24. heures, lorſ-

V. Ettmuller, colleg. conſult. caſus 17.

qu'il travailloit ſur l'*étain*. Car c'eſt l'effet, dit ce ſçavant Auteur, des fumées matérielles des métaux, & en particulier de l'abondant volatil antimonial que contient l'étain; volatil, qui étant mêlé avec le *nitre*, acquiert une vertu *fulminante*. Après quoi il n'eſt plus étonnant qu'il s'en élève des *exploſions* par-tout le genre nerveux. Une autre maladie prend quelquefois aux *potiers de terre*, ce ſont des vertiges dont ſont aſſez ſouvent attaqués ceux qui travaillent à la roüe, & dans d'autres, ce ſont des étourdiſſemens qui ſont ſuivis d'affections ou d'accès épileptiques. Enfin on obſerve que ceux qui verniſſent de mercure les glaces pour les miroirs, non ſeulement deviennent ſujets aux *aſthmes*, aux *ſtupeurs*, ou engourdiſſemens des membres, mais encore on les voit quelquefois tomber en *apoplexie* dans le tems qu'ils appliquent le mercure ſur le revers des glaces qui doivent faire les miroirs. Il faut encore ajouter à ces ouvriers ceux qui font métier de broyer les couleurs; car les vapeurs *arſenicales*, *mercurielles*, &c.

qui s'élevent des matiéres qui ſe broient ſous leurs yeux & par leurs mains les empoiſonnent, s'ils ne ſe précautionnent contr'elles.

Ces précautions ſont auſſi anciennes que les tems où l'on a travaillé aux mines. Car l'on voit comment les ouvriers qui ſe ſacrifioient à cette profeſſion ſe couvroient les mains & les bras de gans, les jambes & les piés de brodequins, les cuiſſes de cuiſſards, indépendamment des ſortes de calleçons qu'on leur faiſoit; enfin c'étoit des maſques de verre, ou de certaines veſſies dont ils ſe couvroient les yeux, le nez & tout le viſage, ſans leur permettre de rien voir que le plus néceſſaire pour conduire leurs travaux. Les artiſans d'aujourd'hui qui ſont expoſés à ces dangereuſes vapeurs, trouvent dans ces ſortes de préſervatifs de quoi rabattre en partie la malignité de ces vapeurs. Et en effet le plus grand reméde ſeroit celui qui pourroit les garantir, d'autant plus que le malheur le plus affligeant dans les maladies qui les accablent, c'eſt que la Médecine

ne paroît pas juſqu'à préſent leur avoir donné des ſecours auſſi efficaces que leurs maux ſont grands. On les donne donc dans le public pour incurables, après quoi on ſe diſculpe, en diſant qu'*Hippocrate* après avoir dit qu'il faut ſçavoir diſtinguer les maladies incurables, ajoute qu'il faut s'en tenir aux remédes palliatifs, ou à ceux qui ſont moins capables de faire mal. Cependant a-t-on fidélement pratiqué cet avis d'*Hippocrate*, pour la cure des maux que l'on contracte en travaillant ſur les mineraux? L'on avoit ſagement fait remarquer en parlant des maladies que prennent les Chymiſtes auprès de leurs fourneaux, qu'ils étoient obligés de quitter leurs grands *arcanes* pour ſe renfermer dans les remédes *galéniques*, parce qu'ils y trouvoient des ſecours plus réels que dans les remédes ou préparations Chymiques; ne ſeroit-ce donc point pour s'être trop oublié ſur cette obſervation, qu'il eſt ſi rare de voir guérir de leurs maladies les artiſans qui travaillent ſur les metaux ou qui les

emploient ? Car deux erreurs capitales poſſedent les eſprits à ce ſujet ; ce ſont des mineraux, des metalliques, des vitrioliques, &c. dont on releve les vertus contre les mauvais effets que ces mêmes mineraux ont commis ; ce ſont des *huiles de tartre*, des *eſprits de vitriol*, des *volatils les plus exploſifs*, les *mercuriels* ; & au par-deſſus ſouvent tous purgatifs les plus violents, ſçavoir : les *turbits*, les *antimoniaux*, les préparations de mercure purgatives, que l'on préfére ; parce que l'on donne aux drogues une aveugle confiance, & qu'on les juge les plus propres à combattre la malignité des mineraux. Les ſuccès l'ont-ils prouvé ? Et au contraire tous ces maux ne ſont-ils pas demeurés ou mortels ou incurables ? D'ailleurs cette idée de malignité eſt-elle bien fondée ? A-t-on fait à ce ſujet toutes les réflexions néceſſaires ? On le croiroit à voir la façon dont on ſe comporte aujourd'hui ; car il eſt d'uſage parmi les fauteurs de la Chymie, de s'occuper uniquement des moyens de rabattre la malignité. Mais en ſuivant

cette vue incertaine, on laiſſe ſûrement gagner le fond du mal; ſçavoir, l'inflammation du ſang, & l'irritation du genre nerveux, choſes qui ſe préſentent d'abord, & qui tuent ou eſtropient les malades, avant que le Médecin ait découvert dans ces drogues chymiques, le *ſel*, l'*acide* ou l'*alkali*, le *fixe* ou le *volatil*; le ſulphureux ou le balſamique qui doit être oppoſé aux ſaveurs contraires que l'on cherche ou que l'on devine dans le ſang ou dans les humeurs. Rien ne répand plus de doute, d'obſcurité & par conſéquent plus de dangers & d'infidélités ſur la Médecine que l'on pratique ſur les artiſans qui travaillent ou qui manient les mineraux. L'autre erreur auſſi pernicieuſe pour le moins, c'eſt le décri où l'on met la ſaignée dans ces maladies, dans leſquelles on répete en toute occaſion qu'elle y eſt dangereuſe, comme on l'en accuſe dans toutes les maladies malignes; & cela parce qu'on ne rencontre point en elles ce qu'on ſe propoſe d'y combattre; ſçavoir, la malignité dont l'on s'oc-

cupe uniquement. Cependant quelque conſiderable qu'elle pût être cette malignité, rien ne doit être plus certain pour la conduite d'un Médecin que ce qu'il voit & ce qu'il touche ; ſçavoir, l'ardeur, l'inflammation & l'irritation convulſive des parties, dont les attitudes ſont connoître l'état & la cauſe qui les tient dans ces diſpoſitions contraires à leur état naturel. Eſt-il donc ſi difficile de comprendre combien le ſang intercepté par ſes directions changées dans ſa circulation, cauſe de *congeſtions phlegmoneuſes*, & vraiment inflammatoires ? Une telle certitude devroit-elle faire appréhender la ſaignée ? Au contraire quelle affreuſe incertitude de la part des remédes que l'on cherche, ſans les avoir encore trouvés, pour les oppoſer aux *ſaveurs* ou qualités malignes des humeurs auxquelles on attribuë les maladies des artiſans qui travaillent ſur les metaux ? Mais toutes ces maladies pour être bien compriſes, doivent être rapportées aux affections de poitrine, ſuivant le conſeil du Docteur Ramazzini *. Or ces

Pag. 498.

affections dans les artisans sont la plupart indépendantes des humeurs, parce qu'elles n'y contribuent qu'en second, au lieu qu'en premier ce sont, suivant la remarque de *Van Helmont*, des *asthmes* secs, ou suivant celle de *Vuedelius* des asthmes de montagne *, comme on le trouve prouvé dans des Traités faits exprès *. Dans ces incertitudes, le plus sûr pour un Médecin qui veut guerir son malade, c'est d'apprendre d'Hippocrate, non ce qui fait préciſément la cause des maladies de ceux qui travaillent sur les mineraux, mais d'observer, comme il a fait, l'état des viscéres tel qu'il nous l'a laissé dans le portrait qu'il fait d'un ouvrier sur les metaux : *Vir metallicus*, dit-il, *hypochondrium dextrum intentum, splen magnus, alvus intenta, subdura, spirituosus, decolor*, &c. Ce portrait fait par ce grand maître en médecine, me fournit deux observations qui montrent le faux de la pratique que l'on suit parmi les Chymistes pour le traitement de ces maladies, sur lesquelles ils se sont donné un ascendant

* *Patholog.*

* *Ramazzini, pag.* 480.

Hippoc. Epid. 4. *n.* 13.

qu'ils méritent peu, & auquel cependant on s'eſt trop livré. La premiére réflexion c'eſt que ces ouvriers ſur les metaux ſont tous *pouſſifs*, *anheloſi* : là deſſus ſe demande s'il eſt une diſpoſition en maladie, où la ſaignée ſoit plus conſtamment & plus généralement adoptée qu'en cas d'oppreſſion. Cependant c'eſt préciſement la ſaignée qu'interdiſent tous les Médecins Chymiſtes avec le plus de ſoin, dans les maladies des artiſans qui travaillent ſur les metaux. Eſt-il donc étonnant que ces pauvres malheureux reſtent *aſthmatiques* pendant toute leur miſerable vie ? L'autre réflexion à faire ſur l'obſervation d'*Hippocrate*, c'eſt que les viſcéres ſe trouvent durcis & deſſechés, ſur-tout le foye, & tout le bas-ventre ; ſont-ce là des indications pour exclure la ſaignée, & pour s'autoriſer à donner tous rémédes brulants & deſſéchants, comme l'on fait ſi hardiment dans les maladies de ces pauvres malheureux ? parce, dit-on, qu'étant de pauvres gens pour la plupart, ils n'ont pas le tems

d'être long-tems malades. C'eſt pourquoi, ajoute-t-on, il faut prendre une méthode abregée pour les traiter; & cette méthode conſiſte dans l'uſage des remédes chymiques les plus irritants, ſur-tout ceux qui ſont pris d'entre les *antimoniaux*, & ſur le tout en s'abſtenant de la ſaignée *. La méthode certes eſt abregée, mais eſt-ce pour finir la maladie ou la vie du malade?

* V. *Ramazzini, pag.* 489.

Il reſte à conclure de tout ceci, que la bonne maniére de traiter ces maladies, c'eſt, non d'en éplucher les circonſtances de malignité, mais les impreſſions qu'y ſouffrent les viſcéres; impreſſions par leſquelles les malades ou périſſent ou languiſſent: voila ce qui doit régler les indications de la cure. Ainſi un malade empoiſonné par la vapeur, ſoit du *mercure*, ſoit du *plomb*, ſoit du vitriol, &c. doit être principalement traité, comme l'on traite en bonne Médecine les *aſthmatiques*, en qui le ſang eſt intercepté dans ſon cours, & dans le poumon; & les nerfs réduits à un état *ſpaſmodique* & *tonique*. Ainſi ſuivant cette

idée, ſans craindre ni l'uſage des ſaignées réitérées, ni celui des *calmants-narcotiques-cordiaux* & *bechiques*, l'on verra ces malades guérir comme tous les autres de ce genre de maladies, autant qu'il ſera poſſible.

V. *Albertus, de vaporum noxâ.*

C'eſt par cette défiance juſtement priſe contre les remédes des Chymiſtes dans ces ſortes de maux, à l'exemple de grands Praticiens, que l'on a eû la conſolation de voir guérir par les remédes ordinaires, des *vertiges*, des *affections épileptiques*, & des *coliques* les plus cruelles. C'eſt pourquoi rien n'eſt plus ſûr pour la Médecine des Pauvres, que de les avertir des piéges & des dangers des drogues, avec leſquelles on voudroit traiter les maladies qu'ils ont contractées en travaillant ou en employant les mineraux; au lieu qu'ils ſont certains de trouver infiniment plus de ſoulagement, & de guériſon même, dans les remédes ordinaires. Or ces remédes ſont les ſaignées, les *diapnoïques*, les adouciſſants. En effet outre que de bons Praticiens conviennent de l'utilité

de la ſaignée dans ces maux, l'obſervation qu'ils ont faite * en prouve manifeſtement le beſoin. C'eſt que l'on a remarqué, que ceux qui perdent du ſang habituellement, comme par exemple ceux qui ont des hémorrhoïdes, ſont bien moins maltraités par les vapeurs minérales, quand leurs profeſſions les engagent à les reſpirer, que ceux en qui la nature n'a point établi ce ſecours. De plus les *narcotiques* ſe trouvent autant efficaces, & auſſi ſûrs dans les douleurs cauſées par ces vapeurs ſi dangereuſes, que dans tous les maux *ſpaſmodiques*, où on les emploie avec un merveilleux ſuccès. Il reſte donc à conclure, que la méthode de guérir eſt la même dans ces maux, que dans de ſemblables, qui n'ont pas leurs cauſes dans l'impreſſion des vapeurs minerales. C'eſt la raiſon pourquoi, l'on ne repéte pas ici les remédes, ni la conduite qui a été décrite ci-devant, & à quoi l'on renvoie ceux qui auront à traiter les Pauvres des maladies cauſées par les mineraux. L'on ſeroit ravi certainement, d'avoir

* *Ibid.*

quelques bons remédes chymiques à ajouter à la méthode ordinaire de guérir ; mais il eſt ſi humiliant pour la Chymie de produire rarement dans ces occaſions des ſpécifiques véritables, qu'il ne s'en préſente preſqu'aucun de raiſonnable. En effet *Potier* lui-même, ſi célèbre pour la Chymie, fait obſerver que les tiſannes de *ſaſſafras* guériſſent les *paralyſies* des potiers de terre. *Liſter* recommande ſinguliérement contre l'impreſſion du *mercure*, la décoction de *gayac* ; & *Albertus*, en qui l'on trouve ce que l'Ecole du célèbre *Stalh* a experimenté de meilleur dans les maladies, recommande ſur-tout les tiſannes de racines de *bardane*, & de ſemblables plantes, comme auſſi l'eſſence de *pimprenelle blanche*, la teinture de *caſcarille*, en même tems il avertit des affreux dangers des remédes chymiques, pour guérir les maux qu'ont fait les *mineraux*. Il eſt vrai que *Fallope* conſeille la poudre d'or contre le mercure. Mais ce reméde eſt au-deſſus des facultés des Pauvres, fût-il auſſi ſouverain qu'il eſt douteux qu'il

qu'il ait là-deſſus autant de vertu qu'on lui en donne. L'on vante encore une préparation du *ſouphre ſublimé* de la façon du célébre *Potier*; d'autres relèvent l'efficacité de l'*antimoine diaphorétique*; mais ces prétendus ſpécifiques ont fait ſi peu fortune dans la pratique, qu'ils paroiſſent bien plus en diſcrédit qu'en faveur.

Quelques reflexions chymiques ſur la nature des mineraux, font cependant connoître par où l'on peut ſe ſoulager de leurs venins, & ces reflexions ſont fondées ſur trois obſervations. La premiere, qu'un acide virulent & très-actif conſtitue la qualité venimeuſe de la plûpart des mineraux ſulphureux métalliques, & ſur-tout de la nature du *plomb*, en qui abonde * un tel acide. Qu'y a-t-il donc de plus raiſonnable pour écarter ces maux, que ce qui va à affoiblir cet *acre* empoiſonné à force de le délayer? Ainſi les eaux légerement *laiteuſes*, les *émulſions*, les *laits d'amandes*, les *crêmes de ris* ou de ſemblables graines, les décoctions de *corne de cerf*, les

* *V. Ramazzini.*

ſolutions faites avec les yeux d'écreviſſes dans beaucoup d'eau ; tous ces ſecours ne ſont ſujets à aucuns dangers. Les deux autres obſervations regardent le mercure : l'aventure d'un ſinge qui en but & qui en mourut, eſt rapportée par *Avicenne*, lequel ayant ouvert le corps du ſinge, trouva le ſang fixé ou épaiſſi dans les ventricules du cœur. Le mercure qui eſt le plus pénétrant des métaux a donc la vertu d'épaiſſir & d'arrêter le ſang. La ſeconde eſt reconnue par *Fernel*, & confirmée depuis par de ſçavans Phyſiciens Médecins ; c'eſt que le mercure a quelque choſe de *fébrifuge* & de *narcotique*, de ſorte que ceux qui l'ont le plus étudié, ont remarqué qu'il ne donne pas la fievre, & qu'il appaiſe les douleurs. Cela poſé, quel parti doit-on prendre, ſoit en matiere de remédes, ſoit en matiere d'alimens, pour corriger l'impreſſion du mercure ? C'eſt de choiſir ce qui va à tenir le ſang mollement raréfié & roulant, pour le relever de l'affaiſſement où tombent ſes parties globuleuſes, & en même tems ce qui

peut conſerver au *ſuc nerveux* la fluidité qui en fait la *craſe* naturelle. Telles ſont dans la nourriture des Pauvres l'uſage des *lentilles*, du *gruau d'avoine*, & une décoction légere d'*eſquine* en fait de reméde, y ajoutant celui de la *thériaque*. Car c'eſt une erreur groſſiere de donner l'excluſion à la thériaque parce qu'elle contient de l'*opium*, puiſque rien ne tient le ſang plus fluide que l'*opium*. C'eſt une raiſon d'ailleurs ſoutenue par l'expérience qui apprend que les *coliques* & les *convulſions* cauſées par l'impreſſion du *plomb*, dans les *potiers de terre*, & dans les *peintres*, s'appaiſent & ſe guériſſent ſans mauvaiſes ſuites par l'uſage de la *thériaque* ou de l'*opium* rendu cordial, en le mélant avec la confection d'alkermes ou le ſyrop d'œillets, dans l'*eau de tilleul*, &c. ou bien, comme on l'a dit ailleurs, par le mélange de quelques gros de *philonium Romanum* dans les lavemens de fleurs de camomille avec les émolliens & l'huile de rhuë.

VIII. Les Peintres, les

Les Peintres qui manient continuellement le *minium*, la *ceruſe*, le

Doreurs, &c. *cinabre*, &c. ſont infiniment ſujets aux affections convulſives, maux qui exercent leur rage dans leur bas ventre ; témoin ce Peintre dont Fernel * raconte l'hiſtoire, qui étoit affligé d'une colique, qui lui enfloit ſi horriblement tout le bas ventre, que rien ne parvenoit à le ſoulager & à reprimer le volume énorme que prenoit toute cette région, que de faire aſſeoir quatre hommes ſur ſon bas ventre. L'hiſtoire eſt d'autant plus ſurprenante, que ce pauvre malheureux étant venu à mourir, il ne ſe trouva rien d'extraordinaire dans ſes entrailles, parce que tout le mal s'étoit paſſé par les contorſions des membranes dans le genre nerveux : & là-deſſus s'écrie humblement *Fernel* à la maniere des grands hommes, (comme parle Celſe,) *L'étrange bévuë où nous avons été pendant cette cure, où nous étions abſolument hors de la véritable voye. Omnes aberamus à ſcopo, & totâ, quod aiunt, viâ errabamus.* Mais d'où venoit cette erreur, ſinon d'avoir traité des humeurs, lorſqu'il ne falloit avoir égard qu'à l'état convulſif de tout

* *De luc ven. c. 7.*

le genre nerveux ? Telles ſont encore les attentions qu'il faut avoir dans les maladies des *doreurs*, ſur qui le mercure qu'ils manient continuellement, fait de ſi étranges impreſſions ; il en doit être de même dans la cure des maux qui prennent à ceux des *teinturiers* nommés de *grand teint*, qui emploient l'*arſenic*, dans les teintures des draps. L'*eau forte* expoſe encore à d'auſſi cruels maux, ſur-tout à des *phthiſies* & à des *coliques*, les ouvriers qui l'emploient continuellement ou ſouvent dans leurs ouvrages. Tels ſont les *graveurs* qui gravent à l'eau forte, & ceux d'entre les *orfévres* qui la mettent fréquemment en œuvre, auſſi bien que le mercure & le plomb : car c'eſt de ſemblables mineraux que viennent ces douleurs de nerfs, ces rhumatiſmes bizarres, ces maux de gorge, ces phthiſies ſi opiniâtres qui les mènent à la mort. De-là viennent auſſi les mêmes maux aux *diſtillateurs*, ſoit à eux-mêmes en perſonne, ſoit à ceux qui demeurent auprès d'eux ; car ces ouvriers non ſeulement y ſont expoſés eux-

mêmes, mais leurs laboratoires y expoſent leurs voiſins. Il y a eu à ce ſujet un fameux procès dans le voiſinage de Modene à l'occaſion du laboratoire d'un diſtillateur, qui faiſoit mourir de *phthiſie* tous les habitans de ce canton, comme il fut prouvé. Pour ces ſortes d'affections phthiſiques, rien ne convient mieux que l'uſage habituel des boiſſons laiteuſes, ſans omettre, ſuivant l'avis du Docteur Ramazzini *, les remédes ordinaires & connus dans la bonne méthode : c'eſt un avis que ce ſçavant Médecin repete plus d'une fois. Mais le plus efficace & le plus ſûr, c'eſt de conſeiller aux ouvriers qui travaillent ſur les métaux ou qui les emploient, de quitter ces profeſſions meurtrieres, quand leurs complexions ne peuvent les ſoutenir, ſans cela on s'expoſe à une vie langoureuſe & à une mort prochaine.

* *p.* 503.

IX. Meſureurs de grains.

Juſqu'ici j'ai parlé des déſordres que cauſent chez certains ouvriers les vapeurs virulentes ſorties des mineraux : j'en vais faire voir à préſent d'une autre eſpéce ; ce ſont les

vapeurs des grains. Il eſt certain, & de plus il eſt démontré par l'expérience, que de même que les métaux tranſpirent, les grains, & en particulier le *bled*, exhalent auſſi des vapeurs très-malfaiſantes. Car chaque grain de bled concentre un volatil très-ſubtil qui s'évapore à travers l'écorce qui le contient & l'enferme. Or cette vapeur, quand le bled a été enfermé longtems ſurtout dans des ſouterrains ou des greniers, ſans être ſuffiſamment remué ou criblé, eſt une poudre animée de milliers de petits vermiſſeaux, ſuivant l'obſervation du célébre *Leuvenhoek*, qui leur donne le nom de *petits loups*. C'eſt pourquoi les *meſureurs* & les *cribleurs* de grains ſont ſujets à des démangeaiſons par tout le corps, à des acretés de gorge, des maux dans les yeux; c'eſt pourquoi ces ouvriers ſe plaignent quelquefois ſi amérement du déſagrément de leur profeſſion, parce que non ſeulement ils ſont habituellement tourmentés par toutes ces différentes incommodités; mais encore ils voient abréger leurs jours

par des *oppreſſions aſthmatiques* & des *hydropiſies*, qui les menent au tombeau. Le Docteur *Ramazzini* donne à ces ouvriers un conſeil qui peut avoir ſon utilité dans le régime de vie, c'eſt d'avoir ſoin de laver, puis de ſécher le bled, avant que de le porter au moulin : car outre que par cette précaution l'on détruit cette vermine d'où s'engendre la *calendre* dans les greniers, la farine en eſt auſſi plus blanche, plus ſuave & mieux nourriſſante. J'ai remarqué que ces ſortes d'ouvriers ſe mettent autour du col des eſpèces de mouchoirs dont ils ſe couvrent de façon qu'ils ſe préſervent la gorge & les narines pendant tout le tems du travail, après quoi ils ſe lavent les yeux & la gorge avec de l'eau froide, & ils ont grand ſoin de ſecoüer & de broſſer leurs habits. Le Docteur *Ramazzini* ſe répand ici en plaintes très-amères, contre ceux qui ont aboli les bains publics ; *Car ils étoient*, dit-il, *bien moins entretenus pour le luxe & la molleſſe des gens oiſifs, pareſſeux, riches & voluptueux, que pour ſervir à peu de frais à la ſanté de tous les hommes*,

hommes, & en particulier aux preſſans beſoins qu'ont la plûpart des ouvriers de ſe laver des craſſes & des ordures, qui bouchant les pores de la peau empêchent la tranſpiration. Au défaut de ce ſecours qu'on ne peut trop regreter, il conſeille à ces ouvriers de faire un fréquent uſage d'eau d'orge, d'émulſions, de petit lait, de tiſanne de guimauve, avec la précaution d'être bien attentif ſur ſoi-même pour remédier promptement à celui des viſcéres qui paroîtroit particuliérement s'endommager.

X. Amidonniers.

La malignité qui s'élève du bled ou de ſa farine, ſe manifeſte encore ſur ceux ou celles qui travaillent à faire l'*amidon*. Il eſt vrai que ce n'eſt principalement qu'avec les pieds qu'ils pétriſſent le bled, après l'avoir fait *macérer* dans des vaiſſeaux de marbre remplis d'eau, pour enſuite en tirer la pâte, que l'on fait ſécher au ſoleil. Cette précaution de pêtrir le bled avec les pieds, leur pare ſûrement des accidens; mais cependant de cette maſſe, qui n'eſt que de la farine mouillée & épaiſſie, il s'élève une vapeur d'un goût fade

tirant ſur l'aigre, parce qu'il tient d'un *acide volatil* qui abonde dans le bled quand on l'a développé par la fermentation : & c'eſt par l'impreſſion de ce *volatil* étranger, & non *mitiſié* ou adouci par la coction, qu'il jette ceux qui pétriſſent l'*amidon* dans des oppreſſions & dans des toux ſi étranges, qu'ils ſont obligés d'interrompre ou de quitter leur ouvrage pour ne pas expirer ſur le champ. Ce qui rend les amidonniers ſi ſujets à des maux de tête, à des aſthmes & des toux, c'eſt parce que cette vapeur approche fort des exhalaiſons *acides* que répand la fumée du ſouphre. A ce ſujet le Docteur *Ramazzini* toujours attentif à la ſanté des hommes, avertit que l'*amidon* n'eſt pas auſſi ſain qu'on le croit ordinairement dans l'ancienne & la nouvelle Médecine. Car il y paſſe pour un adouciſſant qui tempere les humeurs, pour un aſtringent qui arrête les fluxions, & pour un vulneraire qui guérit les ulceres ; c'eſt pourquoi on le cite pour excellent dans les *pertes de ſang*, & dans les *ſtranguries*. Galien en fait

grand cas pour toutes ces maladies ; & l'Auteur * de la Philoſophie ſacrée lui donne la vertu des plus grands adouciſſans ſur les humeurs, par préférence même à tous autres remédes ; fondé, à ce qu'il croit, ſur le Miracle d'*Eliſée*, qui adoucit avec de la farine le potage des Prophetes que l'un d'entre eux avoit empoiſonné d'amertume, en y mettant des coloquintes au lieu d'herbes ordinaires. Je réponds à cela que c'eſt un Miracle de celui qui forme des enfans d'Abraham avec des pierres ; mais il s'agit ici de remédes qui ſoient communs dans l'ordre de la nature, & le Docteur *Ramazzini* fait voir qu'il y a dans l'amidon une acreté qui va juſqu'à la corroſion. Il le prouve par l'obſervation des blanchiſſeuſes de menu linge, comme rabats & ſurplis, dont la toile ſe trouve rongée juſqu'à ſe percer, lorſque l'amidon s'amaſſe dans les plis de ces linges. Il cite auſſi à ce ſujet un paſſage de Pline, qui porte que l'*amidon* n'eſt point auſſi convenable qu'on ſe l'imagine dans les maux d'yeux &

* *Valleſius.*

Liv. 22. ch. 25.

dans ceux de poitrine. Auſſi les blanchiſſeuſes habiles ſçavent-elles mêler de la *gomme arabique* avec l'*amidon*, pour en corriger ce qu'il a de corroſif. Un excellent reméde que l'on fait pratiquer aux ouvriers qui travaillent l'*amidon*, c'eſt de le faire dans un lieu ſpacieux, & jamais dans des endroits trop renfermés ou trop étroits. Au reſte quand le mal les gagne, il faut leur faire avaler de l'huile d'amandes douces, des émulſions, des crêmes d'orge, quelquefois un verre de bon vin, leur faiſant encor ſentir l'*eſprit de ſel ammoniac*, ou de l'eau thériacale, dont ils feront bien de ſe froter les narines.

XI. Boulangers.

Hippocrate fait obſerver que les profeſſions les plus utiles à la vie, ſont ſujettes à de grands inconvénients. Telle eſt en effet la *boulangerie* qui fait de ces ouvriers *des hommes de nuits*; car ils les paſſent à faire le pain : un tel dérangement dans la vie des boulangers ne peut être exemt de très-facheux inconvénients. Car la nuit eſt le tems où ſe fait & ſe conſomme principale-

ment l'œuvre de la plus grande transpiration, & il est certain que c'est du dérangement de cette œuvre si précieuse à la santé que viennent les maladies qui attaquent ces ouvriers, d'autant plus qu'exposés continuellement à la chaleur de leur four, puis incontinent après respirant un air froid; les pleuresies les saisissent bien-tôt avec la fievre qui les accompagne. Si l'on ajoute à cela la quantité de *folle farine* qu'ils avalent & qu'ils respirent, on y verra l'origine des affections de poumon, auxquelles les boulangers deviennent sujets. Leurs yeux enfin, sont aussi exposés à chaque instant, à recevoir des impressions très-malfaisantes, car l'aspect continuel des flammes & des vapeurs de leurs fours, l'ardeur de ces mêmes flammes & la poudre farineuse qu'ils remuent habituellement les rend chassieux. C'étoit pour obvier à cet inconvénient qu'il étoit d'usage chez les anciens que les boulangers s'envelopassent la tête d'un mouchoir. La précaution, à l'embarras près, n'est pas blamable; mais ces ou-



vriers trouveront plus de facilité à ſe laver le viſage ſouvent avec de l'eau, à ſe gargariſer avec de l'*oxicrat*, enfin à uſer d'*oxymel*: du reſte ils ſe feront traiter avec les remédes ordinaires en cas de vraies maladies.

XII. Meuniers. Les maladies des *meuniers* reſſemblent bien plus à celles des *boulangers*, depuis la découverte ou l'invention des moulins à vent ou à l'eau. Car autrefois que ce n'étoit qu'à force de bras que l'on piloit les grains, par le moyen des meules, c'étoit moins un art qu'un ſupplice, de maniére que l'on y condamnoit les criminels & les eſclaves. Témoin l'Hiſtoire de *Samſon* que les Philiſtins condamnerent à tourner ces meules. Ce metier étoit donc alors une occaſion prochaine de quantité de maladies des plus graves. Aujourd'hui les meuniers en ſont quittes pour eſſuier les infirmités que contractent les boulangers, parce que les uns & les autres ſont continuellement parmi la farine qui incommode leurs poumons. Deux choſes pourtant de-

mandent quelques avis de précaution ; c'eſt que les meuniers étant expoſés ſouvent à porter de peſants ſacs de bleds, ils ſont toujours à la veille d'avoir des deſcentes ; pour y obvier ils feront très-bien de porter continuellement des ceintures, ou des ſangles très-larges qui les ſerrant de bas en haut leur affermiront les entrailles dans leur ſituation naturelle. Si nonobſtant cette précaution il leur vient quelque deſcente, il leur eſt de la derniére importance de ne jamais aller ſans *bandage*, pour ne point s'expoſer à être ſurpris par quelque ſubit étranglement de boyau, qui ne manqueroit pas d'arriver à cauſe des efforts trop fréquents qu'ils font en portant des ſacs de bled. Une autre remarque, c'eſt que ſouvent ils deviennent *ſourds*, parce qu'ils ont à entendre jour & nuit les bruits des eaux & des meules de leurs moulins : pour cela je leur conſeillerois de tenir autant qu'ils pourront, (ſur-tout lorſqu'ils auront à approcher de plus près de leurs meules) du coton dans les oreilles, de ma-

niére cependant qu'ils puiſſent facilement l'en ôter quand ils ſortiront d'auprès de leurs meules.

Il eſt encore une obſervation aſſez ſinguliére au ſujet des meuniers & des boulangers, c'eſt que les uns & les autres ſont fort ſujets à avoir des poux. La cauſe de cette vermine, n'eſt ni obſcure ni incertaine, *Leuvenoeck* les met ſous les yeux au moyen de ſes microſcopes. Il fait voir que la pouſſiére qui ſort par tranſpiration de chaque grain de bled, n'eſt autre choſe que des milliers de petits inſectes qui y fourmillent. Ces inſectes imperceptibles ne ſont autre choſe que des germes d'animaux, qui trouvant ſur la ſuperficie de la peau de ces ouvriers (qui eſt continuellement expoſée à ſe couvrir de cette pouſſiére farineuſe) un ſuc qui eſt fourni par la tranſpiration; ce ſuc leur tient comme lieu de la ſeve qui ſortiroit de la terre; ces germes y trouvent dequoi s'éclore, ſe groſſir, & prendre la forme de ces vilains inſectes. Pour exterminer cette vermine, il faut changer très-ſouvent

de linge, & ſe laver tout le corps & le décraſſer avec les décoctions d'*abſinthe*, *de petite centaurée*, de *ſtaphyſaigre*, de *lupins*, ou avec du ſon mêlé avec le vinaigre. Si cela ne réuſſiſſoit point, il faudroit en venir à quelques frictions légéres faites avec l'onguent gris.

XIII. Crocheteurs.

L'état des meuniers qui les expoſe journellement à porter de lourds fardeaux ſur leurs épaules, me fournit ici l'occaſion d'examiner la profeſſion des *portefaix* ou *crocheteurs*, dont le metier conſiſte à faire continuellement les efforts que les meuniers ne font que dans quelques occaſions. Or ces efforts ſe font ſur la poitrine, ſur le bas-ventre, ſur les cuiſſes, & de plus ſur l'épine du dos; l'étrange violence par conſéquent pour toutes ces parties, & pour la poitrine en particulier! Car autant qu'un crocheteur introduit beaucoup d'air dans ſon poumon, lorſqu'il baiſſe les épaules pour recevoir quelque rude charge, autant en ſort-il peu par la reſpiration; ainſi les véſicules pulmonaires, & les vaiſſeaux ſanguins du poumon

reſtant extraordinairement gonflés, il n'eſt pas étonnant qu'ils ſoient ſujets aux crachemens de ſang : mais ce qui peut plus particuliérement expoſer ces ouvriers aux accidents dont je viens de parler, c'eſt aſſez ſouvent la ridicule vanité qu'ils ont de faire quelquefois *parade* de leurs forces en les mettant à des épreuves téméraires, exceſſives, & qui ne les menent à rien d'utile ou de néceſſaire ; & cependant c'eſt ce qui les jette manifeſtement dans des crachemens de ſang, ou en d'autres facheux maux. *Hippocrate* rapporte la témérité d'un manœuvre, qui ayant fait gageure de lever de terre un âne, le fit avec tant d'effort qu'il fut pris ſur le champ d'une fievre, & d'un crachement de ſang ; *Qui aſinum ex pacto elevavit, ſtatim febricitavit, ſanguis erupit, judicatus eſt, alvus erupit.* Les efforts que font les crocheteurs ſe remarquent particuliérement ſur les cuiſſes : on a trouvé ſouvent dans les corps de ces ouvriers après leur mort des *varices* très-conſiderables, parce que la trop forte contraction où ſe touvent

Epid. 4. *Num.* 13.

très-ſouvent les muſcles des jambes & des cuiſſes, empêchant que le ſang ne remonte par les veines, il ſéjourne ſur leurs valvules, qui ſont contraintes de céder en ſe relâchant; & il arrive de-là que le ſang devient croupiſſant & variqueux.

La conſéquence naturelle que l'on doit tirer de toutes ces réflexions, c'eſt que la ſaignée eſt abſolument néceſſaire dans les maladies des crocheteurs, d'autant plus qu'il eſt ordinaire à ces ſortes d'ouvriers, de s'expoſer aux plus rudes travaux, ayant le ventre plein de mangeaille, & les vaiſſeaux pleins de chyle. Le ſang abonde chez eux, & en cas de maladie il faut d'abord ſoulager les vaiſſeaux ſurchargés, & c'eſt l'effet de la ſaignée.

Il eſt une eſpéce de maladie que contractent la plupart des crocheteurs, & qu'ils conſervent le reſte de leurs jours; c'eſt qu'ils deviennent *boſſus*. On en voit la cauſe manifeſte en ce que le poids des charges qu'ils portent, les faiſant courber, ils accoutument l'épine du dos à ſe

courber & à occaſionner des *boſſes*. Le Docteur *Ramazzini* propoſe à ce ſujet un problême, qui peut avoir ſon utilité. Pourquoi, dit-il, des portefaix ſont-ils obligés de ſe courber, & que les femmes de la campagne viennent dans les villes chargées ſur leurs têtes de fardeaux très-peſants, & que cependant elles ſe tiennent très-droites? Ce ſavant Médecin trouve la ſolution de ce problême dans la ſtructure des parties, ou dans l'équilibre qu'elles ont à garder. Or les femmes de la campagne ſachant s'ajuſter leur charge ſur le haut de la tête, elles parviennent à contenir le *centre de gravité* dans la *ligne de direction*. Au contraire les *portefaix* la rompent par la poſture qu'ils ſont obligés de garder, pour ſe rendre ſupportables les peſants fardeaux dont on les charge. Car c'eſt un art que de ſavoir la poſture convenable pour porter plus légérement un gros fardeau : *Leve fit, quod benè fertur onus.* Un portefaix ſe fait donc charger ſur le dos, mais également ſur les deux épaules, pour faire des deux

omoplates, comme de larges *baſes*, ou de forts piliers aux fardeaux qu'ils ont à porter. En même tems ils ſe courbent, parce que dans cette diſpoſition leur poumon plus au large (comme l'éprouvent les *aſthmatiques* qui ſe tiennent courbés) leur rend la reſpiration plus facile pendant le tems qu'ils portent leurs fardeaux. 2°. En ſe tenant courbés, ils allongent leurs reins en arriére, en même tems qu'ils écartent les cuiſſes & les jambes, cherchant ainſi naturellement à donner une ligne ferme ou aſſurée de direction au *centre de gravité* du poids qui les charge: cependant l'épine du dos courbée s'accoutume à tenir les nerfs qui en ſortent, & la moëlle épiniére qui y eſt enfermée dans une gêne continuelle; & cette gêne paſſant dans le cours du *ſuc nerveux*, & dans les fibres médullaires & nerveuſes, elle occaſionne les *ſtaſes* dans leſquelles tombe la circulation des eſprits, & où elle ſe tient; ce qui fait la cauſe des *boſſes* qui reſtent à ces pauvres *manouvriers*. Le reméde ne pourroit être que dans la précaution, qui

ſeroit d'éviter de prendre cette poſture pendant leur jeuneſſe ; car lorſqu'elle eſt une fois priſe elle ſe perpetuë juſque dans leurs vieux jours, & elle les confirme dans cet état de boſſe & de courbure. Pour moi, je ſouhaiterois que ces ouvriers traînaſſent plûtôt les fardeaux dans des carioles à bras, ou dans des brouëttes, que de les voir toujours à la veille de s'eſtropier : on verroit ſûrement parmi les Pauvres bien moins de boſſus & d'aſthmatiques.

XIV. Porteurs de Chaiſe.

Les *porteurs de chaiſe* ſont un autre genre d'hommes que le poids d'une profeſſion accable : chez eux ce ſont principalement les poumons qui ont à ſouffrir, parce que l'art de porter plus légérement la chaiſe, conſiſtant à ſe tenir le plus qu'il eſt poſſible le corps ou l'épine du dos dans ſa ligne naturelle de direction, les poumons des porteurs de chaiſe qui ont pourtant à ſe dilater ſouvent par leur travail, ne le font qu'avec peine, parce que les poumons trouvent d'autant moins d'eſpace dans la poitrine, que le

corps ſe conſerve plus droit ; les maux de poitrine, les oppreſſions, les maux de côté & les crachemens de ſang qui prennent ſi ſouvent aux porteurs de chaiſe, n'ont point d'autres cauſes que l'embarras dans lequel tombe la circulation du ſang dans les poumons de ces pauvres gens, & dans les muſcles de la reſpiration ou de la poitrine. Si l'on ajoute à ces inconvénients, l'habitude où ſont les porteurs de chaiſe de s'enyvrer de vin & d'eau de vie, on ſaura pourquoi le ſang bouffant par ſa turgeſcence, ou trop raréfié, paſſe alors bien plus difficilement par le poumon. Le comble du mal, c'eſt lorſque la chaleur ou la ſoif extrême oblige ces ouvriers à boire de l'eau froide ; car le ſang n'ayant jamais plus de diſpoſition à s'épaiſſir par l'action du froid, que quand il eſt bien échauffé, faut-il s'étonner ſi les fluxions de poitrine dont ſont attaqués les porteurs de chaiſes, ſont accompagnées de fievres ſi aiguës, qu'elles les mettent bien-tôt au tombeau ? Au ſurplus ces ſortes de maladies ayant été

traitées ci-devant, n'exigent point ici d'autre conduite ou d'autres remédes.

XV. Porteurs d'Eau.

Les *porteurs d'eau* ſont des portefaix, qui en effet ſont expoſés aux mêmes maladies ; mais deux circonſtances aggravent les dangers ou les inconvénients de cette pénible profeſſion. L'une, c'eſt qu'étant toujours dans le maniement de l'eau, & expoſés à l'aller prendre froide ou glacée à la riviére, ce ſont des occaſions qui effectuent ſouvent les menaces des maladies attachées à leur travail. L'autre circonſtance regarde les femmes qui ne craignent pas de ſe faire porteuſes d'eau ; cependant comme elles peuvent être encore en âge d'avoir des enfans, à combien de malheurs s'expoſent-elles en portant de l'eau dans le tems que peut-être elles commencent d'être groſſes. C'eſt donc s'expoſer à de fauſſes couches, ou à des avortemens. Quoi en effet de plus capable de précipiter un accouchement que le poids d'une charge de deux ſeaux pleins d'eau, leſquels dirigeant la ligne du centre de gravité vers

vers les parties basses, occasionnent le relâchement de ces parties, d'où s'ensuit la perte d'un enfant. Le remède à ces malheurs ne peut être que dans l'interdiction de porter de l'eau, que des femmes Chrétiennes doivent s'imposer, jusqu'à ce qu'elles soient ou dans un état de veuvage, ou dans un âge qui les mette hors de ces craintes.

XVI. Cabaretiers, Brasseurs &c.

Je reviens à l'effet des vapeurs malignes qui sortent des végétaux, car les plantes & les arbres ont les leurs, celles qui exhalent des *bouis* de jardin & des feuilles des noyers du côté qui est à l'ombre, sont très-malsaines. L'on sçait encore la pestilence, pour ainsi dire, du *safran*, qui rend formidables les lieux où on le réserve. Mais ce qui est plus intéressant pour la Médecine des Artisans, c'est que les fruits, comme les *raisins*, quand ils sont pressés pour faire le vin; l'*orge* & le *houblon* préparés pour faire la biere, deviennent capables par leurs vapeurs de faire mourir sur le champ ceux qui entreroient imprudemment dans les celliers où l'on serre le vin & la

biere, ſur-tout quand ces liqueurs ſont nouvelles. Voilà les dangers auſquels ſont expoſés les *marchands de vin*, les *braſſeurs*, les *cabaretiers*, mais beaucoup plus ceux qui *diſtillent les eaux de vie*; car la vie de ces ſortes d'ouvriers eſt une yvreſſe de pluſieurs mois, pendant leſquels on les voit comme *ſtupides*, languiſſans, ou engourdis, & ſans appetit, ce qui fait pour eux un état d'infirmité dangereuſe. C'eſt ce qui eſt prouvé par ce que l'on remarque dans les poules, les pourceaux & ſemblables animaux domeſtiques, qu'on élève dans les fermes, car ils s'enyvrent tous en ne mangeant que les marcs de raiſins. Rien ne prouve davantage la puiſſance malheureuſe des eſprits vineux; car ce ſont des *volatils* étrangers à la *craſe* du ſuc nerveux, ou contraires aux qualités des *eſprits animaux*. Les nerfs donc étant remplis d'un tel *volatil*, celui-ci groſſit le volume du ſuc nerveux, & multipliant à l'excès les *eſprits animaux*, il porte le trouble, le derangement & la ſédition, pour ainſi dire, dans le genre nerveux.

Car c'eſt quelque choſe de ſemblable à ce qui arrive dans les ruches des abeilles où la diviſion & le trouble ſe mettent dans la république de ces petits animaux, parce que leur multiplication fait leurs ennemis. Or la reſſemblance & l'affinité entre le vin & la biere ſont prouvées par ce qui arrive au vin quand la vigne eſt en fleurs, & à la biere dans le tems que l'orge fleurit, car alors & la biere & le vin ſont ſuſceptibles d'altération, & elles la ſouffrent par les exhalaiſons que ces fleurs répandent en l'air. Ajoutez que la biere étant bien nouvelle, eſt auſſi contraire que le vin à l'eſtomac, comme l'aſſure *Vanhelmon*, & en conſéquence à tout l'ordre de l'œconomie animale.

L'on demande quel remède il eſt à propos de faire pour préſerver ou guérir ces ouvriers? Ce qu'on peut leur conſeiller de meilleur, c'eſt que pendant qu'ils travaillent à diſtiller les eaux de vie, ils ſe privent de boire du vin; que dans le tems qu'ils ont à entonner le vin ou l'eau de vie, ils détournent leur viſage,

& qu'ils aient ſoin de le laver de tems en tems avec de l'eau froide ; enfin ils feront bien de ſortir de tems en tems des lieux où ſe paſſent leurs opérations, afin de changer l'impreſſion de ce mauvais air. Les Chymiſtes * à leur ordinaire devinent ici des remédes, & parce que l'odeur des volatils urineux corrige efficacement les impreſſions que font les vapeurs de l'eau de vie, ils oſent propoſer l'eſprit de *ſel ammoniaque*. Au reſte l'odeur du *caſtor* eſt encore ſingulierement recommandée, auſſi bien que l'uſage du vinaigre dont l'on ſe frotte les narines & les mains. L'ancienne Médecine recommandoit les amandes améres & les bouillons de choux. Un célébre Praticien * propoſe quantité de remédes fort incertains, & que le zele pour ſes compatriotes paroît lui avoir inſpirés : outre que les plus ſimples ſont préférables, ce même Médecin reconnoît comme le contrepoiſon de l'ivreſſe l'uſage de l'oxycrat bû de tems en tems. Mais ce ſiécle a découvert un ſpécifique plus aſſuré & plus prompt

* *Etmuller de temul.*

* *Plater.*

contre l'ivreſſe, c'eſt de prendre quelques taſſes de *caffé* ; car il eſt étonnant de voir avec quelle facilité il diſſipe les vapeurs du vin, & rend à l'eſprit & à la raiſon ſa ſérénité.

XVII. Bateliers, Pêcheurs & autres qui travaillent ſur l'eau.

Ce ſont des lieux chauds & ſecs, des airs même brûlans & enflammés dans leſquels nous avons vû juſqu'à préſent les artiſans tomber malades : ici ce ſeront des lieux froids & humides, & des airs morfondans dans leſquels l'on va leur voir naître des maladies. Ce ſont les ouvriers qui travaillent ſur l'eau ; les *bateliers*, ceux qui conduiſent les *trains de bois*, les *pêcheurs*, les *jardiniers*, & les *blanchiſſeuſes* ; toutes perſonnes qui ſont dans l'eau, qui la fréquentent, ou qui en ſont continuellement mouillées. On en voit beaucoup qui ſont affligés de *pleureſies*, d'*aſthmes*, de *crachemens de ſang*, & de maux de poitrine. Ici ce ſont particulierement des *catharres*, des *rhumatiſmes*, des *taux*, des maux de côté, des *fluxions de poitrine*, &c. dont ſont attaqués ces ouvriers qui vivent continuellement dans des airs froids & humi-

des, ou qui les reſpirent continuellement.

On voit évidemment ici la preuve du principe que j'ai avancé en premier lieu dès le commencement de cet Ouvrage. C'eſt à la tranſpiration arrêtée, ſupprimée, ou en quelque façon dérangée que j'ai attribué les cauſes des maladies des Pauvres. Or ici il eſt évident que la *double tranſpiration* des corps de ces artiſans, l'*intérieure* & l'*extérieure*, l'une & l'autre ſont ou ſupprimées ou dérangées dans les uns & dans les autres, de-là naiſſent les mêmes maladies, du moins celles qui ſont de même claſſe, ou qui appartiennent, ſoit aux mêmes viſcéres, ſoit aux mêmes régions du corps. Car ce ſont preſque toutes affections de poitrine qui attaquent les ouvriers dont les profeſſions ſont de travailler dans des lieux chauds, & de s'expoſer à des airs froids. Une telle contrarieté ſe conçoit en réfléchiſſant ſur l'abondante tranſpiration qui doit ſe faire continuellement dans la poitrine; tranſpiration ſi grande, que la nature lui a donné

un ample ſoupirail & continuellement ouvert, c'eſt la bouche par où s'exhale une ſi grande quantité de vapeurs, qu'elles terniſſent ou obſcurciſſent ſenſiblement les miroirs, & que ſouvent elles ſe laiſſent ſenſiblement appercevoir en ſortant comme une fumée par la bouche. C'eſt donc cette abondante quantité de vapeurs, laquelle étant ſupprimée ou concentrée dans le poumon par le contact d'un air froid, morfondant & humide, devient la matiere des maux de poitrine. Si le contact d'un ſemblable air reſſerre en même tems les pores de la peau, à quelle *plethore* le ſang ne ſe trouve-t-il pas expoſé ? Mais ce ſont des maux *congeneres*, ou de ſemblables eſpéces qui s'engendrent en reſpirant un air chaud, ſec & brûlant, comme il arrive aux verriers, aux fondeurs & à tous les ouvriers qui travaillent à la forge, & tout cela ne ſe fait qu'à raiſon de la double tranſpiration intérieure & extérieure, altérée en quelque façon. En effet ces vapeurs de feu étant continuellement inſpirées, &

l'air brûlant qui environne l'habitude du corps de ces artisans, étant renfermé avec eux dans des lieux, que des fourneaux rendent brûlans, est-il plus capable de porter dans la double transpiration des dérangemens mortels ? Car les vapeurs de feu & de souphre qui s'insinuent par la respiration dans le sang, sont des agents des plus actifs, qui font gonfler ou raréfier toute la masse des humeurs par où se font tant de congestions, phlegmoneuses, ou inflammatoires. Ce même air, à la vérité, tenant comme *béantes*, ou continuellement ouvertes les issues de la peau, sembleroit aller au-devant du mal que l'air trop chaud respiré occasionne ; mais au contraire, les congestions phlegmoneuses étant excitées dans les vaisseaux, il arrive d'une part qu'ils s'engoüent sans pouvoir pousser jusqu'à la peau les sucs transpirables, en même tems que les pores de l'habitude du corps se trouvent bouchés ; c'est que la tissure écailleuse de la *surpeau*, se trouvant dessechée par le contact d'un air igné & dessechant

féchant, elle empêche la tranſpiration de la matiere qui auroit dû s'échapper par tous ces petits ſoupiraux. Car autant que la nature les avoit fait pour être méables ſur la peau, autant le feu des boutiques ou des fourneaux de ces artiſans les tient clos & bouchés. D'autres ſortes d'artiſans ou d'ouvriers dont il s'agit ici, ſont les *matelots*, les *bateliers*, les *charretiers*; enfin tous ceux qui travaillent ſur les ports ou qui ſont employés à conduire les *trains* de bois: ce ſont toutes perſonnes, ou continuellement expoſées aux airs froids, ou continuellement mouillées, ſoit par l'eau qui dégoute du bois qu'ils portent, ſoit parce qu'ils ſe mettent les jambes dans l'eau; ſoit enfin parce qu'ils ſont preſque nuds. Cela paroît même par l'exemple des *Apôtres*, leſquels étant de pauvres pêcheurs, étoient nuds quand ils virent le *Sauveur* qui leur parloit de deſſus le rivage, puiſqu'il eſt dit qu'ils ſe vêtirent pour aller à lui. Les pêcheurs ſont encore une ſorte d'ouvriers de la claſſe que nous traitons ici, parce que ce ſont auſſi des

hommes d'eau. D'ailleurs il faut obſerver que les pecheurs ſont ſujets à veiller des nuits entieres. Nous le voyons par ce qui eſt dit des mêmes *Apôtres*, qui répondirent au Sauveur du monde, qu'ils avoient paſſé toute la nuit ſans rien prendre. Cette habitude de paſſer les nuits eſt commune aux *bateliers* & à bien d'autres qui travaillent ſur l'eau ; c'eſt pourquoi il n'eſt pas étonnant que les ouvriers de cette eſpéce deviennent ſujets à tant de fluxions, de rhumes, de rhumatiſmes, &c. Au ſurplus toutes ces maladies demandent à être traitées comme je l'ai dit ci-deſſus, parce qu'elles n'ont rien de ſingulier qui en change le caractère : ce ſeroit groſſir la Médecine des Pauvres que de repeter inutilement ce qui a été preſcrit. Ce n'eſt donc que de la Médecine de précaution dont il faut inſtruire ces artiſans ; quoique je me doute bien qu'ils ne feront rien de ce qu'on leur conſeillera, ce n'eſt pas cependant une raiſon de taire ce qu'il convient de leur apprendre, parce que ce ſont des citoyens qui

appartiennent à l'ordre public, & des peres de famille qui ſe doivent à la ſubſiſtance & à l'éducation de leurs enfans. Il eſt donc du devoir de la Médecine de leur communiquer ici tous les conſeils de ſanté par leſquels ils pourront prévenir la plûpart de leurs maux. Voici les plus eſſentiels.

Ils doivent ſe tenir ſuffiſamment vêtus, & ſe pourvoir de *bottes* ou *botines* pour marcher dans l'eau dans les cas de néceſſité : les dangers prochains où ils ſont de s'enrhumer, ou prendre des rhumatiſmes, doivent d'ailleurs les obliger à trois choſes. 1°. A avoir pour boire un mêlange de peu d'*eau de vie* dans beaucoup d'eau, préſervatif que le Médecin *Portius* conſeilloit aux ſoldats des armées de l'Empereur dont il étoit Médecin. C'eſt que l'eau de vie n'a point l'*acide* du vin dont la boiſſon contribueroit à aigrir le ſang & la lymphe ; au lieu que l'eau de vie mêlée dans beaucoup d'eau eſt un délayant innocent qui entretient leur ſang dans une loüable fluidité. 2°. L'uſage du *tabac*, ſur-tout en

fumée, eſt encore un bon préſerva
tif, ſoit pour changer l'atmoſpher
humide & froide qui environne le
corps de ces ouvriers, ſoit pou
remplir leur poumon d'une vapeu
chaude & calmante, qui les pré
ſerve de l'irritation qui les menace
& le ſang du ralentiſſement où i
peut tomber par l'inſpiration d'u
air aqueux, froid & humide. Si la
néceſſité de la manœuvre dans leur
bateaux ou ſur les trains d'eau, leu
ôte la facilité de la fumigation, ils
peuvent y ſuppléer en quelque ma-
niere par le tabac pris par le nez,
ou bien mâché, pour imprégner la
ſalive d'une ſaveur capable de la
préſerver d'aigreur & d'épaiſſiſſe-
ment. Je connois cependant les dan-
gers du tabac, mais ce n'eſt pas ici
le lieu d'en parler, il faut diſtinguer
le genre de vie ou les conditions;
car la différence étant toute entiere
entre les nourritures & les occupa-
tions des gens oiſifs & bien nourris,
dans des lieux clos & bien échau-
fés, & les alimens que prennent de
pauvres ouvriers : de même autant
que le *tabac* peut être nuiſible à ces

perſonnes opulentes, autant devient-il ſupportable pour l'uſage des ouvriers dont il eſt ici queſtion. La troiſiéme obſervation, c'eſt qu'ils ne doivent jamais boire froid, ou en travaillant ou en finiſſant leurs travaux; de ſorte qu'il eſt plus ſûr en pareil cas de boire un verre de bon vin pur, pour ſe préſerver de pleureſie.

Mais la précaution capitale que devroient prendre ceux de ces ouvriers qui ont à porter ſur leur dos des charges mouillées, telles qu'eſt le bois quand ils déchargent les trains qui l'apportent par eau; c'eſt de les obliger à porter une ſorte de ſurtout ou capote faite de peaux paſſées en huile, qui faiſant le capuchon leur couvre la nuque du col, les épaules, & tout le long de l'épine du dos; afin que ces pauvres gens n'aient pas à être mouillés depuis le matin juſqu'au ſoir: on leur recommanderoit de quitter cet habillement au ſortir de leurs travaux, & de changer de linge en ſe reſſuyant auprès du feu. Par-là certainement on leur épargneroit une infinité de

rhumatiſmes, de fluxions & de ſemblables infirmités. Mais, dira-t-on, ce ſont des frais ou des dépenſes auſquelles on aſſujettit de pauvres ouvriers ; où prendre un fonds qui y ſatisfaſſe ? Ce fut la queſtion qu'*Iſaac* fit à *Abraham* ſon pere. *Où eſt*, lui demanda-t-il, *ce qui doit ſervir à l'holocauſte que vous allez faire ? Dieu*, lui répondit-il, *y pourvoira : Deus providebit.* La Médecine a la même réponſe à faire ; & cette reſſource eſt fondée ſur le fonds des charités que reçoivent ceux qui veillent aux beſoins des Pauvres dans les Paroiſſes.

XVIII. Braſſeurs, Teinturiers & Blanchiſſeuſes.

Il eſt encore d'autres ouvriers qui ſe trouvent expoſés aux inconvéniens de manier l'eau continuellement, parce que continuellement ils l'emploient dans les ouvrages de leurs profeſſions ; tels ſont les *braſſeurs* & les *teinturiers*, à qui le fréquent uſage de l'eau eſt indiſpenſable, ſoit pour faire leur beſogne, ſoit pour la laver. Mais les maladies qui leur viennent par cette fatigue qui les mouille ſi ſouvent, ne ſont guère que des maux ordinai-

res, & dont la cure rentre dans les vûes que l'on a données ci-devant à ce ſujet. Les *jardiniers* qui ont à être dans leurs jardins ſoir & matin, par les brouillards, les humidités & la pluye; occupés d'ailleurs à des arroſemens continuels, qui les obligent ordinairement à ſe mettre en chemiſe, ſont encore des ouvriers expoſés aux dangers du maniement de l'eau, & l'on y doit joindre les *fontainiers*, qui ſont perpétuellement occupés à la reſpirer, parce qu'ils ont toujours les yeux & le nez deſſus; mais leurs maladies étant encore toutes du même genre qui vient d'être dit, elles ne demandent pas de remédes particuliers.

Il n'en eſt pas de même de celles-ci, ſçavoir des *lavandieres*, des *leſſiveuſes* & des *blanchiſſeuſes*, trois profeſſions réduites à une qui a des inconvéniens particuliers à chacune des trois, ou des maladies qui lui ſont comme en propre. Les lavandieres ou blanchiſſeuſes de gros linge ont toujours les pieds, les jambes & les mains dans l'eau froide, dans des rivieres, ſouvent entrete-

nues ou groſſies par des ſources ou fontaines qui ſont dans le voiſinage : l'on comprend d'abord à quels maux ces perſonnes deviennent ſujettes. Ce ſont les *ſuppreſſions*, qui déſolent leur ſexe. Ces *ſuppreſſions* ont dans ces blanchiſſeuſes une cauſe habituelle & permanente. Ce ſont toutes eſpéces de pâles couleurs, ou de *cachexies* de ce genre, que non-ſeulement ces perſonnes ſont ſujettes à contracter ; mais qui par la condition attachée à cette profeſſion, acquierent une raiſon d'incurabilité ; & la voici. Le ſéjour qu'elles font continuellement tout le long du jour, à commencer de grand matin & à continuer juſqu'au ſoir dans l'eau froide, fait une impreſſion qui reſſerrant les fibres de la peau & des vaiſſeaux, forme comme une digue au retour du ſang des parties baſſes vers les ſupérieures. Voilà la cauſe de la diminution de la *plethore* qui doit s'amaſſer tous les mois dans les perſonnes du ſexe : il ne peut donc guère rien arriver de plus capable d'occaſionner des *ſuppreſſions*, ou des retenues de la por-

tion de ſang dont la nature devoit ſe décharger tous les mois dans ces perſonnnes. Au ſurplus le reſſerrement ou la conſtriction *tonique* des fibres muſculeuſes qui doit faire remonter le ſang des piés à la tête, cauſant un état d'*inertie*, de pareſſe ou de ralentiſſement dans les vaiſſeaux, il n'eſt rien de plus propre à entretenir dans les perſonnes du ſexe la privation, qui les expoſe à des infirmités pour toute leur vie.

Les femmes qui font la *leſſive* ne ſont point exemptes des maux que contractent les blanchiſſeuſes qui lavent le gros linge à la riviére, elles ſont même ſujettes à bien d'autres incommodités; la plupart ont des vapeurs continuelles, cauſées par la leſſive bouillante, dans laquelle elles ont continuellement les mains, & qu'elles ont toujours ſous leurs yeux, & ſous leur nez; vapeurs qui deviennent très-dangereuſes lorſque (comme il arrive à quelques-unes) elles mêlent ou ſubſtituent la *chaux* à la *cendre*. L'on trouve dans un célébre Auteur * *Horſtius.*

une hiſtoire bien remarquable à ce ſujet, c'eſt d'une ſervante qui mourut étouffée après de longues infirmités, pour avoir blanchi des linges dans une chaudronnée de leſſive qui lui porta au cerveau & à la poitrine; & en effet on a toujours obſervé que les leſſiveuſes deviennent ſujettes aux oppreſſions aſthmatiques.

Les *blanchiſſeuſes de menu linge*, pour leur part ont à eſſuier de dangereuſes gerſures ſur les mains, leurs poignets, ou leurs bras, elles ſont plus ou moins *dartreuſes*, *éryſipelateuſes*, ou *inflammatoires*. De-là naiſſent de facheuſes fievres, ou du moins de ſi étranges douleurs dans les parties malades, que ſouvent elles deviennent hors d'état de continuer le blanchiſſage.

Les remédes pour les *lavandiéres* ſont de l'ordre de ceux qu'on a indiqués dans les endroits où on a parlé de ces maux; on les retrouvera encore lorſque je parlerai des maladies des femmes. Les *leſſiveuſes* s'épargneront les plus grands dangers des vapeurs leſſivielles, en

s'abſtenant de mêler la chaux dans leurs leſſives. Au ſurplus c'eſt à leur prévoyance à éviter d'avoir trop long-tems le viſage ſur les chaudronnées de leſſive, & de plus d'en détourner le nez & la bouche. A ces précautions elles apporteront celles de ſe mettre de l'huile d'amandes douces dans les narines, & de ſe laver ſouvent la face & les yeux avec de l'eau. Le grand reméde aux *gerſures* conſiſte à n'y jamais appliquer rien de gras, comme *pommade*, *huile d'amandes douces*, ni rien de ſemblable. L'eau d'orge mondée toute ſeule ſuffit pour laver les gerſures ou les boutons enflammés ; quelquefois au cas de grandes douleurs, on peut les étuver avec le lait chaud, laiſſant pardeſſus un linge mouillé de lait & d'eau d'orge, ou enduit de crême bien récente ; il faut avoir ſoin de faire ſaigner ces malades pluſieurs fois des bras, & leur faire boire du petit lait ; mais ſur-tout il faut bien leur recommander l'abſtinence du vin, des choſes épicées ou ſalées, & même leur défendre alors

l'uſage de la viande à ſouper ; & pour ſe préſerver de ces *gerſures*, étant bien guéries, elles ne reprendront le blanchiſſage, qu'en ayant ſoin de ſe laver ſouvent les mains avec de l'huile d'amandes douces, & quelquefois ſe les froter avec du beure bien frais avant que de recommencer à mettre leurs mains dans l'eau. Une derniére façon que les blanchiſſeuſes donnent au linge, c'eſt de le repaſſer ; cela ſe fait ou ſur la platine ou avec des fers ; mais de quelque maniére qu'elles le faſſent, c'eſt toujours une vapeur qui s'éléve du linge qu'elles repaſſent, laquelle participant du *cuivre* ou de l'*airain*, dont eſt faite la *platine*, ou du fer dont ſont compoſés les *fers à repaſſer*, c'eſt un volatil igné, étranger, qui ſe mêlant avec les *eſprits*, bleſſe le genre nerveux, déja délicat, & ſi aiſé à ébranler dans les perſonnes du ſexe. Ce danger augmentera, ſi elles n'ont pas la précaution d'employer de la braiſe au lieu de charbon, & de ne jamais repaſſer dans des lieux étroits ou trop enfermés. Mais

le malheur devient bien plus grand, lorſqu'elles auront à repaſſer pendant trop de tems, parce que le mouvement & l'action de leurs bras fatiguant encore leur poitrine, à meſure qu'une vapeur malfaiſante la pénétre; cela occaſionne les maux & les épuiſemens de poitrine, où tombent celles que l'état ou la condition aſſujettit à de trop amples & trop longs *repaſſages*. Ainſi le menagement doit faire le remède à leurs maux, quand la néceſſité les aſſervit moins à cette profeſſion.

XIX. Baigneurs & Etuviſtes.

Les *baigneurs* & *étuviſtes* aſſujettis continuellement à tenir ceux qui ſe baignent dans l'eau chaude, ſouvent dans des lieux renfermés, lorſque les perſonnes ſe font adminiſtrer les étuves humides; ce ſont des airs étouffés dont l'*élaſticité* eſt perduë ou pervertie par les vapeurs de l'eau, & par les haleines des uns & des autres. Or ces ſituations expoſent les baigneurs à des étouffemens qui iroient à alterer la poitrine, s'ils n'avoient ſoin de prendre l'air de tems en tems en paſ-

ſant dans des chambres voiſines. Ce ſont d'autres dangers, ſi c'eſt pour des maux qui ſe gagnent, que les bains ſe prennent. Ainſi ce ſont des précautions à employer par les *baigneurs*, pour ne pas trop ſe prêter ni aux vapeurs des eaux où ſont plongés les malades, ni aux exhalaiſons qui tranſpirent de leurs corps. C'eſt pourquoi les baigneurs auront ſoin de ſe laver les mains avec du vinaigre, & le viſage avec le *vin aromatique*, en même tems qu'ils ſe tiendront de l'*eſſence de jaſſemin* dans les narines. Il y aura de nouveaux dangers à eſſuier, ſi c'eſt de l'eau froide, glacée même, dans laquelle il faille plonger les malades. Car les bains froids dont l'uſage ſe renouvelle de nos jours en Angleterre, furent autrefois communs en Médecine: Lors, comme dit *Pline*, que l'on voioit les vieillards Conſulaires ſortir du bain roides de froid *. Le danger pour les baigneurs en ce genre de bains, vient encore de la nature des lieux où ſont quelquefois ſitués les bains froids; ce ſont des caves où ſont

* *Plin. l. 29. c. 1.*

réſervées des eaux ſouvent glacées pour y plonger les malades. Or les malheurs ſubits qui arrivent à ces malades, ſi l'on n'y prend bien garde, doivent engager les baigneurs à ſe tenir ſur leurs gardes, car dans ces circonſtances ils ont à eſſuier des fraîcheurs glaciales, capables de les rendre eux-mêmes malades. Ainſi comme les *étuviſtes* ſont obligés à ſortir des lieux de leurs étuves pour reſpirer un air plus frais, par une raiſon contraire les baigneurs en eau froide, doivent ſortir prudemment des caves ou ſouterrains, où ſont les bains froids, pour ſe procurer un air plus tempéré, ſans oublier de ſe froter les mains avec de l'huile d'amandes douces, & le viſage avec quelque eſprit de vin aromatique.

XX. Les Foulons.

Ce n'eſt pas dans l'eau que les *foulons* ſe mettent pour fouler les laines & les draps, mais c'eſt dans de l'*urine*, ſouvent croupie & puante de pourriture, dans laquelle ils ſe mettent les piés & les mains, & cela dans des endroits clos & fermés, où ils ſe tiennent à demi nuds.

Un tel bain pour les piés & les mains, des exhalaiſons auſſi infectantes que celles qui s'élévent d'une telle urine, & des craſſes huileuſes des draps & des laines, qu'ils reſpirent par les narines, & par la bouche, & qui ſe répandent ſur l'habitude de leurs corps qui ſont preſque nuds; ce ſont toutes matiéres à d'étranges infirmités pour ces ouvriers. Le danger qu'ils courent alors eſt d'autant mieux fondé, que l'inſenſible tranſpiration ſe trouvant étrangement contrariée dans les ſituations où ils ſe trouvent, ils ſe voient prochainement expoſés à toutes les maladies qui attaquent les artiſans. A tous ces dangers l'on n'a à oppoſer que les précautions marquées en pluſieurs endroits, où l'on a traité des effets qui ſont à craindre des mauvaiſes odeurs & des exhalaiſons malfaiſantes. Au ſurplus les maladies qui ſuivent l'exercice de ces miſerables profeſſions, étant les mêmes que celles dont il a été tant parlé; ce ſeroit une repétition inutile, de retracer ici la même conduite, ſoit dans les remêdes

remédes, ſoit dans la méthode de s'en guerir, ou de s'en précautionner.

XXI. Les Corroyeurs.

Cette ſale & puante profeſſion a bien plus d'une compagne parmi celles des artiſans. Car de ce genre ſont les metiers de *corroyeurs*, de *taneurs*, de *chandeliers*, de *poiſſonniers*, de *bouchers*. Tous ces metiers ont leur mérite, d'autant plus qu'ils ſont indiſpenſables pour la vie, quoique d'ailleurs ils ſoient ſujets à bien des inconvénients, eu égard à la puanteur dont ils infectent les quartiers des villes qu'ils habitent. Les anciens avoient ordonné que toutes ces ſortes d'artiſans ſeroient obligés à habiter & peupler les fauxbourgs, ou les endroits des villes qui étoient proche les riviéres, pour laver les immondices qui accompagnent leurs metiers. C'eſt ainſi en effet que l'on voit demeurer vers la mer *Simon le corroyeur*, chez qui logeoit *S^t Pierre*. C'eſt que ces cantons n'étoient guère que pour le menu peuple. Auſſi outre qu'ils étoient mépriſés parmi les Romains, l'air que l'on reſpiroit, à cauſe du ſéjour qu'y faiſoient ces ſortes d'ar-

tiſans, paſſoit pour en être très-mauvais, contagieux même. Il y a des perſonnes qui ont cru que les Juifs ne ſont devenus puants, que parce qu'ils ont contracté cette puanteur dans les endroits des villes les plus négligés, dans leſquels ſeuls ils ont trouvé quelque azile, & que cette puanteur qu'ils ont priſes dans ces endroits eſt paſſée des peres aux enfans, & par ceux-ci à toute cette nation.

XXII. Tanneurs.

Les *tanneurs* ſont toujours ſur les peaux des bêtes mortes, ſur la *chaux* & ſemblables ingredients, qu'ils emploient pour habiller les cuirs. De plus leur manœuvre eſt la même que celle des corroyeurs; ils foulent aux piés ces cuirs, qu'ils ont macerés dans l'eau remplie de *chaux* & de *galles*; & enfin ils les frotent & imbibent de ſuif. Il n'eſt pas étonnant de les voir ſujets à avoir des viſages bouffis, cachectiques, & expoſés à des affections *pouſſives & rateleuſes* *; parce que les odeurs qui ſortent de ces travaux, ſont telles que l'on a remarqué, ou qu'il eſt impoſſible de fai-

* *Ramazzini*, *p.* 530.

re paſſer un cheval devant les boutiques des corroyeurs, de quelques coups d'éperon qu'on le pique; ou bien ſi l'on parvient à le faire avancer juſque-là, il tourne bride avec une telle fureur, que le plus fort bras ne pouvant l'arrêter, il retourne tout courant au lieu d'où il eſt parti.

Eraſme donne à agiter dans un de ſes *colloques*, *ἰχθυοφάγια* laquelle des deux profeſſions, de la *poiſſonnerie* ou de la *boucherie*, eſt la plus mauſſade & la plus puante. Il met dans la bouche d'un *poiſſonnier* & dans celle d'un *boucher* les réflexions les plus plaiſantes & les plus ſçavantes; mais il paroît réſulter des diſcours de ces deux Apologiſtes, qu'aucune autre profeſſion ne bleſſe autant les yeux, & ne choque autant les narines que toutes les deux également, & celle de *poiſſonnier* & de *boucher*. Mais ce qui intéreſſe particuliérement la Médecine, c'eſt de ſçavoir en quoi elles peuvent nuire à la ſanté; & là-deſſus l'on demande, ſi c'eſt celle des Pauvres qui en ſouffre &

XXIII. Bouchers & Poiſſonniers.

en quoi elle peut en ſouffrir, puiſqu'il eſt rare que les marchands de poiſſons ou les bouchers ſoient pauvres. Je répond d'abord qu'il y a dans les villes des cantons entiers, que ces profeſſions empeſtent par leurs odeurs puantes & malſaines. D'ailleurs ces profeſſions, comme les autres, ont des familles ruinées, pauvres par conſéquent ; de plus ceux & celles qui ſont attachés par leur ſervice à des maîtres ou des maîtreſſes bouchers ou poiſſonniers, peuvent être réputés au nombre des Pauvres, & dès-là leurs maladies ſont l'objet de cet Ouvrage. Les puanteurs ou autres ordures des boucheries ou des poiſſonneries, occaſionnent bien des maladies ; cependant ſans vouloir trop excuſer les maux qui naiſſent par les poiſſonneries, il faut avoüer qu'ils ſont moins à craindre pour la ſanté, que ceux qui viennent par les boucheries : ceci eſt fondé ſur des raiſons très-ſenſibles, car quelques malfaiſantes & déplaiſantes que ſoient les exhalaiſons qui viennent des poiſſons, les puanteurs qui ſortent du

ſang des animaux que l'on égorge dans les boucheries, portent avec eux des caractéres de pourriture ou de corruption, que n'ont pas certainement les chairs des poiſſons. C'eſt que le ſel dont on aſſaiſonne les poiſſons que l'on met en réſerve dans les magazins des poiſſonniers, devient un contre-poiſon pour les odeurs qui en exhalent; & quand les poiſſons ſont frais, les odeurs qui en ſortent ſont plus dégoutantes que dangereuſes. Il n'en eſt pas de même du ſang des animaux que l'on égorge, il ſe pourrit en très-peu de tems, & répandant dans l'air des vapeurs cadavereuſes, l'on comprend que la raiſon qui fait les gangrénes, eſt la même qui fait que des vapeurs auſſi malignes, ſont ruineuſes pour la ſanté. Il faut obſerver de plus, qu'autant qu'il y a de différence entre la partie rouge & la partie blanche du ſang, autant il s'en trouve entre la chair des poiſſons & celle des animaux à quatre piés. Ceux-là n'ont preſque que du ſang blanc, & c'eſt le moins corruptible, & ceux-ci répandent

abondamment le ſang rouge, & c'eſt celui qui fait la pourriture dans le corps humain, & qui y cauſe les gangrénes. Ce ſont ces diſpoſitions cadavereuſes qui donnent tout à craindre, quand elles ſe rencontrent dans les maladies. Ainſi dans les poiſſons, ce ſont des ſucs lymphatiques & gluants, qui contractent de l'aigre, mais dont il exhale peu de vapeurs, en comparaiſon de ce que répandent les ſucs ſanguins qui ſortent des chairs des animaux à quatre piés. Au ſurplus ce ſont des ſucs puants que ces vapeurs ont impregnés d'un acide le plus malfaiſant, & voila ce que tout un voiſinage a à eſſuier de la part des boucheries.

XXIV. Chandeliers. Il eſt encore un inconvénient des plus pernicieux & qui eſt propre aux boucheries, ſans que les poiſſonneries donnent lieu de craindre rien de ſemblable, c'eſt la fonte des graiſſes, ou la préparation des ſuifs qui ſe travaillent dans les boucheries, & qui empoiſonnent par leur puanteur tous les voiſins. L'on ſçait à quels dangers expoſent les

vapeurs du ſuif, parce que l'on connoit les dangers que les chandeliers occaſionnent & pour eux & pour leurs voiſins; de ſorte qu'il y a des villes où l'on ne ſouffre les chandeliers que dans les fauxbourgs *. Les ouvriers qui travaillent manuellement la chandelle, ſont les premiers à en ſouffrir, parce qu'ils ont à reſpirer & à avaler ces vapeurs graſſes & minerales qui s'élèvent des ſuifs qui bouillent dans des vaiſſeaux de cuivre; c'eſt pourquoi ces ouvriers ſont ſujets à des maux de cœur, des vomiſſemens, des pertes d'appetit, des maux de tête, & à des oppreſſions.

* Voyez *Paul. Zach. l. 5.*

Mais leurs voiſins ne ſont pas exempts de ces maux, & les femmes en particulier qui ſont dans le voiſinage des endroits où l'on travaille à la chandelle, deviennent ſujettes à de cruelles vapeurs; car les odeurs même les meilleures donnent à bien des femmes des vapeurs hyſteriques, & au contraire il eſt des mauvaiſes odeurs qui guériſſent ces vapeurs; mais celles du ſuif ne peuvent faire que du mal: on

ſait par l'experience que l'odeur d'une chandelle mal éteinte peut cauſer des avortemens; & un grand Médecin * rapporte que ſon frere s'étoit attiré des infirmités très-graves, qui ont affecté ſon cerveau & ſa poitrine, pour avoir paſſé habituellement des nuits à étudier à la chandelle; c'eſt pour cela que le Docteur *Ramazzini* avertit les gens de lettres de ſe ſouvenir que les anciens Sçavans bruloient de l'huile d'olive, au lieu de chandelle; c'eſt pour cette raiſon que l'on diſoit des Sçavants Ouvrages deces grands hommes, qu'ils ſentoient l'huile.

* *Solenander.*

Les remédes que l'on a trouvé contre les impreſſions du ſuif, ſont les vomitifs préparés, ſur-tout avec l'*oxymel ſcyllitique*, ſans pourtant donner l'excluſion aux *antimoniaux* temperés, parce que les infirmités des chandeliers ſont toujours précédées ou accompagnées de *nauſées* & de *dégoûts*, marques de l'état de ſouffrance où ſe trouve l'eſtomac. Il faut y ajouter les jus d'herbes *amères aromatiques*, comme la *chicorée ſauvage*, le *cerfeuil*, la *pimprenelle*, pilées

pilées avec l'eau d'*oxytriphyllum*; la *thériaque* arrosée de jus de citron; un *vinaigre aromatique* fait avec les *écorces de citron*, la *meliſſe*, les *cloux de geroſle*, pour s'en froter le nez & les temples: car tout cela mis à ſa place ſoulagera beaucoup ces ouvriers en ſuif dans leurs maladies. Le Docteur Ramazzini va juſqu'à prétendre que l'infection du ſuif, ruine ſi eſſentiellement la *craſe* du ſuc nerveux, que la ſaignée eſt pernicieuſe aux chandeliers malades, parce que leurs eſprits animaux ſont abſolument gâtés & ſans force. Quoi qu'il en ſoit les meilleurs remédes qui furent emploiés au rapport d'un célébre obſervateur *, pour la guériſon d'une chandeliére, ayant été inutiles, elle mourut en déteſtant le metier de faire la chandelle, & en avertiſſant quiconque s'y emploieroit de ne jamais travailler le ſuif qu'en plein air, ou en plein vent.

* *Borrichius.*

XXV. Exhalaiſons des chandelles des gereu

Telle eſt en effet la déteſtable impreſſion du ſuif de chandelle, qui eſt la ſource de la plupart des infirmités, ſur-tout des affections de

pour les gens de Lettres.

poitrine qui font périr tant de gens de Lettres : & la raiſon en eſt manifeſte. C'eſt au milieu de pluſieurs chandelles allumées qu'on fait travailler les jeunes écoliers dans les penſions ; ils ſont renfermés dans d'étroites chambres & en grand nombre, ſur-tout dans les penſions où l'on retire de pauvres écoliers. C'eſt donc un air renfermé qui a paſſé par les poumons de tous ces différens tempéramens, & par conſéquent un air qui a perdu ſon reſſort ; en même tems qu'il s'eſt impregné des fumées de toutes ces chandelles : y a-t-il quelque choſe de plus pernicieux ? car de même qu'un enfant devient infirme toute ſa vie pour avoir tiré un mauvais lait de ſa nourrice, de même ces jeunes garçons s'élevant au milieu d'un air empeſté, deviennent ſujets à tous les maux qui les affligent le reſte de leurs jours. Car la vie dépendant principalement de l'air intérieur, qui, peut-être, fait la meilleure partie des eſprits, c'eſt empoiſonner les principes de la vie, que de ſouiller la pureté de cet air par

des vapeurs auſſi noires que celles de chandelles alumées. Ce ſeroit ici l'endroit de continuer les maladies des gens de Lettres, puiſque l'occaſion s'en preſente ſi naturellement; mais ſans les perdre de vûe, il convient de faire obſerver les moyens d'aller au-devant des maux dont l'on vient de marquer l'origine. Le moyen le plus efficace c'eſt de faire bruler de l'huile dans les chambres d'étude, d'avoir ſoin de ne point aſſembler trop d'écoliers dans chacune de ces chambres. Enfin d'obſerver que ces écoliers ne ſoient pas arrangés des deux côtés des tables, afin que leurs haleines, n'étant point vis-à-vis les unes des autres, ne s'entrecommuniquent point. Ces précautions engageront ſans doute à une dépenſe plus conſiderable. Cela eſt vrai, mais la vie des jeunes enfans eſt au-deſſus de l'argent; auſſi dût-on en recevoir moins dans ces lieux de charité, ce ſeroit épargner la vie des hommes.

Cette réflexion eſt d'autant plus intéreſſante pour la Médecine des Pauvres que ces penſions ou écoles

étant les séminaires & les pepiniéres de la plupart des grands hommes, qui illustrent les différents Ordres ou Compagnies d'un Etat, il devient manifeste que les maladies de ces Sçavans germent avec l'âge de ces pauvres étudiants. De plus l'occupation des âges suivants apauvrissant essentiellement la santé de ces jeunes gens d'étude, il n'est guère de maladies qui soient plus de la competence ou dépendance de cette Médecine, que celles des gens de lettres. C'étoit une question qu'un ancien Philosophe au rapport de *Plutarque* *, donnoit à décider, sçavoir à qui il faudroit donner gain de cause, au corps ou à l'ame, s'ils prenoient querelle là-dessus, pour juger si l'ame faisoit plus de mal à la santé, ou bien si le corps en faisoit plus à l'esprit : *Si corpus & anima disceptarint ad invicem de damno dato, dubium fore, quis sit damnosior, hospes an hospitator?* C'est pourquoi la maxime de *Platon*, par rapport à la santé, c'étoit qu'il falloit bien se garder, ou d'exercer l'esprit sans le corps, ou d'exercer le corps sans

* *De præceptis salubribus.*

l'eſprit ; *Ne corpus abſque animo, & animum abſque corpore exerceamus.* Or parmi les gens d'étude, c'eſt toujours l'eſprit qui travaille beaucoup plus que le corps ; car la méditation ou la recherche de la vérité, faiſant l'objet des Sçavans en chaque ſcience, tout l'ouvrage ſe trouve toujours du côté de l'eſprit ; c'eſt donc le genre nerveux ou les eſprits qui fourniſſent principalement aux frais de ce travail, d'autant plus inſidieux qu'il flate par le plaiſir qu'il procure de découvrir la vérité. Cependant les nerfs portés au-delà de leur *ton* naturel, parce que les eſprits s'en dérobent, s'y dérangent, ou s'y gâtent, il n'eſt guère de ſource de maladie plus dangereuſe, & cependant moins ſuſceptible d'une parfaite guériſon ; auſſi ſont-ce des affections *mélancoliques*, des *néphrétiques*, des *goûtes*, des *coliques*, des *inſomnies*, qui traverſent la ſanté des gens de lettres.

Ces *inſomnies* ne ſont autre choſe que les veilles habituelles paſſées en nature : habitude monſtrueuſe! comme l'appelle ce Sçavant *, qui avoit

* Ficin.

de ſtud. valet. tant étudié la maniére de conſerver la ſanté des gens de lettres. *Monſtrum eſt*, dit-il, en parlant des gens d'étude, de s'accoutumer à veiller bien avant dans la nuit; de ſorte que l'on eſt accoutumé à faire la nuit du jour : *Monſtrum eſt ad multam noctem frequentiùs vigilare, unde poſt ſolis ortum dormire cogaris.* Ainſi les eſprits accoutumés avec les nerfs à demeurer tendus & bandés, reſtent dans cette diſpoſition la plus ruineuſe pour la ſanté. Ajoutez à ceci la vie ſédentaire qui fait de l'étude une de ces profeſſions nommées ſédentaires, ou trop repoſées : *Artes ſedentariæ vel ſtatariæ.* D'où il arrive que le ſang des gens d'étude devient ralenti, croupiſſant, *mélancolique*; & de-là naiſſent ces affections *hémorrhoïdales*, qui deviennent ſi ſouvent le ſupplice des gens d'étude. Toutes ces réflexions ne ſont-elles pas plus que ſuffiſantes pour faire comprendre la cauſe & la nature des maladies des gens de lettres ?

Ces maladies ſont pour la plupart dans leur origine abſolument

dépendantes de l'indiſpoſition des nerfs, de l'affoibliſſement & du dérangement du *ton* qu'ils doivent naturellement garder, enfin du changement de cours & de *direction* dans les *eſprits*; le tout entretenu par l'épaiſſiſſement du ſang, devenu aigre, ou atrabilaire, parce que le *croupiſſement* lui a fait prendre ces alterations: *Vitium capiunt, ni moveantur aquæ.* Il y a donc alors un double renverſement dans la double circulation qui régit l'œconomie animale, c'eſt-à-dire, la *circulation du ſang*, & celle des *eſprits*. La méthode de traiter des affections *ſpaſmodiques*, *mélancoliques* & *hémorrhoïdales*, eſt repandue par toute cette Médecine des Pauvres, c'eſt pourquoi on ne le repetera pas ici. Il faut ſeulement obſerver, que le répos & la *quiétude* d'eſprit, le bon air & l'uſage des calmants, ſuffiſent preſque pour la cure des maux des gens de lettres. Ainſi un bon régime, des alimens propres, la ceſſation de toute contention d'eſprit, le tout ſoutenu de l'uſage habituel des *calmants*, rétablit tout ce qui eſt ſuſceptible de

guériſon dans ces maladies ; de ſorte que rien n'en accélére tant l'incurabilité que l'uſage des *purgatifs*, car ils achevent de ruiner l'œconomie du genre nerveux : il faut auſſi bien ſe garder de faire uſage des remédes brulants, tels que ſont ceux que l'abus autoriſe dans l'emploi des drogues ou plantes chaudes, aromatiques & deſſéchantes, qui s'emploient dans la Médecine vulgaire contre les affections *mélancoliques*, *vaporeuſes*, *hypocondriaques* ou *rateleuſes*. Au contraire les délayants pour l'interieur, & les bains pour l'exterieur, pratiqués ſagement, auſſi-bien que l'uſage aſſidu des *calmants*, rameneront les *ſolides* à leur *ton* naturel, & les fluides aux qualités & directions qui leur ſont duës : c'eſt par cette maniére de traiter les maladies nervales, que l'on tirera le meilleur parti qu'il eſt poſſible pour leur guériſon.

Indépendamment de ces terribles maux qui ne ſont pas de tous les jours, il en eſt de journaliers pármi les gens d'étude. Ce ſont des maux ou foibleſſes d'eſtomac dont

ſe plaignent la plûpart d'entre eux ; parce qu'en effet c'eſt l'infirmité attachée à la condition de gens de lettres, ſuivant la remarque de Celſe : *Imbecilles ſtomacho.... quo in numero... omnes penè litterarum cupidi.* Tous demandent donc principalement des remédes pour fortifier l'eſtomac ; S. Paul trouve ce reméde dans un peu de vin qu'il conſeille à ſon cher diſciple Timothée : *Modico*, lui écrit-il, *utere vino propter ſtomachum* ; c'eſt donc du vin qui leur convient, mais de ce vin ſpiritueux cordial, dont un grand Praticien * permet en pareil cas de boire en petite quantité préférablement aux vins ordinaires. *Præſtat*, dit ce Médecin en parlant des eſtomacs foibles, *potiùs parùm vini Ungarici vel Malvatici bibere, quàm tenuia vina copioſa haurire.* C'eſt, dit *Vanhelmont*, que les vins d'un terrain vulgaire ou domeſtique ont plus de vinaigre que de vin. Suivant donc cette obſervation, c'eſt un conſeil très-utile que de faire boire à la fin des repas une cuillerée ou deux de bon vin d'*Alicante* ou d'*Eſpagne*, & cette pratique ſe trou-

* *Crato. l. 2. conſ. 27.*

vera très-utile, si ces personnes dont l'estomac est foible veulent se contraindre à boire de l'eau chaude, même à leurs repas, car rien n'est si propre à dissiper les crudités & à les prévenir.

XXVI. Maladies des pauvres Religieux.

Il y a une autre classe de pauvres Infirmes, ce sont les *Religieux* ou *Religieuses pénitentes*, que le zele de la piété renferme dans des Couvens. Trois causes leur attirent des infirmités, sans cependant qu'aucune d'entre elles soit nécessaire à l'essence de l'austére vertu qu'ils embrassent. Car si l'abstinence & le jeûne, suivant la pensée de *S. Jerôme*, ne font pas la vertu, & qu'elles ne fassent que l'affermir ou la fortifier en la rendant plus solide : *Jejunium non perfecta virtus, sed caterarum virtutum fundamentum est*; l'on peut être solidement vertueux & pénitent sans outrer les jeûnes & les abstinences. C'est, ajoute-t-il, que ces pratiques doivent laisser assez de santé pour vaquer à la priére, aux Offices, à la lecture de l'Ecriture, &c. De sorte que sçavoir contenir son estomac en lui donnant peu à la fois,

* *Hieron. epist. ad Demetr.*

ſans jamais raſſaſier la faim, cette abſtinence continuelle eſt préférable, ſelon ce Pere ſi ſçavant dans la vie ſpirituelle, à des jeûnes prolongés pendant pluſieurs jours de ſuite. *Sic debes jejunare ut non palpites, & reſpirare vix poſſis... ſed ut fracto corporis appetitu, nec in Lectione, nec in Pſalmis, nec in Vigiliis ſolito quid minùs facias: parcus cibus, venter ſemper eſuriens, triduanis jejuniis præfertur* *. A cette regle paroitroit certainement contraire la pratique des Maiſons les plus reſpectables, où cependant par amour pour la pénitence, l'on obligeroit les jeunes Religieux novices à manger toute la portion qu'on leur donne, faute de quoi ils ſont renvoyés. Une ſeconde faute ſeroit d'y ſaler exceſſivement les légumes ou ſemblables nourritures pour aiguiſer l'appetit, afin d'obliger ces jeunes hommes à manger toute la portion qu'on leur donne. Or de cette double cauſe mille infirmités ſurviendront à ces novices, ſur-tout les *rhumatiſmes*, les *maux d'eſtomac*, les *oppreſſions aſthmatiques*, qui obligeroient bien des Novices à ſortir de ces Mai-

* *Ibid.*

ſons. Car déja l'épaiſſeur & la conſiſtance trop ſolide des potages & des pulmens qu'on donne à des Religieux, leur font un ſang & des humeurs trop abondantes & trop épaiſſes, d'autant plus que le ſel ajouté trop abondamment dans ces mets, ajoute un nouveau poids à ces humeurs & au ſang, ce qui produiroit immanquablement les rhumatiſmes, &c. qui aſſailliroient les corps de ces jeunes Religieux. La troiſiéme cauſe, c'eſt le défaut d'exercice dans les Maiſons Religieuſes, ſur-tout dans les Couvents de filles; car alors le ſang demeurant ralenti attire aux Religieux & Religieuſes les maladies *aiguës* ou *chroniques* qui les traverſent dans leurs obéiſſances ou fonctions *clauſtrales*. Cependant, en ſe refuſant comme ils font ſouvent les ſoulagemens de la Médecine ordinaire, pour ſe livrer entierement à la pénitence, ils tomberont dans des infirmités accablantes, ſi l'on manque à leur offrir les ſecours d'une Médecine ſimple comme celle des Pauvres, qui entre parfaitement dans leurs vûes d'ab-

tinence, de ſobriété, de frugalité, le privation & de pénitence, bien oin d'être contraire à l'eſprit de eur état.

Seroit-ce donc s'oppoſer à la pié- é de ces ſaintes Maiſons, que de es avertir, 1°. Que de jeunes Re- igieux, pour manger moins que d'autres, peuvent ſe porter auſſi bien qu'eux, parce que les tempé- ramens ne ſont pas les mêmes. 2°. De leur conſeiller de ne mettre du ſel dans leurs nourritures que très-modérément, & ſeulement autant qu'il convient pour rendre ces fades alimens ſupportables au goût. On pourroit auſſi établir chez eux un uſage qui étoit autoriſé parmi les plus ſobres des anciennes communautés Religieuſes, telles que furent les *Therapeutes*, qui permettoient à ceux d'entre eux qui étoient infirmes de boire de l'eau chaude. Car en effet, c'eſt le préſervatif le plus ſûr contre les maux qui ſont cauſés par l'épaiſſiſſement du ſang. 3°. La coutume de faire travailler les Religieux au jardin ou à ſemblables exercices du corps,

eſt de l'inſtitution de la plûpart des Maiſons ou communautés Religieuſes. Ce ſera donc aller au-devant de bien des maux que de rétablir cette coutume. C'eſt pourquoi ceux d'entre les Religieux qui exercent quelque métier, comme de *tourner*, de *faire de la toile*, des étoffes ou des bas, ſont moins ſujets à tomber malades. Les Religieuſes par la même raiſon ſe conſervent plus de ſanté que les autres quand elles s'occupent à la tiſſeranderie, car elles en ſont plus robuſtes & moins ſujettes aux pâles couleurs; cet avis eſt tiré des Livres ſaints, qui avertiſſent que la femme forte ſe trouve parmi celles qui travaillent le lin & la laine. *Mulierem fortem quis inveniet? quæſivit linum & lanam, & operata eſt conſilio manuum ſuarum.*

Après ces reflexions l'on n'a garde d'aller prendre dans les boutiques des Droguiſtes, ou dans les laboratoires des *Chymiſtes*, des remédes curieux pour des perſonnes pénitentes; ce ſeroit même les faire aller contre les avis des Peres de l'Egliſe *; & de tous les Peres ou

* *S. Ambroſius*,

Auteurs de la vie ſpirituelle, ſans en excepter *Ste. Thérese*, qui défendent très-rigoureuſement aux Religieux & Religieuſes le trop de curioſité pour leur ſanté, & le trop de facilité à ſe ſervir de la Médecine ordinaire aux gens du monde. Mais il en eſt une *, laquelle au jugement même d'un des plus rigoureux des Peres *, leur ſuffit grandement, ſans les faire ſortir de l'eſprit de leur état. La meilleure Médecine, dit ce Pere, c'eſt la plus ancienne, & elle ſe tiroit des légumes & de leurs ſucs. *Ea medicina antiquior quæ herbis curare conſuevit & ſuccis.* En conſéquence de cette maxime il aſſure les perſonnes Religieuſes & autres, que la ſanté ne ſe rétablit ſi ſolidement par aucun ſecours, que par celui de ces alimens: *Nec ulla firmior ſanitas, quàm quæ ſalubribus reformatur alimentis* *. Parce que dans les alimens ſeuls conſiſte la vraie médecine, *Quia ſola nobis eſca medicina eſt.* Et ces alimens ſont ceux-là-même que les Religieux les plus auſtéres ſe ſont enjoints. Car avec un peu d'adreſſe à ſçavoir employer

S. Baſil. *S. Bern.*

* *S. Ambroſius.*

Idem Hexameron. l. 3. c. 57.

les légumes & les graines dans leurs pulmens, bouillons ou potages, l'on tourne en remédes excellens les plus ſimples & les plus vulgaires alimens. Ce ſera en variant le *ris*, l'*orge*, le *gruau d'avoine*, les *lentilles*, le *millet*, &c. pour remplir les indications qui ſe préſentent, ſoit pour fortifier l'eſtomac par ceux qui ſont *toniques* ou *aſtringens*, comme le *millet* & le *ris*; ſoit pour aider à la *tranſpiration*, comme on le fait par le moyen du gruau d'avoine, ou en employant les alimens laiteux & adouciſſans comme les *haricots*, ou enfin en ſe ſervant des graines qui ſont les plus amies de la poitrine, comme l'*orge* & encore le *ris*. Tous ces alimens placés ſuivant les différentes indications fourniſſent des remédes ſuffiſans à la vie. En d'autres occaſions le *lait*, les *œufs*, & un peu de *beurre frais* adouciſſent les fadeurs des pulmens, & à l'aide de quelque racine, comme de *perſil*, on les rend plus aiſés à ſe diſtribuer, ils facilitent beaucoup la Médecine des pauvres Religieux pénitens. Un autre moyen de les traiter, c'eſt de leur

épargner

épargner les veilles pour quelque tems, en les faisant dormir quelques heures de plus, & les mettant en repos pendant quelques mois, leur faisant cependant observer quelque exercice modéré, comme celui qui se prend dans les jardins, & dans certaines obéissances claustrales, qui obligent ceux qui les exercent à se donner du mouvement & de l'action, & qui les mettent pour quelque tems hors du fonds de la retraite, du silence & de la méditation. Ces moyens paroitroient foibles ou de petite conséquence à qui seroit moins au fait des causes de la santé; mais quand on a un peu étudié cette matiere, on voit que la santé s'entretient ou se répare à peu de frais entre les mains de Médecins qui sont plus occupés à tout remettre sous les loix de la Nature, qu'à chercher de nouvelles routes pour guérir leurs malades. Ainsi donc la Médecine des Pauvres toute dénuée qu'elle paroît, trouve dans son indigence de quoi soulager les *Religieux* qui se sont fait pauvres avec eux. Si ces communautés Religieu-

ſes ſont de celles à qui le gras eſt permis en cas de maladie, le régime devient une autre reſſource de remédes naturels, en leur accordant des bouillons à la viande dans leurs maladies, quoiqu'on faſſe maigre pendant tout le tems de ſanté, en pareille circonſtance le gras eſt un reméde. Car comme dans le monde où l'on fait toujours gras, les légumes, comme le ris, l'orge, le gruau & les plantes deviennent médicamenteux pour les gens du ſiécle; tout de même les bouillons à la viande deviennent médicamenteux pour les communautés Religieuſes où l'on fait maigre pendant toute la vie. C'eſt que l'effet véritable d'un reméde eſt de changer les qualités du ſang malade; or celui qui a été pétri de ſucs des légumes, acquiert un changement de ſes qualités très-efficace en le rempliſſant de ſucs auſſi différens que le ſont les plantes, des chairs des animaux. Ce ſont donc des guériſons qu'opére le gras dans les Maiſons Religieuſes qui font maigre toute leur vie, & cela par la raiſon des con-

traires. *Contraria contrariis curantur.*

L'uſage des bains ſi familiers anciennement parmi les plus ſaints perſonnages, ſeroit infiniment utile pour la ſanté des Religieux ; mais les inconvéniens de ce reméde, & ſur-tout les embarras qu'il cauſeroit dans les maiſons Religieuſes, le rend impratiquable. L'on ne peut accuſer des mêmes incommodités une pratique avantageuſe pour la ſanté, qui s'obſervoit parmi les Moines, c'eſt l'uſage des *minutions*. C'étoient des ſaignées que les Religieux avoient coutume de faire pluſieurs fois & par précaution au changement des ſaiſons. Or ces *minutions* opérant la diminution du volume ou de la quantité du ſang, c'étoit un reméde qui prévenoit la *plethore*, & en conſéquence les laſſitudes, leſquelles, ſuivant l'avis d'Hippocrate, annoncent les maladies. Une telle pratique mériteroit bien de revivre dans les maiſons Religieuſes ; car rien ne ſeroit ſi propre à entretenir la tranſpiration, dont le défaut eſt la cauſe de la plûpart des maladies des Moines ; ce n'eſt mê-

me qu'un ſuperflu que l'on évacue, dont la préſence peut autant nuire à la vertu qu'à la piété.

XXVII. Ouvriers ſedentaires, &c.

La vie *ſédentaire* & *cellulaire* des Religieux, nous méne naturellement à parler des Profeſſions qui portent en effet le nom de *cellulaires*, de *ſédentaires*, de *ſtataires* *. Tels ſont les métiers de *tiſſerands*, de *tailleurs*, de *couturieres*, de *menuiſiers*, *maçons*, &c. Car les différentes ſituations ou poſtures de corps où ces artiſans ſont obligés de ſe mettre pour exercer leurs arts, leur occaſionnent des maux différens. C'eſt pourquoi il faut non ſeulement que ces artiſans ſoient avertis des maux qui les menacent en particulier, pour s'en précautionner; mais il eſt encore à propos d'en faire voir les cauſes tirées de la ſtructure du corps humain & de ſes parties, afin que les perſonnes charitables qui ſe donnent aux ſoins de la ſanté des Pauvres, & les Médecins mêmes, voient à prendre dans l'œconomie animale & dans les loix que le Createur y a miſes, les indications & les régles de conduite que l'on doit ſuivre

* *Artes ſedentariæ, cellulariæ, ſtatariæ.*

pour rétablir la ſanté. La nature ſe peint dans la ſtructure des parties, elle montre ſes actions & ſes œuvres, comme par autant de coups de pinceau qu'il y a de differens arrangemens, poſitions & directions de vaiſſeaux, de nerfs & de fibres; elle fait ſentir les raiſons & les cauſes des maladies, dans celles de la ſanté. Ce ne ſont donc pas des maladies extraordinaires qu'il y a à étudier dans celles des artiſans, ce ſont plûtôt les ſingularités de leurs cauſes. Ainſi des artiſans accoutumés à être debout, deviendront ſujets à des *varices*, ſemblables aux *Haruſpices* que leur miniſtére expoſoit à encourir des varices, ſuivant la remarque du Poëte : *Varicoſus fiet Haruſpex.* Je crois qu'il n'eſt point d'autre cauſe de ces varices que la diſtenſion des muſcles des jambes & des cuiſſes, leſquels retenant le ſang dans ces parties baſſes, le ralentit dans ſa *remontée.* Car c'eſt une obſervation bien conſtante parmi les malades, que les *gardes* qui les ſoignent jour & nuit, ſont ſujettes à avoir les jambes enflées, & cela,

parce que la fatigue continuelle ne leur permettant de dormir que dans des fauteuils, ſans ſe pouvoir coucher, cette ſituation obligeant le ſang à ſurmonter l'angle que les vaiſſeaux font dans les genoux, & ceux qui ſe font dans le plis des cuiſſes, ce ſont comme autant d'entraves qui retardent ſa marche vers les parties ſupérieures. Ce ſont donc des enflûres qui ont leurs cauſes, non dans les humeurs ou dans les *fluides* par eux-mêmes, mais dans les *ſolides*. Ce ne ſont donc ni dans ces perſonnes, ni dans ces artiſans des *pieds de poumon*, comme on appelle ces enflures de parties dans les affections aſthmatiques, parce qu'ici ce n'eſt point le poumon qui eſt originairement en faute. La reflexion de *Borelli* * donne la juſte idée de ces ſortes de cauſes de maladies, dans la remarque qu'il fait ſur les muſcles extenſeurs, qui ſont trop longtems dans l'état d'extenſion, ſans que les *fléchiſſeurs* leurs *antagoniſtes* exercent leur réaction. Et en effet cette alternative des mouvemens muſculaires eſt tellement naturelle, que les ani-

* *De motu animali.*

maux qui ont à être debout ſur leurs jambes, ſe le procurent, & ſe ſoulagent en ſe tenant un pied en l'air, comme on l'obſerve dans les cocqs & les poules; la même choſe arrive aux chevaux qui ont coutume de ſe ſoulager en tenant en l'air, ou dans l'étrier un des piés de derriére, ou en en frappant la terre: telle eſt l'attention de la nature à entretenir la circulation des *eſprits animaux*, en conſervant l'alternative de leurs paſſages des muſcles extenſeurs dans les fléchiſſeurs. En effet c'eſt en cela que conſiſtent tous les détails des mouvemens muſculaires, qui entretiennent l'œconomie animale par les entrepôts ou les *rechanges* de leurs eſprits. Ainſi le retardement du ſang dans les parties baſſes, occaſionne aux artiſans qui ſont contraints de demeurer long-tems ſur leurs jambes, non-ſeulement des *varices*, mais encore des maux de reins inſupportables, juſqu'à leur faire uriner le ſang. Cette obligation d'être debout incommode auſſi beaucoup les Courtiſans dans les Cours des Princes, mais principalement à

la Cour d'Eſpagne où il eſt ſi peu permis de s'aſſeoir en préſence du Roi que l'on n'y voit aucune ſorte de ſiége.

* *Ramazini. p. 598.*

Les dangers des profeſſions qui obligent à être debout ne ſe bornent pourtant point à l'indiſpoſition des reins, &c. L'eſtomac ſe trouvant comme ſuſpendu, ou moins appuié ſur les inteſtins, devient auſſi ſujet à s'affoiblir, & par-là à jetter les fondemens de beaucoup d'infirmités : car il eſt ſi important que les viſcéres du bas-ventre ſe trouvent comme dans leur état de repos, que ſuivant la remarque de *Bacon* *, les forçats dans les galéres, tout malheureux & tout fatigués qu'ils ſont, ſe conſervent en embonpoint, ſans que l'on en voie d'autre raiſon, ſinon que les parties nourriciéres, comme l'eſtomac & le foye poſant ſur les inteſtins, & s'y repoſant, pendant que les bras ſont dans de continuels mouvemens, les coctions demeurent louables. Une autre réflexion à faire ſur ceux qui ſont habituellement debout, c'eſt que le

* *Hiſt. natur. cent. 8.*

le *foye* étant moins ſoutenu par les parties qui l'environnent, il ſe trouve en ſouffrance parce que, n'ayant plus le même point d'appui, il expoſe la bile à s'alterer par ſon ralentiſſement, ou par le défaut de ſa ſecretion, en même tems que par ſon poïds il tire en embas le *diaphragme* auquel il eſt ſuſpendu. Ce ſeront des ſujets d'attention particuliére pour un Médecin qui aura à traiter des maux du *foye*, ou d'autres affections du bas-ventre, en ceux des artiſants qui ſont contraints par leurs profeſſions à être long-tems debout.

Auſſi eſt-ce un avis que donne le Docteur Ramazzini, qui a fait une étude particuliére des maladies des artiſans; c'eſt que pour réuſſir dans leurs cures, il eſt toujours néceſſaire à un Praticien avant que d'entreprendre de traiter un malade, de s'informer de la profeſſion qu'il a coutume d'exercer. *Ad feliciorem curationem obtinendam, bonum ſemper erit, ſi Medicus ſciat, quam artem exercere ſit ſolitus, quem curandum ſuſcepit* *. En effet quelle étrange

* *Ramazzini, pag.* 660.

mépriſe pour le Médecin ? Quels dangers pour le malade, ſi on lui ordonne des remédes ſans avoir pris auparavant les précautions néceſſaires ? Ainſi ſi c'eſt une fievre, une colique, un cours de ventre, il faut d'abord s'informer ſi la maladie eſt de la nature de celles où influë la qualité de la profeſſion ou du metier que ce malade exerce en ſanté. Quelle plus dangereuſe inattention, ſi le Médecin traite ces maladies ſuivant les idées vulgaires & bannales du ſyſtéme des humeurs ! Car peut-être ſera-ce le produit d'une vapeur metallique, peut-être l'effet des poſitions changées dans les *ſolides*, parce que le malade aura eû a ſoutenir des ſituations ou des poſtures gênantes, qui auront forcé le reſſort des fibres muſculeuſes. Ainſi ce Médecin purgera où il faudroit donner des *cordiaux*, des *confortants*, des *calmants*, des *toniques*. Une autre obſervation faite par *Hippocrate*, c'eſt que dans les maladies, celles des parties qui ont eû le plus à ſouffrir en ſanté, ſont celles ſur leſquelles ſe font les *dépôts* ou les *mé-*

taſtaſes. Deux ouvriers, dit-il, tomberent malades d'une toux conſiderable, & cette toux ceſſa dans l'un & dans l'autre par une paralyſie ſur le bras droit, parce que c'étoit celui qui ſouffroit principalement dans le metier qu'ils exerçoient, qui étoit celui de faire des fagots. *Ambo artifices cùm tuſſi laborarent, dexterâ reſoluti ceſſaverunt à tuſſi.* Epid. 4. n. 27. Il ajoute que d'autres accoutumés à aller à cheval, ou à marcher beaucoup tombérent paralytiques de leurs jambes. *Qui equitarunt aut iter egerunt, in lumbis ac femoribus reſolutos eſſe.* Un Médecin, telle ſcience qu'il ait acquiſe dans le cabinet, pourra-t-il trouver la juſteſſe d'une telle cauſe, que l'on ne peut découvrir qu'en s'informant du metier qu'aura fait un malade ? L'obſervation eſt d'autant plus néceſſaire & plus importante dans l'uſage, qu'il eſt ordinaire de porter dans les Hôpitaux les pauvres artiſans pêle-mêle. Ce ſont des *menuiſiers*, des *forgerons*, des *ſculpteurs*, des *Compagnons Imprimeurs* ; les profeſſions différentes de chacun d'entre eux, ſuppoſent des

cauſes bien différentes dans leurs maux, quoique de même nom, & ces cauſes ayant à ſe prendre dans les ſortes de travaux qui diſtinguent ces métiers, par rapport aux différentes ſituations que ſont obligées de prendre les parties de ces artiſans, ce ſeront auſſi des indications différentes que le Médecin aura à remplir. La plupart de ces ouvriers, ſeront peut-être de profeſſions ſédentaires, dans leſquelles les reins auront à ſouffrir, parce qu'ils ſont toujours aſſis, leurs yeux toujours fixés ſur leur ouvrage, ſuivant cette remarque d'un Poëte *. *Lumbi ſedendo, oculi ſpectando, dolent.* D'autres d'entre eux comme les *tailleurs d'habits*, ou les *vignerons* ſe préſenteront pour être traités par un Médecin, ce Médecin prendra-t-il la courbure des corps de ces artiſans, pour des boſſes, comme l'on ſçait que les *porte-faix* s'en font? Ce ſeroit une mépriſe peu honorable pour le diſcernement de ce Médecin. Cette courbure dans les *tailleurs* & les *vignerons* n'eſt point un amas d'humeurs qui ſe ſoient fixées pour

* *Plaut.*

former une boſſe, c'eſt une attitude, que l'on compare à celle des ſinges qui ſont toujours courbés, & pour cette reſſemblance l'on forge le mot de *ſimitas*, pour déſigner ces courbures. Ce ſont donc des affections abſolument indépendantes du vice des *ſolides*, ces artiſans ſe ſont habitués à ſe tenir courbés, & ils gardent cette ſituation pendant toute leur vie. Cependant faute de ce *dioriſme*, que l'on aille à ſe figurer quelque amas d'humeurs *cachectiques*, qui abondent dans les corps de ces artiſans qui ſont devenus malades : ce ſeroit un piége dangereux pour le Médecin qui attribueroit aux *fluides* un mal qui eſt abſolument de la dépendance des *ſolides* ; dépendance des *ſolides* qui eſt ſi eſſentiellement telle, que le grand reméde contre les courbures des *tailleurs*, des *vignerons* & autres ſemblables artiſans, c'eſt que de bonne heure ils ſe ménagent, de maniére que l'épine du dos ne ſoit ni trop long-tems, ni trop fortement courbée ; & quand le mal eſt confirmé, il ne reſte que la voie des

frictions humides & des onctions confortantes & temperées, par le moyen des *linimens* que l'on trouvera dans la Pharmacie des Pauvres.

Les arts *ſédentaires* tiennent de bien près, à ceux où les artiſans ſont contraints d'être debout. Mais avant que d'entamer l'examen des arts ſédentraires, il faut obſerver ſinguliérement ceux qui ſont mitoyens, en ce que ceux qui exercent certaines profeſſions, ſont obligés d'être tout à la fois comme debout, & cependant quelquefois aſſis. Les *tiſſerans* ſont de cette eſpéce, on peut leur joindre tous les ouvriers qui travaillent les *draps*, les *tapiſſeries*, les *moquettes*, & une infinité de *ſerges*, dont les manufactures, ou ſemblables fabriques occupent grand nombre d'ouvriers; pluſieurs d'entr'eux ſont obligés dans leurs maladies de recourir à la charité des Paroiſſes, ou des Hôpitaux. De même dans la *tiſſeranderie* qui fut autrefois l'occupation des Dames de conſideration, & qui n'eſt exercée aujourd'hui que par les gens du

commun, il y a ſouvent nombre de malades qui ſont obligés d'avoir recours à la charité publique. Pour ſe mettre en état de les traiter, il faut d'abord faire attention que la violence qu'il faut ſe faire dans ces profeſſions, pour tendre les jambes & les cuiſſes, afin de ſe tenir fermes ſur la ſorte de ſiége, ſur leſquels poſent les corps de ces ouvriers, leur attire les maux dont il a été fait mention à l'occaſion des maladies des artiſans qui travaillent debout. Mais ceux-ci ont de plus à ſouffrir de grandes laſſitudes dans les bras, dans le dos & dans les jambes; ces laſſitudes ſont bien différentes de celles qu'on appelle *laſſitudes ſpontanées*, qui viennent par la faute des fluides : par conſéquent les remédes doivent être bien différents, ici ils doivent aller au ſoulagement des *ſolides*. Les Médecins feroient-ils ſi mal dans ces occaſions s'ils s'occupoient un peu plus des *frictions* ſéches & humides, & des *onctions*, qui étoient ſi fort uſitées parmi les anciens Médecins, & dont les Athletes faiſoient tant

de cas ? ou pour mieux dire, n'a-t-on pas ici une preuve de la Médecine des *ſolides*, par tant d'obſervations tirées des maladies des artiſans, leſquelles ſans changer le nom qu'on leur donne, quand on les attribuë aux *fluides*, ſe trouvent abſolument dépendantes, pour leurs cauſes, de la diſpoſition des *ſolides*. Qu'une fille ou femme tiſſerande tombe malade, la premiére par une perte de ſang ou ſemblables maux; que la ſeconde ſoit ſujette à des fauſſes couches, l'erreur ne ſera-t-elle point capitale de s'en prendre ſur ces deux maladies à l'état du ſang, pendant que la ſituation, & l'agitation que les perſonnes du ſexe ſe donnent quand elles travaillent à la toile, &c. leur attirent ces maladies *. Que des fabriquants de drap ou de ſerge ſe préſentent abatus de laſſitude, de maux de piés ou de jambes, les attribuera-t-on à quelque ſoupçon de *goute*, de rhumatiſme &c. il ſe trouvera par l'examen, que l'exercice de leurs metiers les met dans cet état. D'autres d'entre eux auront mal aux

* v. *Ramazzini*, p. 666.

yeux parce que le duvet qui s'élève de la laine qu'ils emploient, & la vapeur de l'huile qui eſt dans ces laines, leur enflamme les yeux, ſera-ce à l'âcreté du ſang qu'il faudra s'en prendre ? Car qui ne voit que le piquotement exterieur des membranes des yeux fait ces inflammations ? Mais une autre ſorte d'ouvriers qui achevent de façonner les draps, ce ſont les *tondeurs*, qui contractent, parce qu'ils ſont debout, les maladies propres aux artiſans qui gardent cette ſituation, & en même tems le poids des *forces* (qui ſont d'énormes ciſeaux avec leſquels ils tondent les draps) les laiſſe dans l'état violent qu'en ſouffrent leurs bras & leurs mains; eſt-il douteux que ces maux ne viennent de la fatigue des muſcles, & par conſéquent de la cauſe exterieure qui les tient dans un état violent & continuel ?

XXVIII. Les Maquignons & Poſtillons, &c.

Une autre profeſſion qui eſt encore un *ambigu* entre être debout ou aſſis, fournit ſouvent à la Médecine des Pauvres, des maladies qui ſont manifeſtement & originai-

rement les effets des états violens dans leſquels bien des hommes mettent les nerfs, les membranes & les muſcles de leurs corps pendant toute leur vie. Ce ſont ceux qui montent habituellement des chevaux comme les *maquignons*, ceux qui courent la poſte jour & nuit, &c. L'hiſtoire atteſte combien les *Scythes* étoient ſujets à des *ſciatiques*, parce qu'ils étoient continuellement à cheval. Un grand Praticien * fait obſerver que ces ſortes de gens ſont ſujets à des *piſſemens de ſang*, & ſuivant *Hippocrate* ils ſont expoſés à des paralyſies ou autres affoibliſſemens dans les *lombes* ou dans les *cuiſſes*. *Qui equitarunt, lumbis ac femoribus reſoluti ſunt.* Ce ſont dans les poſtillons des *ragades*, des *fics*, & ſemblables *hémorrhoïdes* bâtardes, ou manquées, ou malignes, qui leur viennent par le froiſſement que ſouffrent ces parties en courant la poſte: ceci eſt conforme à l'obſervation d'Hippocrate interprétée par ſon célèbre Commentateur *, qui eſt qu'un homme de cette profeſſion avoit con-

* *Ballonius.*

Epid. 4. *n.* 17.

* *Valleſius.*

tracté un ulcére vers ces endroits, accompagné de *varices* & de *fluxions*. Tous ces maux qui viennent de la part des *ſolides* perpétuellement irrités, ſe remarquent ſur des perſonnes qui ſont habituellement moitié aſſis & moitié debout tout à la fois, car c'eſt l'état violent où les courriers ſont contraints de ſe mettre; ils accourciſſent les étriers de leurs chevaux, & ils allongent leurs jambes, pour donner ainſi un point d'appui plus ferme à tout leur corps ſur leurs ſelles, en même tems qu'ils l'affermiſſent en s'allongeant ſur les étriers. Que des hommes de telles profeſſions tombent dans des maux de *veſſie* & de *reins*, parce qu'ils ſe rompent quelque vaiſſeau; faudra-t-il s'en prendre à l'indiſpoſition des *fluides*, tandis qu'il eſt évident que les ſolides donnent origine à ces ſortes d'accidents, qui ſont tels qu'ils vont à précipiter ces perſonnes dans des crachemens de ſang? Ramazzini rapporte qu'un célèbre Ecuier du Roi d'Eſpagne penſa perir ainſi très-promptement; mais il pro-

V. *Ramazzini p.* 612.

longea ſes jours, contre l'attente des Médecins, par le ſeul régime, au lieu que tous les remédes avoient échoués. C'eſt une preuve qu'il ne falloit que du tems & du loiſir, pour laiſſer reprendre le *ton* aux vaiſſeaux, que la violence de l'exercice de monter à cheval avoit excedés. Tout cela ſe fit par le moyen des *adouciſſants*, tirés de la chair de *cochon de lait*, dans laquelle étant bouillie, cet Ecuier trouva un très-grand ſoulagement ; & en effet, pour le dire en paſſant, l'on ſçait par l'uſage, de quelle utilité eſt la gelée de cochon de lait dans des cas d'amaigriſſement, &c.

XXIX. Impri meurs. Il eſt encore une autre profeſſion dans laquelle il y a des ouvriers aſſis habituellement pendant que d'autres ſont debout. Ce ſont les *Imprimeurs*, dont les uns étant à la *compoſition*, & les autres ſervant à la *preſſe*, ceux-là ſe tiennent comme aſſis, au lieu que ceux-ci ſont obligés d'être abſolument debout, & par cette raiſon ils deviennent ſujets à de telles fatigues par tous leurs membres, qu'il leur arrive

d'être contraints de quitter le travail quand ils viennent ſur l'âge. Mais ceux qui ſervent à la *compoſition*, deviennent expoſés à des maux d'yeux, ſur-tout à des *cataractes*. On voit la cauſe de ces infirmités dans la néceſſité où ſont les *compoſiteurs* en Imprimerie, d'avoir toujours les yeux fixés ſur les caractéres noirs qu'ils ont à placer ou à déplacer; car la couleur noire appeſantit la vue, & trouble l'imagination dans ces ouvriers, de telle maniére que ces caractéres leur demeurent préſents & comme ſous leurs yeux, lors même qu'ils dorment; & l'effort que ſouffre la *prunelle* de l'œil pendant que la vue eſt ſi long-tems fixée, occaſionne une étrange alteration dans le *ton* des fibres dont ſont compoſées les membranes des yeux. Mais de quelque côté que l'on conſidere les maladies de ces deux ſortes d'ouvriers d'Imprimerie, il eſt toujours conſtant que leurs cauſes ne ſont que des alterations dans les *ſolides*; ce qui eſt ſi vrai que ſouvent la Médecine n'y peut rien parce que ce ſont les parties elles-

mêmes, bien plus que les *fluides*, ou les humeurs qui ſont en faute. Elle ne peut donc guère leur conſeiller autre choſe que des remédes de précaution, comme d'uſer de conſerves, pour ſe préſerver les yeux; puis d'avoir ſoin, pour ne pas laiſſer tomber les fibres dans une ſorte d'*atonie*, de ſe froter les yeux de tems en tems; & encore en compoſant, de ſe détourner les yeux de fois à autres de deſſus les caractéres, afin de reveiller les eſprits, ſoit en les portant ailleurs, ſoit en frottant les yeux d'eau d'*euphraiſe*, &c.

XXX. Artiſans occupés aux ouvrages délicats.

Mais de tous les ouvriers en qui les yeux ont plus à ſouffrir par l'*atonie* où tombent les parties ſolides du globe de l'œil & de ſes vaiſſeaux, ce ſont ceux dont les arts ont pour objet des ouvrages délicats, menus, fins & ſouvent preſque inſenſibles en apparence, & qui échappent à la vue; tels ſont ceux des orfévres qui s'occupent aux *filigrannes*, les lunetiers & faiſeurs de *microſcopes*, les *graveurs de cachets* ſur des pierres précieuſes, les

peintres en *mignature*, ſur-tout en portraits ſur des bagues, enfin certains écrivains rafinés qui s'étudient & ſe piquent d'écrire des Piéces entiéres ſur de très-petits morceaux de papier, comme celui dont Pline rapporte qu'il étoit parvenu à écrire l'*Iliade d'Homere* ſur un morceau de papier ſi mince, que l'on pouvoit l'enfermer dans une noix. Que quelque artiſant de ce genre (car enfin la fortune ne leur eſt pas toujours favorable) vienne à ſe préſenter à la Médecine des Pauvres, quelle faute ne feroit-on pas, ſi l'on venoit à traiter les maux d'yeux de ces ouvriers, à raiſon des humeurs ou fluxions qui ſeroient ſur ces organes? Car ce ſont la plupart des *myopes*, & la cauſe de cette maladie eſt toute dans les membranes de l'œil. En effet il n'eſt pas étonnant qu'ils contractent une indiſpoſition de cette eſpéce, car par la contention avec laquelle ils ſont obligés de travailler ſur des objets très-fins, ils tiennent continuellement la *retine* approchée du *criſtallin* & de la pruuelle. Or cette po-

ſition de fibres & de membranes s'affermiſſant par l'habitude journaliére, il en arrive une double cauſe d'affoibliſſement dans la vue; & l'une & l'autre de ces cauſes eſt originairement dans les *ſolides*. *L'atonie*, ou le mouvement *tonique* qui eſt continuel dans les membranes, fait le fond de la *myopie* ou vue courte, en ce que l'humeur *aqueuſe* ou le *criſtallin*, peut-être même tous les deux ne s'épaiſſiſſent alors, que par l'état de *preſſion* où les tiennent les ſolides qui ſe ſont *ſpaſmodiquement* retrecis & accourcis. C'eſt en effet ce qu'a vû arriver le Docteur *Ramazzini* à une femme Juive, dont l'adreſſe, & la dextérité à enfiler frauduleuſement des perles, alloit juſqu'à en impoſer à la vue des autres qui ne pouvoient appercevoir la fourberie que cette Juive apportoit à cet art. Auſſi fut-elle obligée de quitter le metier, & il lui fut impoſſible de trouver des lunettes qui lui fuſſent propres.

Cette maladie eſt d'autant plus affligeante qu'elle eſt ſans remédes, de ſorte que ni les purgations ni les

ſaignées,

saignées, ni tous les collyres du monde n'y peuvent rien, quand le mal est confirmé. Il reste à conseiller par précaution à ces artisans, l'usage des conserves, & d'avoir soin de ne pas tenir la tête si assidüement panchée sur leurs ouvrages, qu'ils ne permettent de tems en tems à leurs yeux de se dissiper sur des objets qui les réjouissent: par ce moyen on profitera de la facilité que l'on donne aux membranes des yeux de prendre différens mouvemens; c'est ainsi que les differentes *oscillations* des solides s'entretiennent, en même tems que la fluidité des humeurs & leur limpidité se conservent, parce que tout le mechanisme de la fonction des yeux, ne consiste que dans la facilité de la prunelle à se dilater & à s'approcher plus ou moins de la *retine* suivant les occasions; & pour cela ceux qui sortent des cachots se trouvent presque aveugles, jusqu'à ce qu'ils aient pendant quelque tems donné le loisir à ces organes de reprendre le *ton* de leurs fibres.

Les mêmes accidents menacent

XXXI. Copiſtes d'anciens manuſcrits.

auſſi ceux qui déchifrent de vieilles écritures, de vieux Titres, & qui liſent habituellement d'anciens manuſcrits, *Latins*, *Grecs*, *Hebreux*, *Chaldaïques Syriaques*, &c. dont la vue s'affoiblit, s'accourcit ou ſe perd par la violente contention où ſe trouvent jour & nuit les fibres & les membranes des yeux. Auſſi ces maux ne ſont point ſuſceptibles des remédes ordinaires, parce que ce ſont des affections locales & fixes qui s'attaquent au fond de ces organes, telles ſont les *cataractes* cauſées alors par le reſſerrement des humeurs *aqueuſe* & *criſtaline*, dans les tuniques *arachnoïdes* qui les contiennent, ou par l'état *tonique* des membranes qui les entourent. Les *Ecrivains* de profeſſion qui gagnent leur vie à écrire & à copier ſans ceſſe des manuſcrits ou ſemblables ouvrages ſouvent mal écrits ou griffonnés, ſont encore expoſés à perdre la vue par les mémes raiſons. Mais ce qui prouve ſenſiblement l'*atonie* où tombent les fibres nerveuſes dans ces ouvriers, c'eſt qu'à force d'écrire leurs bras ſe trouvent

tellement affoiblis qu'ils deviennent paralytiques. Le Docteur Ramazzini en rapporte un exemple bien notable dont il a été témoin oculaire. Un *Scribe* ou Notaire, comme il l'appelle, avoit tellement laſſé ſon bras droit à force d'écrire, que le mal étant au-deſſus des remédes, ce bras demeura paralytique; mais ne voulant pas perdre le profit conſiderable que lui rapportoit ſa plume, il s'accoutuma à écrire de la main gauche avec la même aſſiduité, de maniére que cette main encore devint paralytique. Peut-on s'en prendre en pareil cas aux vices des humeurs? N'eſt-ce pas plûtôt une preuve manifeſte que les *ſolides* ont une part ſinguliére dans ces ſortes de maux.

XXXII. Chaudronniers.

Un autre metier de la claſſe de ceux qu'on nomme *ſédentaires*, c'eſt celui des *chaudronniers* qui étant aſſis, travaillent continuellement ſur le cuivre, qu'ils battent ſans ceſſe avec des marteaux. Ce bruit continuel (qui eſt même inſupportable à tout un voiſinage) leur étourdit la tête à eux-mêmes, &

leur rompt les oreilles à tel point, qu'à la fin ils deviennent entiérement ſourds, & c'eſt l'effet de ce bruit continuel & trop violent, qui force le *ton* de la *membrane du tambour*, ou timpan de l'oreille; de même que ceux des Egyptiens qui ſont dans le voiſinage des *caſcades du Nil.* Il en eſt de même des *canoniers*, & de ceux qui ſervent journellement à l'artillerie; ils contractent d'affreuſes ſurdités, par l'étrange violence, & les fréquentes ſecouſſes que la membrane du tambour a à ſouffrir. Mais un autre malheur pour ceux qui battent le cuivre, c'eſt que de ce metail continuellement preſſé dans ſes pores, il s'élève un *virus ærugineux*, que ces ouvriers reſpirent & avalent, d'où viennent à ces artiſans de facheux maux d'eſtomac & de poumon. L'huile d'amandes douces, les orgeats, les laits d'amandes, le petit lait de vache & les potages au lait, ſoulagent bien ces malades; mais pour peu que leurs corps & leur temperament tendent vers le ſec ou le *phthiſique*, *ils* n'ont de ſûreté

qu'en abandonnant le metier. Ainſi repéte encore le Docteur *Ramazzini*, un Médecin doit donc toujours s'informer de la profeſſion qu'exerce un malade; car, comme il le fait remarquer, c'eſt une obſervation particuliére dans les maladies de ces ouvriers en cuivre, d'être ſujets à avoir dans les fievres des *bruiſſemens* ou des tintemens d'oreille, & quelquefois des ſurdités. Mais comme ces accidents ont leur origine dans la nature du metier qu'exerce le malade lorſqu'il eſt en ſanté, ces accidents ſont bien moins terribles.

XXXIII. Les Muſiciens.

Enfin rien ne marque plus manifeſtement le pouvoir des *ſolides* pour faire des maladies, que ce qui arrive aux *chanteurs* & aux *chanteuſes*, qui ſont ſujets non-ſeulement à des enroüemens, qui ſont les effets du *ſpaſme* où reſtent les véſicules du poumon, mais encore à des crachemens de ſang mortels, & quelquefois à des *piſſemens* de ſang en ceux des *muſiciens* qui ſe ſont forcés à chanter ſur le théatre. De-là viennent des phthiſies mortelles.

C'eſt ce que prouve l'Hiſtoire de l'affranchi de *Pline* le jeune, qui recommande, par une lettre * très-digne d'être lûe, cet affranchi nommé *Zoſime*, qui avoit épuiſé ſa ſanté à ſon ſervice, en faiſant auprès de lui la fonction de lecteur, Pline recommande qu'on ne le laiſſe manquer de rien dans ſa maiſon de campagne, où il l'envoioit pour y prendre le bon air qu'on y reſpiroit.

* *L.* 5. *Ep.* 19.

Je crois en avoir dit aſſez ſur les maladies des *artiſans*, dans leſquelles je n'ai eû en vûe que de marquer les principales ſingularités qui s'y trouvent, par rapport aux differentes profeſſions ou metiers des malades, pour faire entrer dans les notions qui rendent facile la Médecine des Pauvres, en la mettant à la portée de ceux que la charité voudra faire leurs Médecins. Il reſteroit cependant bien d'autres metiers à parcourir; mais après l'examen que j'ai fait là-deſſus, je ſuis ſûr que par le détail des maladies rapportées à l'état des profeſſions dont j'ai parlé ici, l'on

trouvera ſuffiſamment de quoi connoître tout ce que les maladies des autres artiſans peuvent avoir de ſingulier, parce qu'elles ſe rapportent toutes aux idées que j'en ai données : il me reſte à faire obſerver les ſingularités des maladies dans les différens ſexes, dans leurs différens états, & dans les différens âges ; c'eſt la matiére des maladies des *femmes*, & des différentes diſpoſitions par où elles paſſent ; de celles des enfans ; enfin de celles des vieillards. C'eſt de ces ſources que l'on tire des obſervations eſſentielles, pour ſe mettre au fait du génie, du caractére, & des différences des maladies ; & en conſéquence, pour entrer dans les vûes juſtes & propres pour les traiter & pour les guérir.

XXXIV Maladies des perſonnes du ſexe.

Il faut diviſer les maladies des Femmes, ſuivant les différens états de toutes les perſonnes du ſexe. Ces états ſont ceux de filles, de femmes, de femmes groſſes, d'accouchées & de nourrices : toutes ces différentes ſituations demandent des vûes différentes dans le Médecin, parce que dans toutes ces occaſions la nature

change ſes opérations. Tout conſiſte donc à bien connoître la diſpoſition des vaiſſeaux, la difference qu'ils ont dans les differens ſexes, les varietés qui ſe trouvent dans les différentes conditions des femmes, & ſuivant les differentes *craſes* qu'acquiert le ſang eu égard à la nourriture, aux accidens de la vie, & aux paſſions de l'ame bonnes ou mauvaiſes. On ſçait que par des penchans, des paſſions, ou affections excitées, le ſang & les eſprits prennent differens reſſorts dans leurs cours, ou des déterminations differentes; ce qui eſt la matiere de differens remédes, ou l'occaſion de changer de methode ou de conduite pour la cure des maladies. Auſſi, comme le remarque un très-ſçavant Médecin * dans la connoiſſance & la cure des maladies des femmes, on fait de grandes fautes dans la pratique, l'on s'occupe trop peu ou preſque jamais de la différence qu'il y a entre la diſpoſition, le nombre & l'arrangement des vaiſſeaux dans les corps des femmes, d'avec celles qui ſe trouvent

* *De Moor, Pathol. cerebri. p.* 488.

en

en ceux des hommes. Une *ligne*, dit ce ſçavant Médecin, plus ou moins, ſoit dans la capacité des vaiſſeaux, ſoit dans leur longueur, leurs criſpations, leurs contractions, leurs accourciſſemens, varie étrangement l'étendue & la diſpoſition des membranes; cependant toutes ces conſidérations ſont très-ſouvent omiſes par les Praticiens dans la cure des maladies des femmes. Car, ajoute-t-il, l'arrangement, l'ordre, ou la diſpoſition des vaiſſeaux eſt naturelle ou acquiſe, c'eſt-à-dire, originaire ou occaſionnelle, & ainſi le volume du ſang venant à ſe groſſir, les réſiſtances ſe multiplient dans les vaiſſeaux; parce qu'ils changent eux-mêmes de *ton*, de groſſeur, de capacité, d'étendue. En conſéquence les eſprits venant à *s'effaroucher*, les membranes & tout le genre nerveux font gonfler les parties, & les mettent en ſpaſme & en contraction. Ce ſont autant de digues qui s'oppoſent à la circulation du ſang, & alors, quels efforts, quelles angoiſſes, quel travail pour la nature qui a à ſe defendre contre toutes ces

révoltes. En faut-il davantage pour exciter dans l'œconomie animale tous les troubles que ſouffre la circulation du ſang dans les maladies des perſonnes du ſexe.

XXXV. Maladies des jeunes filles.

Pour entrer dans la juſte idée qu'il faut s'en faire, l'on doit obſerver premiérement que les vaiſſeaux que la nature a ſi étrangement multipliés dans les parties baſſes, & ſur-tout dans les organes qui font le propre du ſexe, ſont inſtitués non ſeulement pour la ſanté & la vie de chaque individu, mais encore par un rapport éloigné, pour la propagation de l'eſpéce. Ainſi ces vaiſſeaux qui ſont faits dans de jeunes filles pour les tenir en ſanté pendant leurs jeunes ans, leur attirent toutes ſortes de maux, lorſque par l'accroiſſement de l'âge elles deviennent les ſources du genre humain par la production de nouveaux hommes, qu'elles deviennent capables de mettre au monde. La nature déclare cette diſpoſition quand ces jeunes corps approchent de l'âge de quatorze ans : juſqu'alors le volume de la maſſe du ſang, les capa-

cités des vaiſſeaux, & les diametres des ſécrétoires étoient en proportions reciproques, de ſorte qu'ils ſe ſuffiſoient mutuellement pour entretenir l'équilibre de la ſanté de chacune. C'étoient donc comme des pierres d'attente, que tous ces vaiſſeaux du bas ventre, juſqu'au tems qu'ils devoient ſe dilater pour donner paſſage à une circulation plus abondante, & en particulier à la portion de ſang qui doreſnavant devoit s'évacuer tous les mois. Mais ſi la maſſe du ſang ſe préſente trop groſſie pour ce paſſage avant que les vaiſſeaux aient pris des capacités convenables, & que les *ſecretoires* (qui naiſſent de ces vaiſſeaux) ſe trouvent ſuffiſamment développés, ce ſont des efforts que les fluides ou le ſang ont à faire contre les *ſolides*, tels que ſont les tuniques de ces vaiſſeaux & de ces ſecrétoires; & voilà l'origine au naturel des ſuppreſſions par leſquelles commencent ſouvent les *pâles couleurs*, & tous leurs ſymptomes.

XXXVI. Pâles-couleurs.

Il eſt une cauſe bien naturelle de ces ſuppreſſions, elle ſe trouve,

cette cauſe, dans l'arrangement, le nombre & la ſituation des vaiſſeaux qui ont à ſervir ou à préparer l'évacuation du ſexe. Car il eſt remarquable que les vaiſſeaux *préparans* ſont beaucoup plus courts dans les corps féminins que dans ceux des hommes. C'eſt qu'en ceux-ci la nature prolonge ces vaiſſeaux juſqu'à les faire ſortir dans des eſpéces de guaines au dehors de la capacité du ventre, au lieu que dans les corps féminins, les vaiſſeaux préparans bornent leurs longueurs aux *corps ovulaires*, c'eſt-à-dire au milieu du baſſin de l'*hypogaſtre*, qui contient dans l'un & l'autre ſexe les parties qui les forment ou les déſignent. Ainſi le ſang qui dans les femmes aborde prochainement & aboudamment par les artéres *préparantes*, venant à trouver les vaiſſeaux de la région limitrophe remplis & occupés, ce ſont des *congeſtions* ſanguines qui réſultent du refus que font les vaiſſeaux, & principalement les *excrétoires*, de donner paſſage : mais en même tems le ſang qui afflue comme au rendez-vous de l'évacua-

tion réglée par la nature, abordant par mille rameaux des artéres *hypogaſtriques* ou *iliaques*, & les *hémorrhoidales*, c'eſt la matiere de ces reflux de ſang qui ſe réſilie par tout le bas ventre, dans la poitrine, & juſqu'au cerveau. Or la *réſilition* de ce ſang repouſſé de bas en haut ſera d'autant plus impétueuſe que le jet s'en eſt fait de plus haut & par une voye *déclive*; car l'aorte avant que de former les *artéres préparantes*, paſſant par-deſſus la veine cave, forme une eſpéce de *talus* qui ſert à lancer avec plus de rapidité le ſang des artéres préparantes ſur les hypogaſtriques qui doivent fournir à l'évacuation du ſexe. Mais ſi ce ſont de jeunes perſonnes qui aient bû du vin, ou qui ſe ſoient nourries de viandes ſucculentes, ou, ce qui convient mieux à la Médecine des Pauvres, ſi ces jeunes perſonnes ſe ſont fait un ſang & des humeurs, avec des alimens *ſalés*, épicés, peut-être groſſiers, alors le ſang plus gonflé dans ces parties, préſente aux vaiſſeaux ſécrétoires plus de volume que n'en comportent leurs capacités, & de-là

naiſſent les cauſes ordinaires des ſuppreſſions qui ſont les pâles couleurs.

Mais ce qu'il faut ſingulierement remarquer, c'eſt la part que les *ſolides*, ou le genre nerveux, prennent eſſentiellement dans ces maladies. Car ce ſont les tuniques des vaiſſeaux qui réſiſtent à l'entrée du ſang dans les vaiſſeaux, & ce ſont ces réſiſtances d'où naiſſent tous les ſymptomes *ſpaſmodiques* qui accompagnent les pâles-couleurs ou qui les ſuivent.

XXXVII Vapeurs.

V. *De Moor Pathol. cerebri, p. 499.*

Le comble du mal en pareil cas, c'eſt lorſque les impreſſions de l'ame ſe mêlent pour quelque choſe dans cette maladie. Les vapeurs qui ſurviennent quelquefois aux jeunes perſonnes les effrayent, elles s'imaginent que cela les deshonore dans le monde, leur crainte augmente à proportion de la pudeur & de la retenue dans laquelle elles ſont ſur les infirmités de leur ſexe; ces frayeurs deviennent ſouvent dans ces jeunes filles une affection d'eſprit, & une paſſion qui, quoiqu'exemte de crime, redouble cependant leurs maux & leur attire ſouvent les ſymptomes les plus graves

& les plus opiniâtres à guérir. Que ſera-ce donc ſi quelque autre paſſion du nombre de celles qu'excite le démon de la chair vient revolter les eſprits juſqu'au point de les mettre en déſordre, & leur faire commettre tant d'écarts d'imagination, & tous les ſpaſmes, geſtes, & convulſions que cauſent les déplaiſantes vapeurs qu'on ne nomme point. J'ai déja dit pluſieurs fois que toutes les maladies étoient cauſées ou par la partie *rouge* du ſang, ou par ſa partie *blanche*, cela ſe trouve confirmé particuliérement dans les maladies du ſexe : ces maladies appartiennent à la partie blanche lorſqu'elles ſont originairement *ſpaſmodiques*. C'eſt donc une diſtinction très-utile à faire, que de bien obſerver ſi une ſuppreſſion qui arrive dans une perſonne du ſexe, eſt eſſentiellement ou originairement *ſpaſmodique-vaporeuſe*, ou bien ſi elle eſt *ſanguine-humorale*, de maniere que ce que celle-ci auroit de *vaporeux-ſpaſmodique* ne fût qu'un acceſſoire au fond de la vraie maladie. Car pour lors c'eſt au ſang principalement qu'il faut

appliquer les remédes, & n'y mêler les *calmans antihyſteriques*, que comme des adouciſſans qui donnent le tems à la circulation du ſang de ſe remettre & de reprendre ſon ordre, ſon égalité & ſes régles. Tout ce qu'on a dit ailleurs ſur les *congeſtions ſanguines* doit s'appliquer au cas préſent, ſans qu'il ſoit néceſſaire de le répéter ici, où l'on ne veut que faire remarquer les ſingularités des *congeſtions ſanguines* dans les corps des femmes. Pour ne s'y pas tromper, il y a une attention à faire, elle eſt générale; c'eſt de bien comprendre que dans les perſonnes du ſexe le défaut dans lequel tombe l'évacuation qui leur eſt propre, eſt un retard ou une retenuë, ou bien une *ſuppreſſion* arrivée par quelque accident; dans ces cas la cure eſt très-différente. Une jeune fille atteint un certain âge, cependant elle ne voit rien de cette évacuation, il ne faut que laiſſer faire la nature en la dégageant de tems en tems par quelques ſaignées du bras, aidée d'ailleurs de l'uſage abondant des *délayans*, ne fût-ce qu'en buvant

de l'eau, elle prendra ſon cours pour l'évacuation que l'on attend. Au contraire, les *apéritifs* précipités, ſur-tout s'ils vont de compagnie avec les *purgatifs*, achévent de mettre le déſordre dans les diſtributions du ſang. On commettra encore une faute très-conſiderable ſi l'on commence cette cure par la ſaignée du pied, car deux raiſons s'y oppoſent, 1°. Le ſang accumulé dans les vaiſſeaux ſanguins artériels des parties baſſes, ne comporte point l'action d'une ſaignée comme celle du pied, qui augmentera la *collection* qui ſurcharge déja ces vaiſſeaux. 2°. C'eſt attirer le ſang à un paſſage qui n'eſt ni libre ni ouvert, parce que les *ſécrétoires* ne ſont pas encore ſuffiſamment développés. C'eſt donc ici qu'il faut faire uſage de la Médecine qui opére avec patience, *cum expectatione*; & par ces attentions, un Médecin aſſure la ſanté de ces jeunes perſonnes. Si quelque occaſion ſurprenante, un ſaiſiſſement, par exemple, ou quelque impreſſion ſubite, ne fût-ce qu'une peur paſſagére, une indiſ-

crétion à se mettre les bras ou les jambes dans l'eau froide ; enfin que quelque cause semblable arrête ce qui se passoit dans le corps d'une jeune fille, il ne faut pas s'étonner pour cela ni recourir trop précipitamment aux remédes, il suffira d'exprimer du jus d'*orange aigre* dans un verre d'eau où l'on aura dissout une once de syrop de capillaire, ou quelques gros d'*eau de canelle orgée* ; cela rappellera bien-tôt l'évacuation supprimée. Si la suppression étoit douloureuse, parce que l'estomac ou le genre nerveux se mettroit en convulsion, un grain ou un demi grain de *laudanum*, dans une cuillerée d'eau de canelle calme ce soulevement spasmodique & rétablit l'évacuation supprimée.

XXXVIII. Evacuations trop considerables ou trop fréquentes.

Mais autant que cette évacuation cause de maux quand elle manque, autant en occasionne-t-elle lorsqu'elle devient énorme, ou qu'elle devient trop fréquente & presque habituelle, deux sortes de perte de sang qui altérent infiniment la santé des jeunes personnes du sexe. Ce seroit se tromper grossiérement

que d'employer auſſi-tôt les aſtringens ; mais la bonne méthode c'eſt de prévenir ou de diminuer le volume du ſang, d'en rabatre les impetuoſités, d'en affoiblir la turgeſcence & l'ardeur. Pour tout cela il ne faut que quelques ſaignées de tems en tems, du régime, ſe priver de l'uſage du vin & des alimens trop apprêtés. Il ſuffira de prendre beaucoup de bouillons d'*orge*, *de ris*, *de millet*, & en cas que le mal fit trop de progrès, donner les poudres de *nitre* préparé, de *bol armene*, de *cachou*, &c. arroſé de jus de grenade, ou de quelques *goutes anodines*. Enfin le mal devenant preſſant, il ſeroit inceſſamment calmé par l'uſage du *ſel ſédatif*, & encore plus efficacement par le moyen de la *liqueur minerale-anodine*. Un autre accident qui tourmente pluſieurs de ces jeunes perſonnes, ce ſont des tranchées ou des *coliques*, qui accompagnent en elles tout le tems de cette évacuation Le reméde à ce mal eſt principalement un reméde de précaution ; car il faut obſerver que c'eſt un ſang *flatueux*,

bouffant & trop ardent qui fait ce déſordre. Pour donc rendre l'évacuation inſenſible, la boiſſon d'eau chaude, mais abondante dans les repas même, l'uſage des infuſions *théiforme* de fleurs de camomille, de guimauve, de coquelicot, les émulſions légéres faites avec les ſemences de *pavot blanc*, & le ſyrop de nenuphar; l'habitude à ſe laver les jambes dans l'eau tiéde, ou, ce qui feroit encore mieux, les demi-bains (hors le tems de l'évacuation); le tout obſervé en menant une vie ſobre & frugale, évitant ſur-tout l'uſage du lait, tout cela prépare le ſang à ſortir tranquillement: cependant le cas arrivant toujours le même & douloureux, il faut employer les infuſions de *gallium*, ou bien quelques goutes de *liqueur anodine-minerale* dans quelques cuillerées d'eau, pour faire quelques petites doſes d'une eſpéce de limonade anodine, laquelle étant priſe ſagement modere le mal ſans intéreſſer le cours de l'évacuation. Une diſpoſition acquiſe, comme l'appelle l'Auteur ci-deſſus

cité *, cauſe & entretient ces ſortes de pertes ; car le nombre des vaiſſeaux que la nature a deſtinés à l'évacuation du ſexe, forment une eſpéce de groupe, tant que ces vaiſſeaux demeurent dans leurs capacités naturelles, les ſecretoires qui en réſultent, reſtent dans leurs diamétres ordinaires, & dans leur alternative de *ton naturel*, pour s'ouvrir ou ſe fermer dans les tems, & dans les periodes marquées par la nature. Toute cette œconomie ſe trouve changée lorſque tous ces vaiſſeaux viennent à ſe trouver gorgés & infiltrés de ſang : ce ſont alors des réſervoirs qui en regorgent, & voila la cauſe des pertes. Mais ces pertes dégénérent en écoulements longs & difficiles à tarir, quand les iſſues des *excretoires* ou leurs *diamétres* demeurent comme béants & entr'ouverts : pour lors les fluides quels qu'ils ſoient, s'échappent continuellement. Au contraire lorſque tous ces vaiſſeaux prennent une diſpoſition oppoſée, ſoit par leur reſſerrement *ſpontané*, mais *ſpaſmodique*, ſoit par la forte

* De Moor.

action d'*aſtringents* prématurément employés, il ſe forme une eſpéce de digue qui repouſſe le ſang vers les parties ſuperieures. Cela ſe comprend aiſément, en conſiderant la ſituation perpendiculaire de l'*aorte*, laquelle ſe donnant un *talus*, en montant ſur la *veine cave*, avant que de produire les *artéres ſpermatiques*, deſcend rapidement par cette diſpoſition déclive dans le baſſin de l'hypogaſtre. Mais là elle ſe partage & ſe répand par les *hypogaſtriques* & les *hémorrhoïdales* ſur l'organe propre du ſexe. Or tout étant comme bouché par le *ſpaſme* dans ces vaiſſeaux, & par les membranes qui les ſoutiennent, le ſang qui tombe impétueuſement, & de haut par les *ſpermatiques*, & abondamment par les *iliaques*, ſe réfléchit promptement par les veines de même nom dans la *cave*. Alors ce volume ne trouvant point d'iſſuë aſſez prompte, il s'en fait des congeſtions dans les viſcéres, & parce que l'eſtomac eſt à peu près à la hauteur de l'endroit d'où deſcendent les artéres *ſpermatiques*, c'eſt à

cette hauteur que le ſang remonte, à la maniére d'un jet d'eau dont l'eau s'élève en l'air à la hauteur de l'endroit dont elle eſt deſcendue. Ce viſcére donc offrant d'abord à ce volume des vaiſſeaux amples & nombreux, c'eſt là que ſe portent les efforts du ſang pour s'échapper. De-là viennent les maux de cœur, les dégoûts, les pertes d'apetit & tous les maux qui fatiguent l'eſtomac dans le tems des pâles couleurs. Par ces efforts ſi quelque artére vient à s'ouvrir dans l'eſtomac ; ce ſeront des vomiſſemens de ſang, accidents ordinaires qui accompagnent les ſuppreſſions dans les jeunes perſonnes du ſexe. Si les artéres de l'eſtomac oppoſent trop de réſiſtance à ce volume du ſang qui remonte des parties baſſes : ce ſera comme une ravine qui ſe jettera ſur le poumon, dont elle trouvera les artéres plus mollaſſes & plus aiſées à forcer dans leurs diamétres, voila des *toux*, des *oppreſſions*, & ſemblables angoiſſes, qui ſe terminent à des *crachemens de ſang*. Si cette ravine monte vers le

cerveau, & qu'en chemin faiſant elle puiſſe ſe faire jour par les artéres des narines, ce ſeront des *ſaignemens de nez* qui arrivent très-ſouvent dans ces mêmes maladies. Si toutes ces iſſuës ſe trouvent fermées à la *ſublimation* du ſang vers le cerveau, il en réſultera de cruels maux de tête, des *battemens d'artéres*, des aſſoupiſſemens, peutêtre quelque choſe de pis en ce genre.

L'on a traité à fond tous ces différens maux en parlant ailleurs des *pâles couleurs*; le principe que j'ai avancé ſur les *congeſtions ſanguines* que j'aſſure être la cauſe de toutes les maladies, ne ſouffrira pas ici de contradictions. Il n'eſt point de maladies dans leſquelles cette cauſe ſoit plus évidente que dans celles dont je viens de parler. Auſſi ne les guérit-on qu'en s'attachant à remettre la circulation du ſang dans ſon égalité, en la rapellant à ſes fonctions ou à ſes uſages naturels afin qu'elle parcoure aiſément toutes les régions qu'elle doit occuper : toutes ces maladies demandent

dent l'uſage de la ſaignée, aucune d'elles en ſa maniére ne peut ſe paſſer de ſon ſecours. Une *perte de ſang* l'indique & la demande eſſentiellement, ſur-tout celle du bras, car celle du pied eſt rarement néceſſaire, & elle ne convient jamais qu'après avoir épuiſé tout ce qu'on peut attendre de celle du bras. A ce ſecours principal doit ſe joindre un grand repos de corps & d'eſprit; c'eſt pourquoi en cas de perte énorme, il faut faire ceſſer toute action & faire coucher la malade ſur de la paille dont l'on aura garni une paillaſſe. On lui fera boire de l'eau froide, & les bouillons qu'on lui fera prendre ne ſeront que de veau avec des herbes potagéres ſuivant la ſaiſon, comme la *laitue*, le *pourpier*, la *chicorée de jardin*, l'*ozeille*, le *concombre*, *la citrouille*. On lui donnera auſſi des poudres abſorbantes légérement aſtringentes-anodines, avec la liqueur minerale-anodine, ou bien une *limonade minerale*, faite avec l'*aigre de ſoufre* ou l'eſprit de vitriol dans beaucoup d'eau, & un peu de ſucre.

roſat ; tous les ſoirs on lui fera prendre des émulſions faites avec les ſemences de *plantin*, de *laitue*, de *pourpier*, de *pavot blanc*, & le ſyrop de nenuphar ou de diacode, & un peu d'eau roſe en cas de foibleſſe. La perte devenant habituelle, l'on emploiera les nouvelles eaux de Paſſi, de la troiſiéme ſource.

XXXIX. Dangers du dérangement d'évacuation.

Au contraire ſi le ſang refuſé aux paſſages par ſes ſecretoires naturels, s'élevant vers les parties ſuperieures, inſulte l'eſtomac ; après un préalable ſuffiſant de la part de la *ſaignée du bras*, il faudra pratiquer celle du pied une fois ou deux, puis en cas de maux de cœur, emploier la *thériaque* mêlée avec la confection *d'hiacinte*, & faire uſage d'une infuſion théiforme, mais légére de mente & de *zeſtes* d'écorce d'orange ou de citron. Le mal de cœur s'opiniâtrant il faut faire vomir avec l'*oximel* & l'huile d'amandes douces, en faiſant avaler enſuite beaucoup d'eau chaude, où l'on aura fait bouillir légérement un peu de bonne *canelle*. Lorſque le vo-

miſſement de ſang arrivera (car la malade en ſera ſouvent menacée) il ne faut point employer les aſtringents, il ſuffira de lui donner à la cuillere, d'une potion faite avec le *diaſcordium* dans l'eau de plantin & d'abſinthe, où l'on aura ajouté les coraux, le cachou & le ſyrop de karabé en petite quantité. L'on fera boire beaucoup d'eau de ris ou de millet, & en cas de beſoin de plus fort aſtringent, l'on en viendra à l'uſage de la teinture de roſe, ou de quelques goutes de la *liqueur anodine-minerale*. Les mêmes ſecours regardent les *crachemens de ſang*, aux *acides* près dont il faut ſe garder, & cependant approprier les *temperants* à la nature du poumon. Ce ſeront par exemple les eaux d'orge émulſionnées avec les ſemences de pavot, de melon & de citrouille, & le ſyrop de diacode; les poudres de *ſuccin* préparé, de corne de cerf, d'ivoire avec le nitre préparé, un peu de cachou quelques goutes anodines dont l'on arroſe ces poudres. L'on en vient aux pilules de *cynogloſſe* au moins tous les

ſoirs, en cas de toux importune ou trop violente. Enfin ſi le mal dégénéroit en rechutes, comme autant d'accès qui rappelleroient les crachemens de ſang, il faut alors employer le quinquina *aſtringent-narcotique*, comme on l'a dit ailleurs.

Ce ſang emporté avec tant d'abondance vers le cerveau y cauſe ces douleurs cruelles & ſi difficiles à guérir dans les pâles couleurs, ou des aſſoupiſſemens létargiques & dangereux qui fatiguent les malades de ce genre. Car ou ce ſang paſſant dans le cerveau, ſe répand, en y entrant, en congeſtions *phlegmoneuſes* ſur les membranes, de la *dure* & *pie-mere* qui l'envelopent, & de-là viennent ces furieux battemens artériels dont ces malades ſe plaignent dans la tête; ou bien en s'engageant dans la ſubſtance *corticale*, il en réſulte une autre congeſtion *phlegmoneuſe*, parce que c'eſt une autre partie que l'affection phlegmoneuſe occupe. Or le cours des eſprits ſe trouvant arrêté dans ſon principe, c'eſt un ralentiſſement qui paſſe dans la lymphe *nervale*, &

par elle dans le cerveau ; ainſi ſe produiront ces affections *ſoporeuſes* qui tiennent les malades dans des aſſoupiſſemens très-incommodes d'abord, mais qui deviendront très-dangereux, ſi la diſpoſition *phlegmoneuſe* pénétrant plus intimement la ſubſtance *medullaire* du cerveau, va ſe communiquer aux membranes *aracnoïdes* qui renferment les fibres médullaires, car alors les malades ſont menacés de ces *apoplexies* qu'Hippocrate nomme *fortes*, qu'il eſt impoſſible de diſſiper. Les ſaignées redoublées préviennent ces maux ou y remédient ; mais aucune n'y eſt ſi efficace que celle de l'*artére*, ou de la gorge, de ſorte qu'après en avoir ſuffiſamment tiré par le bras & par le pied, l'on trouve un puiſſant ſecours dans les ſaignées des jugulaires, je dis les ſaignées, parce qu'on peut ſans danger réiterer la ſaignée des jugulaires. On emploie enſuite les purgatifs, mais ceux-là ſeulement qui portent dans le ſang le moins de trouble qu'il eſt poſſible, tels que ſont les ſels *d'Angleterre* ou *po-*

lychreſte avec la manne en deux ou trois verres d'eau, où l'on diſſout quelques grains de *tartre émétique*, ou bien les tiſanes laxatives données en lavage, comme celles qui ſe font avec deux onces de *tamarins* bouilli avec deux gros de ſené mondé dans une pinte d'eau, où l'on diſſout trois ou quatre de ces grains de *tartre* ; l'on donne cette tiſanne par verres, plus ou moins ſuivant l'état de la malade. Mais après ces évacuations l'uſage du *mars* eſt encore néceſſaire, parce que ſa vertu principale conſiſtant dans la *dépreſſion* où il oblige la maſſe du ſang de ſe mettre, les particules du *mars* s'apeſantiſſent ſur les globules du ſang, & contraignent toute ſa maſſe à ſe rabattre vers les parties baſſes, c'eſt remettre la circulation du ſang dans ſon niveau naturel, & la ſanté en chemin de ſe rétablir ; il eſt même ſurprenant de voir la promptitude, ou le ſuccès merveilleux du *mars*, dans différentes ſortes de maladies des femmes.

Voici un remède moral qui eſt dans la bouche de tout le monde

pour la guériſon des pâles couleurs. Il faut, dit-on par-tout, marier les filles qui les ont. Il ſemble auſſi que ce ſoit le conſeil de S. Paul, par lequel on voit qu'il vaut mieux marier ces filles, que de les laiſſer bruler : *Meliùs eſt nubere quàm uri* *. Il eſt donc un feu légitime & innocent pour les filles chrétiennes qui autoriſe & diſculpe le mariage, parce qu'il le demande pour elles. De malignes plaiſanteries voudroient deshonorer cette diſpoſition, mais elle eſt ſans péché, ſuivant cette décision de l'Apôtre, qui plaint ſeulement celles qui s'y trouvent aſſujetties, & auxquelles il auroit ſouhaité de pouvoir épargner les tribulations de la chair, les traverſes & les ſuites de l'état de mariage : mais ce ſaint Apôtre leur pardonne ces diſpoſitions qu'il ne dépend point d'elles de ne pas reſſentir, *vobis parco.* C'eſt à la Médecine qu'il appartient d'expliquer au juſte les cas, les occaſions & les raiſons qui font que le mariage guérit ces filles. Ce ſont des corps où le ſang accumulé exceſſivement,

XL. Le Mariage remédie aux pâles couleurs.

* Cor. c. 7.

bouillant dans les vaiſſeaux des parties baſſes tourmente ces jeunes perſonnes par l'importunité de ſon feu, & par le poids que ſon ſéjour cauſe dans ces endroits. Une couche venant à les ouvrir les décharge abondamment par les ſuites qui en arrivent. La circulation du ſang s'en trouve en conſéquence d'autant plus facile, que devenue plus légere, le ſang & les vaiſſeaux ſe trouvent plus à l'aiſe, & la ſanté s'apperçoit infiniment moins des ſéjours que cauſe au ſang *la plethore* qui ſe fait enſuite de mois en mois dans ces parties. Mais il eſt bon en même tems d'avertir du danger que l'on fait courir à de jeunes filles, quand on les marie de trop bonne heure, ou avant que le développement ſe ſoit ſuffiſamment fait des fluides & des ſolides dans les organes qui auroient à ſervir à la formation d'un enfant; car ſouvent il arrive que toutes ces parties n'étant point encore *méables*, ces jeunes créatures ſe trouvent ſtériles & infécondes, le trouble ſe mettant alors dans les ſolides & les fluides que l'on a

commis

commis mal à propos & prématurément les uns contre les autres, l'on rend ces jeunes personnes languissantes ou infirmes, souvent pour le reste de leur vie. Tant il est vrai que le mariage si fort vanté pour la guérison des maladies des filles, a ses inconvénients ou ses dangers, si le préjugé bien plus que la raison, ou la connoissance de l'œconomie naturelle en est le principe ou la régle.

XLI. Il ne faut point marier les filles trop jeunes.

Suivant ce que je viens de dire, on voit qu'il est très-important pour la santé de ne point prévenir les intentions de la nature ; c'est pourquoi on recommande aux peres & meres de famille de ne jamais marier leurs filles, avant que la nature ait donné le signal qu'en elles est éclose la vertu qui fait les meres : ce signal c'est l'évacuation qui leur est propre, sans laquelle il n'y a guère d'esperance d'avoir des enfans : ainsi ces mariages prématurés sont sans fruit & sans postérité. Voila cependant à quoi s'exposent souvent bien des familles ; n'est-ce pas aller contre l'intention du

Sacrement, & fruſtrer l'Etat de Ci
toyens? Je traiterai ceci un peu plu
au long en parlant des maladies de
femmes groſſes. Mais en attendaa
l'on doit avertir celles qui ſe ma
rient des inconvénients auxquel
elles s'expoſent pour leur ſanté
quand elles ſubiſſent ce joug avan
que la nature ſe ſoit concertée avec
l'état dans lequel elles entrent. En
effet d'où viennent tant d'infirmi-
tés qui aſſaillent les jeunes mariées,
quand la circulation du ſang n'ayant
point encore pris ſes régles pour ſe
dépurer par les voyes ordinaires,
elles mettent en mouvement & en
trouble des humeurs & des vaiſ-
ſeaux qui ne ſont ni prêts ni diſpo-
ſés à ces évacuations? C'eſt *agacer* la
nature ſans qu'elle puiſſe s'aider:
Movere eſt, non promovere: de plus n'eſt-
ce pas par cette raiſon que l'on voit
de jeunes femmes eſſuier des fauſſes
couches, des accouchemens labo-
rieux, difficiles, ſouvent prématu-
rés, & en conſéquence tant de
maux qui ſuivent ces malheureuſes
couches; ſur-tout ces épanchemens
de lait qui en font tant périr, par-

ce que la circulation du ſang étant mal établie dans les vaiſſeaux des parties baſſes, il s'y eſt trouvé mal dephlegmé, ſans jamais s'y être bien dépuré avant les tems du mariage. Je ne crois pas que perſonne trouve ces réflexions déplacées: d'ailleurs elles ſont fondées ſur le *méchaniſme* naturel & eſſentiel des parties.

On peut auſſi comprendre par ce que je viens de dire, pourquoi il eſt défendu ſous de ſi étranges menaces dans l'Ecriture aux perſonnes mariées, d'uſer du mariage dans le tems que ſe paſſe dans la femme l'évacuation propre à ſon ſexe. Il ne faudroit pas rechercher d'autres motifs que ceux de la ſoumiſſion, quand Dieu parle; mais indépendamment du péché, & de la punition que l'Ecriture attache à cette défenſe, l'on comprend par la ſtructure & la ſituation dans laquelle ſont les vaiſſeaux & les parties dans cette circonſtance de la diſpoſition du corps de la femme, qu'elle ſe prête à une action incapable de ſatisfaire à l'inten-

tion du Créateur. C'eſt de donner des enfans qui l'adorent & le ſervent, & une poſtérité au genre humain. Or une femme en cet état peut-elle aiſément devenir mere? Quel nom donner donc à une action qui n'auroit pour principe que la paſſion ou pour fin l'inutilité? Au contraire l'on voit dans ce méchaniſme pourquoi une femme devient ſi aiſément groſſe, au ſortir du tems de l'évacuation de ſon ſexe. C'eſt qu'alors la *partie rouge* du ſang laiſſant libres & comme vuides les *ſecretoires*, c'eſt une méabilité ouverte au ſuccès de l'action qui ſuivra. Les ſuites mêmes d'une telle groſſeſſe ſont d'autant plus heureuſes, que la circulation du ſang s'étant trouvée dans ſon niveau avant l'impregnation, elle continue à ſe faire dans le corps de la mere future ſans trouble & ſans confuſion.

XLII. Femmes enceintes.

Mais enfin, toutes réflexions faites, une fille devient femme par le mariage; alors la nature paroît changer l'ordre de ſa conduite, par les différens arrangemens qu'elle

prend dans l'œconomie animale, nouveau ſoin par conſéquent pour elle & pour la jeune femme, *altera cura.* En effet ces vaiſſeaux ſanguins artériels qui avoient coutume de ſe décharger tous les mois, vont ſe trouver fermés pendant l'eſpace de neuf mois ; & au contraire devenus *ſecretoires lymphatiques*, ce ne ſera dorenavant qu'à la *partie blanche* du ſang qu'ils donneront paſſage pour la nourriture de l'enfant qui ſe forme. Mais que va devenir cette portion rouge retenue dans les vaiſſeaux du corps d'une jeune femme, qui ſe nourrit également, chez laquelle cette nourriture abondante augmentant le volume du ſang, eſt cauſe que les vaiſſeaux en regorgent ? voila au juſte la cauſe de la *réſilition* du ſang, qui n'ayant plus ſes iſſues accoutumées, occaſionne les maux de cœur, qui ſont ordinairement accompagnés de dégoût, de perte d'apetit, & quelquefois d'averſion pour le manger. Ces ſignes denotent une groſſeſſe commentée. Ce ſont cependant de véritables maladies dont les femmes

demandent d'être ſoulagées, & c'eſt auſſi l'objet de la Médecine : mais ſera-ce par des vomitifs ? à quoi expoſeroient-ils une femme qui commence à être groſſe ? ne ſeroit-ce pas évidemment riſquer de perdre le premier fruit de ſon mariage ? Sera-ce par les purgatifs ? mais d'où ſont venues ſi ſubitement des humeurs *peccantes* ou gâtées dans un jeune corps qui étoit la veille en parfaite ſanté ?

Il n'y a rien de plus raiſonnable que de prendre dans la *diſpoſition acquiſe*, comme l'appelle l'Auteur ci-deſſus cité, les raiſons du changement qui arrivent dans les vaiſſeaux uterins. Car l'on compare le corps humain à un inſtrument à cordes, & un tel inſtrument ſe monte différemment pour faire différens accords avec d'autres. Sur ce modéle, ces vaiſſeaux qui étoient diſpoſés d'une maniere convenable à l'état de fille, changent leur ſituation pour ſe mettre en ordre ou en convenance avec celui de femme. Ainſi ce ſont des mutations dans les *capacités*, dans les *diametres*, dans les

De Moor.

directions, *déterminations* & *impétuoſités* des fluides, dans les vaiſſeaux ſur leſquels agiſſent les *oſcillations* & la vertu ſyſtaltique du genre nerveux. Les artéres ſanguines juſqu'alors, avoient à ſe décharger par leurs iſſuës ordinaires régulierement, tous les mois ; au contraire dans l'état de groſſeſſe, les vaiſſeaux ſont tranquilles à cet égard, toute leur fonction eſt de *charier* une lymphe nourriciere par leurs extrémités artérielles *lymphatiques*. Avant la groſſeſſe c'étoit la partie rouge du ſang qui pénétroit & traverſoit tous ces vaiſſeaux, & dans la groſſeſſe cette partie rouge étant retenuë dans les artéres ſanguines, la blanche toute ſeule eſt admiſe à faire cette traverſe. Ce ſont donc des capacités retrécies dans les extrémités des *artéres ſanguines*, & en même tems des *diametres* formés & ajuſtés dans les extrémités de ces artéres devenues *lymphatiques*. En conſequence, ce ſont des directions changées, & des déterminations ou des impétuoſités nouvellement acquiſes aux fluides ſanguins & ſpiritueux ; parce

que ceux-là ſe portent aux parties ſupérieures, & ceux-ci, (ce ſont les eſprits) ſe prêtent à tous ces changemens. Mais de telles altérations dans la diſcipline de l'œconomie animale, ne ſont-elles pas plus que ſuffiſantes pour donner occaſion & matiere à tous les ſymptomes qui commencent & qui accompagnent la groſſeſſe? C'eſt dans ces altérations que l'on trouve les cauſes naturelles des maladies des femmes groſſes. Par conſéquent il y a alors des meſures particulieres à prendre contre les dérangemens qui ſe font dans la circulation du ſang; il faut s'appliquer à en maintenir les loix, & à remettre ou à conſerver l'équilibre entre les *fluides* & les *ſolides*.

La principale altération qui regarde tout le méchaniſme du corps humain, eſt celle qui intéreſſe l'équilibre des parties, d'où dépend l'intégrité des fonctions & de la ſanté. Car c'eſt une nouvelle charge qui ſurvient à la nature dans le corps d'une femme groſſe, c'eſt-à-dire, un poids de ſurcroît, une *gravitation* de plus, de la part des *fluides*, dont

le volume ſe groſſit dans les vaiſſeaux. C'eſt une *rénitence* continuelle dans laquelle entrent les *ſolides* pour ſoutenir leur vertu *ſyſtaltique*, & par elle le *ton* naturel des parties. L'attention principale & peut-être unique que l'on doit avoir pour maintenir la ſanté d'une femme groſſe, roule ſur l'art ou la maniere de bien tenir conciliés entre eux les *ſolides* & les *fluides*. Or comme la nouvelle charge vient du poids nouveau que le volume du ſang, qui s'accumule tous les jours, apporte dans l'œconomie animale, c'eſt contre cet accroiſſement de *fluides*, ou cette crue journaliere du ſang qu'un Médecin doit ſe précautionner. L'uſage même en paroît familier par la coutume autoriſée dans le Public, de faire ſaigner les femmes groſſes dans leur troiſiéme mois. En effet la croiſſance de ſang qui réſulte de la ſuppreſſion qui s'en eſt faite pendant ces trois mois, a fait ſentir naturellement, & au peuple même, le beſoin de la ſaignée pour les femmes groſſes.

Mais cette précaution qui peut

ſuffire quand leur ſanté ſe ſoutient juſque-là, devient inſuffiſante quand celle-ci ſe dérange dès avant ce tems. Ainſi quelque choſe qui arrive à une femme groſſe avant ſon troiſieme mois, c'eſt l'augmentation du ſang qui fait le déſordre, parce qu'il pèſe ou ſurcharge quelque endroit des vaiſſeaux. Quelquefois le mal ſe fait ſentir dans l'*eſtomac*, par des vomiſſemens, par des appetits bizarres, ſouvent monſtrueux, par les objets que des femmes groſſes deſirent paſſionement. Quelquefois c'eſt dans les *inteſtins*, par des *coliques*, des *gonflemens*, des maux de *reins*, des *cours de ventre*; tout cela eſt le produit d'un ſang appeſanti par ſa congeſtion dans quelqu'une de ces régions. *Congeſtion* qui devient quelquefois ſi ſenſible, que venant à forcer les extrémité des artéres, il ſurvient des *hémorrhagies* utérines. Par cette raiſon l'on voit des femmes groſſes ſouffrir des évacuations de cette nature de ſi bonne heure, que cela fait quelquefois douter de la réalité de leur groſſeſſe. Mais ſans douter de la cauſe de tels *ſymptomes*, il faut

faire ſaigner la malade dès que ces accidens paroiſſent, ſur-tout hors les tems précédemment réglés; la tenir au lit en cas de perte conſidérable, ſe contenter de lui faire garder un régime ſobre & humectant. C'eſt ainſi qu'en laiſſant à la nature le tems de reprendre le deſſus pour les arrangemens de la circulation du ſang, l'on eſt à l'abri de toute crainte ou de ſurpriſe, en réiterant la ſaignée de tems en tems pendant le reſte de la groſſeſſe.

XLIII. Fauſſes couches.

Il y a de jeunes femmes infortunées qui ne peuvent porter à terme leurs enfans, de ſorte qu'elles ont l'affliction de ne faire que de *fauſſes couches*, plus ou moins avant dans leurs groſſeſſes. Le mal eſt grave à plus d'un égard, & cependant le reméde en eſt preſque ſur dans la ſaignée. Car tout le ſecret pour leur faire porter leurs enfans juſqu'au neuvieme mois, c'eſt de les faire ſaigner du bras dès le premier mois qu'elles ſe croient groſſes, & ainſi continuer de mois en mois, dans les corps *plethoriques* & ſucculens: à l'aide d'un repos raiſonnable, &

d'un régime exact, exempt de mets apprêtés, de vin, de caffé, de chocolat, & de toutes les boiſſons ou liqueurs ſpiritueuſes, ardentes ou vineuſes, ces femmes ont la conſolation de ſe voir devenir meres de pluſieurs enfans, qui ſans ces précautions périroient malheureuſement.

XLIV. Faux germes. Les *faux germes* reſſemblent fort à de fauſſes couches : ils ſont à la vérité bien moins menaçans pour la vie des *meres manquées*, parce que ces accidens leur arrivent dans les premiers tems de groſſeſſe, au lieu que les *fauſſes couches*, à proprement parler ne ſe comptent qu'à peu près dans le troiſieme mois. Ce ſont des femmes Chrétiennes qui doivent ſe tenir en garde, pour n'être point les inſtrumens de la perte de ce que Dieu a mis dans ces productions échouées. Car enfin ce ſont des ébauches de corps humains, ou des *hommes en herbes*, pour ainſi dire, mais qui ſçait quand & juſqu'à quel point ſont animées ces productions humaines ? Peut-être ſeroit-on fondé à les comparer à ces œufs vuides de germes que rendent les poules,

irrita ova. Ne pourroit-on pas dire que la cauſe de ces productions informes n'eſt autre choſe qu'un fond mal préparé dans une femme mariée trop jeune ou trop âgée ? Car comme des entes ne trouvent point à s'inſinuer dans la ſeve d'arbres impropres ſur leſquels on les applique, tout de même ces corps *ovulaires* ne peuvent *s'implanter* ou prendre racine ſur des parties que la nature n'a point achevé de façonner, ſoit dans des corps trop jeunes, ou en d'autres en qui jamais elle ne donna le ſceau ou le ſignal de fécondité. Mais alors des femmes ſeront-elles excuſables aux yeux de Dieu, de s'être expoſées à devenir meres, ſans jamais pouvoir porter leurs enfans à termes ? Pour moi je crois que des femmes trop jeunes devroient par principe de conſcience ſe ſouſtraire à toutes les occaſions de groſſeſſe, & que celles qui ſont plus âgées devroient abſolument s'en éloigner.

Les *cours de ventre* dans les femmes groſſes ſont d'autres marques d'altération dans l'*équilibre* des parties, XLV. Cours de ventre des fem-

mes enceintes.

qui ſe trouve intéreſſé ou bleſſé par l'état de groſſeſſe. Ce ſont en effet des évacuations originairement fondées dans l'irritation du genre nerveux. Une telle irritation, trop longue ou trop fréquente traîne après ſoi la cauſe de toutes les ſortes d'avortemens qui peuvent arriver, ſuivant la remarque d'Hippocrate : ce n'eſt pas que l'on n'obſerve que des cours de ventre, même aſſez fâcheux, ſe rendent ſupportables avec la groſſeſſe, juſqu'au tems quelquefois de l'accouchement ; car c'eſt le terme critique ou heureux qu'Hippocrate donne à la dyſſenterie des femmes groſſes : cependant les malheurs que peuvent cauſer aux groſſeſſes ces cours de ventre, obligent à y apporter les ſecours les plus prompts qu'il eſt poſſible. Pour cela l'on doit ſur-tout examiner ſi le mauvais régime entretenu ſouvent dans les femmes groſſes par des appetits bizarres & malfaiſans à la nature, n'eſt point l'origine de ces cours de ventre ou de ces dyſſenteries : c'eſt pourquoi l'on doit avertir ces jeunes femmes de ne pas ſe livrer à

ſatisfaire ces goûts bizarres & hétéroclites. Peut-être, & c'eſt ce qui les autoriſe, ne ſe ſentent-elles point incommodées de ces alimens extraordinaires pendant quelque tems; mais c'eſt moins de l'eſtomac dont il faut leur parler dans cette occaſion, que de la production des mauvais ſucs qui réſultent de ces coctions dont l'eſtomac ſera venu à bout. De ſorte que ſans y penſer elles ſe voient ſurpriſes de maux de ventre, de coliques, de gonflemens, enfin de cours de ventre ſimples ou dyſſenteriques. Cet examen ſuppoſé, on remédiera aux cours de ventre en pratiquant les ſaignées du bras comme on l'a conſeillé ci-deſſus, en obligeant les malades à ſe priver de viande pendant quelque tems, en les tenant uniquement à l'uſage des potages, à celui de ris & de ſemblables graines; en même tems on leur fera prendre des *potions ſtomachiques*, *anodines* & *confortantes*, qui ſeront faites avec le *diaſcordium* dans l'eau de ſcorſonnére, & celle de *canelle orgée*, où l'on diſſoudra une once de ſyrop de *diacode*, & un gros

de confection d'*hyacinthe*, ſur huit à dix onces de liqueur, pour être priſes par cuillerées plus ou moins ſouvent & plus ou moins abondamment le jour & la nuit. Il faudra leur recommander en même tems de boire toujours chaud d'une tiſanne faite avec les racines de ſcorſonnére, l'orge entier & la regliſſe.

XLVI. Purgations dangereuſes dans la groſſeſſe.

Les purgations ſont très-dangereuſes pour les femmes groſſes ; ſi cependant on eſt obligé d'y avoir recours, on emploiera dans ces occaſions des infuſions ſimples d'excellente *rhubarbe*, où l'on diſſoudra quelques onces d'huile d'amandes douces, ou un peu de manne ; ou le ſyrop de chicorée compoſé de rhubarbe mêlé avec deux onces de manne. Le cas ſera bien plus grave ſi le cours de ventre eſt dyſſenterique. Alors la ſaignée deviendra indiſpenſable, & il faudra ordonner le régime le plus ſimple qu'il ſera poſſible, & même il ne faudroit pendant quelques jours que des bouillons, quelques crêmes de ris ou d'autres graines, quelques panades à l'eau avec la mie de pain &

les

les jaunes d'œufs. Au reſte on ſe renfermera dans un uſage conſtant des remédes calmans, ou même des narcotiques. Peut-être en faudra-t-il venir à l'*ipecacuanha*, comme il a été dit en parlant ailleurs de la dyſſenterie. Mais en cas de groſſeſſe avec laquelle elle ſe trouve compliquée, il faut avoir la précaution de ne pas donner cruëment l'*ipecacuanha*; il faut le mêler avec le *diaſcordium*, pour en modérer la vertu émetique, comme ſeroient trois ou quatre grains dans un demi-gros de diaſcordium. L'attention ſinguliere à apporter dans cette circonſtance de groſſeſſe, eſt de ſe bien aſſurer contre l'inflammation qui ſe prend aux parties ſolides des viſcéres, & qui pourroit ſe communiquer aux membranes qui enveloppent ou contiennent l'enfant; car alors il faudroit reduire la malade aux ſeuls bouillons, ſans épargner les ſaignées. Car il ne faut jamais perdre de vûë que la diſpoſition acquiſe par la groſſeſſe aux vaiſſeaux *uterins*, & en conſéquence à tous ceux du bas ventre, doit occuper ſur-tout l'eſprit

du Médecin, qui doit ſçavoir ſelon l'obſervation d'Hippocrate, que la dyſſenterie des femmes groſſes ceſſe dès qu'elles ſont accouchées, c'eſt un ſigne non équivoque de la part qu'a la gêne des vaiſſeaux uterins dans la dyſſenterie préſente. Ainſi la violence de ce mal, & des accidens qui s'enſuivent, doivent être attribués à l'état *phlegmoneux* de toutes les parties du bas ventre. Pour lors il faut traiter la malade comme ſi elle n'étoit pas groſſe, ſans lui épargner les ſaignées du bras, ni le petit lait, ni les délayans ſemblables; parce que le principal but doit être celui de conſerver la vie à la mere, de laquelle néceſſairement dépend celle de l'enfant.

C'eſt encore à raiſon de la diſpoſition que prennent les vaiſſeaux pendant la groſſeſſe, que la dyſſenterie, qui eſt ſi naturellement portée à dégénerer en *teneſme* ou en *épreintes*, les fait ſentir plus particulierement dans les femmes groſſes. Cela vient de ce que le poids de l'enfant preſſant les vaiſſeaux, oblige le ſang à croupir dans les parties

baſſes, & à y cauſer le *teneſme*, qui eſt alors une irritation plus *phlegmoneuſe* que *ſpaſmodique*. Ceci doit être une ſource de reflexions ſingulieres pour un Médecin ; de même que les *hémorrhoides* qui ſurviennent aux femmes groſſes, par la même raiſon de preſſion dans les vaiſſeaux *hypogaſtriques*.

XLVII. Enflure de jambes dans les femmes enceintes.

La preſſion dans les *iliaques* produit des varices qui ſe font ſur les jambes & les cuiſſes des femmes groſſes, & plus ſouvent encore les enflures des cuiſſes, des jambes & des pieds de ces femmes. Mais ces enflures toutes formidables qu'elles paroiſſent, s'évanouiſſent d'elles-mêmes, & s'effacent abſolument dès que la femme eſt accouchée. Ainſi il faut bien ſe garder de la fatiguer par des *hydragogues* ou ſemblables purgatifs contre les eaux, car elles ne ſont ici accumulées dans le tiſſu des parties, que par la ſtagnation où la groſſeſſe met le ſang dans les parties baſſes. Ainſi le reméde ſe trouve dans la fin de la groſſeſſe. Il en eſt de même des douleurs des reins, du dos, & des parties voiſines

qui tourmentent les femmes groſſes, par la circulation du ſang interceptée dans tous ces endroits par la ſeule compreſſion des vaiſſeaux. Tout cela démontre la néceſſité de tenir bien au large le ſang dans les vaiſſeaux pendant la groſſeſſe.

XLVIII. Incontinence d'urine dans certaines groſſeſſes

Il eſt un autre accident ordinaire ſur la fin des groſſeſſes, ou même pendant ſon cours, lorſque la femme porte ſon enfant bas ; c'eſt l'incontinence d'urine, ou l'impuiſſance où elle eſt de contenir le *ſphincter* de la veſſie, parce que le poids de l'enfant en comprime ſi fort le fond qu'il contraint ce *ſphincter* à s'ouvrir, ce qui fait qu'une femme dans cet état n'eſt pas la maîtreſſe de retenir ſon urine. Cet accident eſt bien plus incommode & plus déplaiſant que dangereux, & on le ſoulage en ſoutenant le bas ventre & l'enfant qui y eſt, par le moyen d'un bandage approprié avec une ſerviette, qui empêche le volume du ventre de tomber trop fortement ſur les parties baſſes.

XLIX. Maladies des par-

La cruë du ſang s'augmentant de mois en mois par la ſuppreſſion qui

dure juſqu'au neuviéme, groſſit conſiderablement ſa maſſe & ſon volume, c'eſt de-là que viennent les maux qui attaquent les parties ſuperieures. Car il s'en faut bien que l'enfant conſume pour ſa nourriture toute cette quantité de ſang qui ſe retient tous les mois. Ce n'eſt même que de la partie blanche qu'il tire ſa nourriture. Ainſi quelle que ſoit la quantité que l'enfant en attire à ſoi, toute celle de la partie rouge qui reflue, ſur-tout vers les parties ſuperieures, y cauſe tous les ſymptomes facheux qui fatiguent les femmes groſſes, & qui ſouvent mettent leur vie en danger.

ties ſuperieures dans les femmes groſſes.

Cette quantité de *partie blanche* du ſang qui eſt employée pour la croiſſance de l'enfant, peut aller à huit livres, à quoi va le poids de ſon corps, & il y en a environ quatre de la partie rouge qui ont à refluer dans les vaiſſeaux, c'eſt-à-dire, le tiers de toute la quantité qui ſe porte à l'enfant. Mais pour loger ces quatre livres ſurabondantes ou de ſurcroit de *fluides* dans les vaiſſeaux ſanguins, ce ne ſont point en

méme tems de nouvelles capacités qui s'ouvrent ou ſe produiſent. Ainſi cette crue devenant à la charge de la nature, c'eſt à elle à trouver retraite à ces quatre livres de fluides de ſurérogation. Lors donc que cette portion de fluides eſt parvenue par la *cave* au ventricule droit du cœur, qu'elle eſt enſuite pouſſée dans les vaiſſeaux du poumon, puis rendue par le ventricule gauche à l'*aorte*, elle ne trouve point d'endroits plus commodes pour ſe placer, que les viſcéres, ou les parties où elle trouve ſur ſa route plus de molleſſe, moins de réſiſtance & plus de vaiſſeaux conſiderables. Or tels ſont les poumons où ces quatre livres de fluides, qui ſont de ſurcroit, ſont reçues immédiatement, & dans leſquels il ſe trouve un plus grand nombre de ces vaiſſeaux & plus de ſoupleſſe dans les tuniques de tous ces endroits. De plus, le ſang venant à ſe rabattre par l'*aorte* dans les artéres *mammaires*, & encore plus bas par les *gaſtriques*, qui ſont en ſi grand nombre & ſi amples, ſur les membranes de l'*eſtomac*, eſt ſans con-

tredit la cauſe manifeſte des congeſtions, qui font les oppreſſions & les toux que ſouffrent les femmes groſſes, de même que des gonflemens ſi douloureux qu'elles reſſentent dans les mammelles, & enfin de ces maux d'eſtomac, & des facheux accidents qui arrivent à ce viſcére pendant les groſſeſſes des femmes.

On ne voit point en bonne *pathologie* d'autre précaution plus naturelle à prendre, que de diminuer le volume du ſang qui eſt augmenté d'un ſixiéme ou environ dans toute ſa maſſe, ſi l'on réduit la maſſe du ſang qui circule journellement par les grands vaiſſeaux à vingt & tant de livres. Auſſi les femmes groſſes ne reçoivent-elles de vrai ſoulagement que de la ſaignée pour appaiſer leurs toux, leurs oppreſſions de poitrine, les douleurs qu'elles ſentent dans leurs mammelles, & tous les maux d'eſtomac qui les fatiguent.

L. Appetits bizares des fem-

La ſaignée eſt pareillement très-utile pour remédier aux apetits bizares & hétéroclites qui font que

mes enceintes.

la plupart des femmes groſſes ſouhaitent avec tant d'avidité de manger tant de mauvaiſes choſes : Cette bizarerie ne vient que des aliénations arrivées aux *oſcillations* des fibres de l'eſtomac, & à la *craſe* de la lymphe gaſtrique à l'arrivée de la ravine de ſang ſurabondant, qui pervertiſſent la fonction de ce viſcére. L'eſtomac broie donc les alimens d'une maniére d'autant plus étrangére, que la vertu *ſyſtaltique* de ſes fibres, & la qualité de ſes fluides ſe trouvent perverties d'une part, & ſouillées d'une autre. Le ſurcroit de ſang étant donc la cauſe de ces déſordres, c'eſt en le diminuant que l'on y remédie.

II. Accouchement naturel.

Il eſt des femmes d'un tempérament heureux qui ſont exemtes de toute maladie pendant le tems de leur groſſeſſe ; la crue du ſang qui ſe fait pendant neuf mois dans les vaiſſeaux ſanguins, leur procure au terme un accouchement heureux ; par la même raiſon l'accouchement eſt fatal lorſque le ſang au lieu de ſe faire dans les vaiſſeaux ſanguins, tombe dans les vaiſſeaux propres de

la matrice. La *plethore* universelle de tous les vaisseaux sanguins, procure donc l'accouchement naturel, parce que cet accouchement est comme le *débandement*, ou une *détente* des parties qui étoient tenues en équilibre, & cette *détente* arrive par l'excès de force ou de poids qui se trouve dans l'une des deux puissances au-dessus de l'autre; excès qui arrive ici dans les *fluides* crus en volume, & qui par ce moyen l'emportent au-dessus de la résistance des *solides*; car à mesure que le sang comble les capacités des vaisseaux sanguins par tout le corps, celles des vaisseaux propres à la matrice se trouvent surchargées de la partie rouge du sang; & la preuve en est sensible, en ce que ces vaisseaux se trouvent prodigieusement augmentés de grosseur quand les femmes grosses se trouvent à terme. C'est donc un contre-poids qui demanderoit une pareille *renitence* de la part des solides, pour laquelle il faudroit que la *partie blanche* du sang s'accrût dans les fibres nerveuses, à proportion que la *rou-*

ge s'accroît dans les vaiſſeaux ſanguins. Or il arrive tout le contraire, puiſqu'à meſure que la *partie rouge* ſe groſſit dans les vaiſſeaux ſanguins, autant la blanche paroît ſe dérober des enveloppes de l'enfant, parce que la liqueur lymphatique diminue dans l'*amnios* à meſure qu'une femme groſſe approche de ſon terme. Mais comme une très-petite quantité d'eau ſuffit dans une *clepſydre* ou *horloge à eau*, pour y entretenir l'équilibre néceſſaire pour le maintien & le contrepoids de l'ordonnance de cette machine, de même l'eau lymphatique renfermée dans l'*amnios*, tient par ſon poids la matrice en équilibre. Lorſque cette eau ſe trouve diminuée, la vertu d'équilibre diminue dans la matrice à proportion que la partie rouge du ſang ſe groſſit de volume, en s'accumulant comme il fait ſur le haut de cette partie, pour ſervir comme de réſervoir au *placenta*, qui eſt la paſſoire ou le crible de la lymphe qui diſtille dans l'*amnios*. Ce volume donc venant à prévaloir par ſon poids

& par ſa preſſion ſur le ſommet de la matrice, au-deſſus du contre-poids que faiſoit la lymphe dans l'*amnios*; voila préciſément ce qui rompt l'équilibre, & c'eſt ce que je regarde comme une eſpéce de détente qui ſe fait par la ſouſtraction de la *partie blanche* du ſang.

Mais cette ſouſtraction devient d'autant plus favorable à cette *détente*, que cette défection de la liqueur de l'*amnios*, eſt comme le ſignal que la nature ne va plus déſormais vaquer qu'à l'entretien du *ton* des parties nerveuſes par tout le corps de la femme groſſe; de ſorte que le genre nerveux qui entretient cet équilibre dans tous les viſcéres, occupera déſormais la lymphe pour remplir les fibres nerveuſes de ces parties, & pour les maintenir dans leur *ton* naturel. Dès que la matrice vient à ſe relâcher elle facilite à l'enfant la pente qu'il a à prendre, & les mouvemens qu'il a à faire pour ſortir de ſa priſon. Ce méchaniſme eſt autant admirable par l'art qui l'opére, que par la réitération qui s'en fait tant de

fois dans la vie d'une femme, toujours avec la même juſteſſe & les mêmes circonſtances.

LII. Accouchemens laborieux.

Tout ce détail donne, ce me ſemble, une grande facilité pour ſe mettre au fait des cauſes pour leſquelles un accouchement devient quelquefois laborieux des jours entiers, pendant leſquels des femmes reſſentent des douleurs étonnantes, & tombent quelquefois en convulſions ; ces douleurs ne ſont pas cependant celles qui denotent ou qui aident le travail, parce qu'elles ne ſe portent pas déterminément en-bas, & que les membranes de la matrice gorgées d'un ſang abondant, ſont génées, de ſorte que leurs oſcillations étant confondues, elles ſe perdent ſans procurer la dilatation qui doit procurer la ſortie de l'enfant. Tous les remédes que l'on vante pour en faire l'expulſion en pareils cas, ſont ſouvent mortels, par l'ardeur qu'ils augmentent, & le trouble qu'ils portent dans le ſang, au lieu que les ſaignées du bras promptement faites, en dégageant les membranes, ſoulagent la

malade, en même tems qu'elles facilitent la sortie de l'enfant. Les convulsions mêmes indiquent donc ces saignées avec d'autant plus d'évidence, qu'elles sont les marques de la crispation des fibres nerveuses ou membraneuses, qui ne peuvent se relâcher qu'en se dégageant du sang qui les gonfle. Les *syncopes* ou défaillance, & les *léthargies* dans lesquelles des femmes en cet état tombent très-souvent, ne doivent pas non plus empêcher l'usage des saignées du bras; car tous ces accidens ne sont que des effets de congestions sanguines & phlegmoneuses, auxquelles les saignées sont singuliérement convenables.

Ce n'est pas ici le lieu de parler du manuel qu'il faut employer dans les accouchemens laborieux. C'est une manœuvre qui fait l'objet d'excellents Ouvrages qui sont entre les mains du public, sur-tout des Sages Femmes, comme sont les Traitez des accouchemens par d'habiles Chirurgiens *, & celui qui a paru de nos jours sur la même matiére, par de *Deventer* Médecin Ac-

* *Maurèceau, Peu.*

coucheur en Hollande. Il ne s'agit dans ce Traité que de ce qui concerne préciſément la Médecine ou l'art de traiter interieurement les maladies. Ainſi ſuivant cette idée, je demande ſeulement de ceux qui ſe mêlent des maladies des Pauvres, de ne conſiderer dans les maladies que deux cauſes principales qu'il ne faut jamais perdre de vûe, principalement dans les maladies des femmes; le ſang d'une part, ſon volume groſſi & ſa circulation dérangée, ſoit dans ſa partie rouge ſoit dans ſa partie blanche, & le genre nerveux ou membraneux, qui occaſionne ou qui traverſe la facilité des accouchemens, parce que les parties nerveuſes ou membraneuſes qui font le tiſſu de la matrice & de ſes dépendances, ſe trouvent plus ou moins ſouples, ductiles, enflammées ou convulſives. Voila au juſte la raiſon pour laquelle ce n'eſt qu'à cette double cauſe, que l'on attribue les accouchemens laborieux, & toutes les maladies qui les précedent ou qui les ſuivent. L'on convient que les pauvres, & peut-être

ceux qui les aident dans leurs maladies, ne ſe trouveront pas toujours à portée de cette *pathologie*; mais l'on veut du moins convaincre les uns & les autres que ce n'eſt pas au hazard qu'on veut traiter les Pauvres, mais ſuivant les principes les plus certains de la bonne Médecine, parce qu'indépendamment de l'humanité, la Religion apprend que la vie des Pauvres n'intéreſſe pas moins devant Dieu les conſciences des Médecins, que celle des Riches.

L'on convient encore qu'il ſe peut faire que l'on touche dans cette *pathologie* des cauſes ou des occaſions des maladies de femmes qui ſe rencontrent plus rarement parmi les Pauvres que parmi les femmes opulentes. Car on n'ignore pas que l'oiſiveté, la bonne chére, & les paſſions, ſources communes de tous ces maux, ſe trouvent plus ſouvent parmi celles-ci que parmi de pauvres femmes. Mais enfin celles-ci étant compoſées de la même maniére que des Dames de la plus haute qualité, il faut ſe précautionner

contre tout ce qui eſt poſſible, puiſque certaines circonſtances de tems, de lieux & d'emplois expoſent indifféremment quelques femmes que ce ſoit.

LIII. Suite des accouchemens.

Cela ſuppoſé, voici de ces maladies qui ſont ordinaires parmi toutes les femmes. La ſortie de l'enfant ne termine point l'accouchement, le travail en eſt quelquefois prolongé par la retenue de l'*arriére faix*, parce que trop fortement colé au fond de la matrice, il ne ſuit pas d'aſſez près la ſortie de l'enfant. Le Médecin-Accoucheur Hollandois * propoſe avec ſon habileté ordinaire, des moyens d'y remédier, dont il fait grand cas, & apparemment qu'ils préviendront ſouvent ce facheux accident. Cependant comme les *fœtus* dans les animaux tiennent aux parois des *portiéres* des femelles par les *cotilédons*, qui ſont comme autant de boutons enchaſſés dans les fibres de ces membranes uterines, de même ou à peu près, les inégalités qui ſe trouvent dans la partie inférieure du *placenta*, ſe font comme des *chatons* entre les

* *De venter.*

interſtices des fibres du tiſſu de la matrice, & ce ſont autant d'attaches qui tiennent le *placenta* enclavé dans le fond de cet organe. Or ſoit *ſpaſme*, ſoit inflammation ou *phlogoſe*, le ſerrement eſt quelquefois ſi fort dans ces fibres gonflées ou irritées, que le dégagement ne ſuit que difficilement la ſortie de l'enfant.

De-là naît un nouveau travail pour la main *accoucheuſe*, qui a beſoin par conſéquent de redoubler d'adreſſe, de légéreté, de menagement & de précaution. Car le *placenta* retenu étant fortement colé au fond de la matrice, n'ayant pas pû par conſéquent ſe laiſſer aller à l'ébranlement du cordon, le danger eſt énorme, à cauſe du riſque qu'il y a de déchirer la matrice. Cet embarras a donné lieu à une queſtion très-importante parmi les Accoucheurs; les uns plus hardis que les autres, pour ne rien dire de plus, ne craignent point d'arracher, pour ainſi dire, ce corps devenu étranger, les autres plus ſages & plus retenus, ſont d'avis, qu'après de lé-

géres tentatives, l'on abandonne cette ſéparation à la nature. Le Médecin accoucheur * va au-devant de ce travail, il enſeigne le moyen de prévenir cette retenue, par la diligence qu'il conſeille dans l'opération. Mais un autre Médecin * encore Hollandois, va plus loin, quand le malheur arrive ; car la découverte qu'il a faite du muſcle uterin avertit, ce lui ſemble, & avec bien de la raiſon, de ſe donner patience. Il donne donc à comprendre par le méchaniſme qu'il fait appercevoir dans ce muſcle, par ſa ſituation & par la force de ſes fibres, que c'eſt un organe inſtitué par la nature pour aider le *placenta* à ſe déprendre de l'engagement que ſes inégalités papillaires ont pris entre les fibres membraneuſes de la matrice. Tel eſt l'art de cette Médecine naturelle que le Créateur a attachée aux organes du corps humain : c'eſt donc en général le fondement de cette Médecine *expectative*, qui ſçait prendre les momens de la nature *gueriſſante*. C'eſt ici une reſſource excellente, comme cet

* *Deventer.*

* *Ruyſch. De muſculo uterino.*

illuſtre Anatomiſte en avertit les Sages femmes, par laquelle en donnant le tems à la nature *accoucheuſe* d'achever ſa beſogne, elles la verront venir à leur aide, & enfin délivrer ces pauvres femmes.

Rien ne répond ſi parfaitement à l'obſervation des Accoucheurs, qui ſans en tant ſçavoir que cet illuſtre Médecin Hollandois *, avoient appris par leur propre experience, que c'eſt à la nature, qui eſt la véritable directrice des coctions & des ſecretions, à operer cette ſéparation, pour parvenir au rétabliſſement des malades. Et en effet la Médecine a trouvé la même choſe, en faiſant avec le tems & la ſageſſe des remédes, ce qui dépend d'elle pour prévenir les accidents de cette retenue. Or ces accidents étant les mêmes & de même nature que ceux qui ſuivent la retenue des *vuidanges*, les remédes étant les mêmes, & d'une indication ſemblable, ce ne doit être qu'après avoir parlé de la ſuppreſſion des *vuidanges*, qu'il convient d'indiquer les remédes propres à ces ſortes de mala-

* *Ruyſch.*

dies. Mais une troiſiéme maladie ſe trouve auſſi de même genre ; ce ſont les *tranchées* ſi cruelles qui ſuivent ſi ſouvent les accouchemens ; ce ne doit donc être encore qu'après avoir expliqué les cauſes de ces tranchées, qu'il ſera à propos de donner la méthode de traiter ces trois maladies.

La ſuppreſſion des vuidanges eſt la retenue du ſang qui doit s'évacuer après la ſortie de l'enfant, & qui doit couler après la couche, & cette évacuation n'eſt retenue que par l'inflammation ſpaſmodique des membranes de la matrice ; car cette inflammation n'eſt guère que la ſuite des tiraillemens qu'ont cauſé les efforts de l'accouchement. Par-là en effet les fibres irritées reſſerrent les vaiſſeaux, & la *phlogoſe* s'en ſuivant à l'occaſion de la congeſtion ſanguine, c'eſt ce qui ſupprime le cours du ſang, ou le ralentit. Ainſi c'eſt à la diſpoſition *ſpaſmodique*, & à l'inflammation de ces parties qu'il faut être attentif pour rétablir cette évacuation.

Ces mêmes diſpoſitions devien-

nent les cauſes des ſymptomes que produit la retenue de l'arriére-faix. Car c'eſt l'inflammation qui rend ce ſymptome ſi formidable, & le reſſerrement des fibres membraneuſes qui engagent ſi fortement le *placenta*, eſt ce qui rend cet accident ſi rebelle aux remédes, & ſi douloureux à la malade. C'eſt donc à cette double indiſpoſition qu'il faut rapporter les vûes qui doivent diriger la cure de cette maladie.

LIV. Cauſes des tranchées.

Les tranchées ont manifeſtement les mêmes cauſes, qui ne ſont autre choſe que les criſpations dans les fibres nerveuſes, & la *congeſtion phlegmoneuſe* que contractent ces fibres; de ſorte que ſi l'on appaiſe l'irritation des fibres, & que l'on pourvoie à l'inflammation de ces parties, on remplira par ce moyen tout ce que l'on peut ſouhaiter dans ces circonſtances, c'eſt-à-dire, que l'on remédiera aux *tranchées* des accouchées, on rappellera aiſément l'évacuation des *vuidanges*, & enfin on parviendra à ſeparer le *placenta* ou l'*arriére-faix* du fond de la matrice, pour l'en faire ſortir.

LV. Effets des Topiques sur les accouchées.

Les ſignes par où l'on connoît ces trois maladies ſont évidents, mais il faut juger de la gravité de ces cauſes par l'état du bas-ventre. Car l'on a infiniment plus à craindre de ces accidents, quand tout le ventre, & principalement la région de la matrice, ſe trouve tendue & douloureuſe. En ce cas il faut ſur-tout pratiquer la ſaignée du bras comme étant le remède propre à ces trois maladies. Au ſurplus l'on doit employer les *topiques*, quand un gonflement trop douloureux occupe les parties ſouffrantes. Deux raiſons cependant rendent l'uſage des *topiques* dangereux, l'une le refroidiſſement qu'attirent ſur ces parties les *humectations* ou les *fomentations*, fuſſent-elles les plus convenables, parce qu'elles ſe refroidiſſent, ſi l'on ne les renouvelle ſouvent, peu de tems après leur application; & ce renouvellement lui-même quoi qu'on y faſſe, peut attirer le même inconvenient. Les *cataplaſmes* en ont un qui leur eſt propre, c'eſt que leur poids fatiguant ces parties déja ſouffrantes, ils augmentent la

douleur ou l'entretiennent.

Dans tous ces cas l'on trouve plus de ſûreté dans les applications ſéches, ce ſont celles des linges chauds, & s'ils ne ſuffiſent point, l'on peut avec utilité appliquer ſur tout le ventre en maniére de cataplaſme ces linges enduits d'une bouillie faite à l'ordinaire avec la farine & le lait, mais claire ou fine, y ajoutant cependant un jaune d'œuf & un peu de ſafran, car le poids en étant moindre que celui des cataplaſmes ordinaires (ou des aumelettes qui ſe conſeillent en pareil cas) le remède devient très-ſupportable à la malade. Les *linimens* ſeroient auſſi commodes, & auroient leur utilité; mais ce ſont des huiles dont il faut frotter la peau, laquelle étant très-ſujette dans les femmes à s'enflammer en maniere d'*éryſipele*, qui ſuccéde à l'application des huiles, ce ſeroit expoſer la malade à de nouveaux maux. L'uſage des lavemens de ſimple infuſion bien légére de fleurs de camomille, ou d'eau de graine de lin, peut être auſſi d'un grand

ſecours ; il n'y a point à appréhender qu'il en réſulte aucun accident, mais il faut avoir ſoin de faire boire abondamment à la malade d'une eau de veau très-légére & toujours chaude.

LVI. uſage des Calmants.

Tous ces ſecours ſont très-utiles, mais il eſt encore un autre moyen par lequel on ſoulageroit conſidérablement les femmes en couche, je ne ſçais pourquoi on en fait ſi peu d'uſage, cette omiſſion eſt peut-être la cauſe de très-facheux accidents, je veux parler des *calmants*, qui me paroiſſent remédier directement à la cauſe originaire des tranchées des femmes accouchées : car la criſpation des fibres leur ayant donné l'origine, l'inflammation qui s'enſuit n'eſt que l'effet de la gêne où eſt le ſang, reſſerré qu'il devient par l'irritation des fibres nerveuſes dont les tuniques des vaiſſeaux artériels ſont compoſées. Rien donc en pareil cas n'eſt plus propre à rêlâcher ces ſortes de diſpoſitions *ſpaſmodiques phlegmoneuſes*, que l'uſage des calmants. Ce ſeroit même le moyen de procurer l'expulſion

sion de l'*arriére-faix* qui seroit retenu, & de rétablir l'évacuation des *vuidanges* qui seroient supprimées. Tant d'avantages meriteroient bien qu'on revint du préjugé où l'on est là-dessus. Le succès même en est connu pour certain, par celui que l'on trouve dans l'usage des narcotiques dans la suppression qui se fait souvent dans les personnes du sexe, quand quelque chose les surprend dans les tems qu'elles souffrent l'évacuation ordinaire. Car alors un *narcotique hysterique* leur étant donné promptement, l'évacuation reprend son cours, & la colique qui suit souvent ces suppressions, se trouve guerie sur le champ. L'experience encore des *narcotiques* dans les coliques néphrétiques accompagnées de suppression d'urines, prouve évidemment la sureté de ces remédes, car outre que les douleurs s'appaisent, les urines reprennent leurs cours & les graviers les suivent, s'ils étoient arrêtés. De tels exemples ressemblent si fort aux *tranchées* des accouchées, par la retenue de l'*arriére-faix* & la suppression de *vui-*

danges, qu'il ne paroît aucun inconvénient d'y employer les calmans pour la guériſon de tous ces maux.

LVII. Uſage des Narcotiques utile aux accouchées.

En effet les Praticiens d'Angleterre rendent un témoignage ſi avantageux en faveur des narcotiques dans les maladies des accouchées, que non ſeulement, diſent-ils, les troubles ſpaſmodiques & douloureux en ſont calmés, mais encore les ſuppreſſions ſe trouvent rétablies. Willis * en particulier fait grand cas des narcotiques. Sydenham * prétend que dans ces circonſtances il ſuffit d'en faire uſage une fois par jour ſeulement; mais un autre ſçavant Praticien d'Angleterre, conformément à l'idée que le célébre M. *Freind* avoit de l'*opium* *, aſſure qu'il a expérimenté pluſieurs fois que les narcotiques ſe donnent ſans inconvenient autant de fois qu'il convient *. Et en effet cela ſe rapporte parfaitement à l'ancienne obſervation du ſage *Sydenham*, qui nous a appris que l'opium, non ſeulement n'arrête point la *ſalivation*, ſi néceſſaire dans les *petites veroles* les plus malignes, mais au contraire,

* *De febr. c. 16.*

* *Epiſt. ad dom. Col.*

* *V. ſon Hiſt. de la Médecine.*

* *V. Fuller Pharmac. extemp. p. 211.*

qu'il augmente ou reſtitue cette évacuation : il aſſure de plus que non ſeulement il ne fait pas rentrer la petite verole, mais qu'il conſerve *faſtigiés* les grains ou les puſtules, en les relevant & les faiſant revivre quand elles paroiſſent ſe flétrir.

Cette même expérience a auſſi perſuadé un célébre Accoucheur * que l'uſage du *laudanum* pouvoit être permis dans les cours de ventre des accouchées, perſuadé qu'il y avoit plus à craindre de ces cours de ventre, lorſqu'ils deviennent énormes, que de la ſuppreſſion des vuidanges. C'eſt le fruit de l'uſage de ce grand Praticien en ce genre de maladie ; car il n'en ſçavoit pas d'ailleurs davantage là-deſſus, au lieu que les Médecins ſçavent la raiſon pourquoi il faut moins craindre en certains cas de ſupprimer les *vuidanges* dans les accouchées, que les régles dans les filles & les femmes. Et c'eſt l'Anatomie bien entendue qui leur apprend cette vérité, dont voici la raiſon.

* *Mauriceau, ch. des cours de ventre des accouchées.*

Le ſang des régles eſt une *ſécrétion* d'une portion de ce fluide deſtiné LVIII. Suppreſſ.

fions moins dangereuſes dans les accouchées que dans les filles & les femmes.

par la nature à être évacué de mois en mois, de ſorte que le reflux de cette portion dans les vaiſſeaux eſt véritablement comme l'*intruſion* d'un corps ou d'une matiere étrangere, dont la cruë vient à la charge de la nature. Il n'en eſt pas de même du ſang des *vuidanges*; c'eſt par occaſion, par *excrétion*, & comme par accidens qu'il ſort des vaiſſeaux, où par conſéquent il peut rentrer & être reçu conformément aux fins de la nature. Ainſi quand il vient à être arrêté, il peut rentrer dans le courant de la circulation d'où il ne s'étoit point ſéparé par voie de *ſécrétion*, ou par des *ſécretoires* inſtitués par la nature. Ainſi donc, les Médecins connoiſſant que la matrice, ſitôt après la ſéparation de l'*arriere-faix*, reſſemble préciſément à une playe, c'eſt bien plûtôt au reſſerrement des bouches des vaiſſeaux qui ſont reſtés béans ou ouverts, qu'il faut s'appliquer & tacher de les refermer (avec prudence cependant,) qu'à les tenir ouverts & dilatés, en rappellant ſur elle le poids d'un nouveau ſang. C'eſt ici que l'on peut

voir le malentendu de la plûpart des *ſaignées du pied*, pratiquées à deſſein de reſtituer l'évacuation des vuidanges; au lieu qu'en cas de beſoin, qui eſt ici fréquent, ce n'eſt qu'à la ſaignée du bras qu'il faut avoir recours, parce que par elle on ſatisfait à un double objet. 1°. En remettant le niveau ou l'uniformité dans la circulation du ſang, laquelle par là ſe trouve applanie. 2°. Les bouches des vaiſſeaux qui ſont reſtés ouverts ont alors le tems & la commodité de ſe refermer; enfin on donne par ce moyen à la matrice la facilité de reprendre ſon volume, de rentrer dans le ton de ſes fibres, & de revenir ainſi à ſa meſure ou capacité naturelle, comme il doit arriver après toutes les couches, lorſqu'elles ſont heureuſes.

Après toutes ces reflexions, une femme accouchée étant travaillée de *tranchées*, de *perte* de ſang ou de douleurs inflammatoires, à l'occaſion même de la retenuë de l'*arriere-faix*, il ſera de la prudence de ceux qui aſſiſtent les accouchées parmi les Pauvres, de prendre un bon

conſeil pour employer ſuivant les cas convenables, les *narcotiques*, comme l'enſeigne *Willis*, qui donne le *laudanum* lui-même dans ces occaſions; ou bien pour employer, ſoit le *julep* ſingulierement appellé *julep des accouchées* *, ou bien la *mixture* qui porte le même nom; deux recettes qui ſeront inſerées dans la *Pharmacie des Pauvres*, pour en tirer le fruit que l'on peut raiſonnablement en attendre, ſur-tout d'après l'expérience, & ſur la parole du Praticien Anglois * qui les recommande hautement: l'uſage de la ſaignée aſſurera l'effet ou l'uſage des *calmans*, auſſi bien que celui des *humectans*, *des délayans*, *& des adouciſſans*, ſoit qu'on les prenne dans les émulſions & les tiſannes, ſoit qu'on les emprunte du régime.

* *V.* Fuller. *pag.* 209.

* *Idem. p.* 211.

LIX. Bouillons trop ſucculens cauſes des tranchées dans les accouchées.

C'eſt une obſervation qu'il eſt de la derniere importance de faire dans les maladies des accouchées, & ſur-tout dans les maladies que nous traitons ici, que les bouillons trop ſucculens ou ſemblables alimens ſont ſouvent les cauſes de leurs tranchées, & particulierement encore

des pertes de ſang qui leur arrivent. Car ſuivant cette maxime, que la matrice d'une nouvelle accouchée eſt véritablement une playe, cette playe doit être conſiderée comme appartenante à des parties membraneuſes, qui étant eſſentiellement *contractiles*, ſont ſuſceptibles à la maniere des inteſtins d'un continuel mouvement *ſyſtaltique*, par lequel les fibres de la matrice reviennent de l'excès de longueur qu'elles ſe ſont faites pendant le tems de la groſſeſſe. Ainſi c'eſt une playe comparable à celle des inteſtins, dont la réunion ne s'obtient que par l'exacte retenuë ſur la nourriture, ou pour mieux dire, par la diette la plus ſévere. Or tout le contraire arrive par l'uſage des fortes nourritures, dont l'on ſurcharge les nouvelles accouchées; de ſorte que tenant la partie malade dans un travail continuel, par l'abondance que l'on précipite ſur elle, la perte du ſang devient énorme, opiniâtre, enfin mortelle. Le principal remède ſera donc dans le régime, & ce régime va être expliqué ci-après.

LX. Maniere de mettre les bandes des accouchées

Il y a encore une obſervation à faire, & elle regarde la façon dont les Sages-femmes doivent ſe conduire dans la maniere de bander leurs accouchées ; parce que ſi elles n'y prennent garde, elles pourront très-aiſément occaſionner des pertes de ſang conſidérable. Tout le ſecret eſt que par des points d'appui mollement formés par des compreſſes de linge les unes ſur les autres, elles favoriſent à la matrice, dans les cas où elle aura été trop dilatée, la facilité de ſe comprimer doucement en rentrant molſement en elle-même. Ainſi les bouches des vaiſſeaux ſanguins ſe reſſerrant par ce ſecours étranger, elles guériſſent la plaie de cette partie : car les inteſtins trouvent dans le voiſinage des parties qui les touchent, un moyen de ſe réunir, en s'attachant à ces parties, mais ce moyen eſt abſolument refuſé au fond de la matrice, puiſqu'elle n'a dans ſon voiſinage aucune ſorte de parties contre leſquelles elle puiſſe ſe coller. C'eſt donc dans elle ſeule qu'elle doit trouver les reſſources de la réunion de ſa plaie,

& cette reſſource eſt la facilité qu'on lui donne à ſe reſſerrer, pour ſe refuſer à l'affluence du ſang.

LXI. Regime des accouchées.

La régle pour nourrir ſûrement les accouchées, c'eſt de les tenir aux bouillons ſeuls, temperés & adouciſſans, pendant les premiers tems de la couche, ou juſqu'à ce que l'on ſoit ſûr que le trouble, l'inflammation & l'irritation étant diſſipées dans toutes les parties baſſes, l'on puiſſe accorder, non de la viande ni des conſommés, des œufs, &c. mais ſeulement quelques ſoupes, quelque crême de ris, ou du ris lui-même cuit dans le bouillon du pot. Mais le vin & les tiſannes faites avec la canelle ſont d'une très-pernicieuſe conſéquence. Ainſi le vin doit être abſolument exclus, auſſi-bien que les tiſannes, à moins qu'elles ne ſoient infiniment temperées. C'eſt ainſi que l'on verra par l'experience que l'on ſauvera aux pauvres femmes accouchées bien des maux, qu'on ne leur attire que par des nourritures précipitées, ſoit en leur accordant trop tôt des œufs & de la viande, ſoit en leur per-

mettant l'uſage du vin & des co
diaux ou inutiles ou mal entendu

Les cours de ventre ſi funeſte aux accouchées, n'ont guère enco re d'autre cauſe que le trop d'ali mens qu'on ſe hâte de leur donner Car quoique le trouble ſoit toujour grand dans les parties du bas-ventr dans ces occaſions, ce qui ſuffiroi pour précipiter ou corrompre le digeſtions ordinaires & néceſſaires & ſur-tout celle qui doit ſe faire dans les vaiſſeaux, en voici une autre raiſon : La vertu *ſyſtaltique* occupée alors d'une part à laiſſer échap per par les *vuidanges* une portion de la *partie rouge* du ſang, en même tems qu'elle travaille à en faire remonter l'autre partie pour la retenir dans les vaiſſeaux ſanguins, une ſurabondance de ſuc chyleux dont on vient remplir extraordinairement les vaiſſeaux, ſurcharge cette vertu d'un travail de plus. Ainſi ce ſont des coctions dégénérées ou imparfaites, qui ſe culbutent ou ſe précipitent par maniére d'*excretion*, plutôt que par voye de *ſecretion*; de-là viennent ces cours

de ventre énormes, qui d'une part épuiſent la malade, & de l'autre dérangent & troublent le cours de la circulation. Faudra-t-il prendre d'ailleurs le fond des *congeſtions*, & des *phlogoſes* qui ſurviennent & qui portent le déſordre par toute l'œconomie animale ? Au contraire ne fourniſſant au ſang que ſobrement des ſucs nourriciers, la nature flatée par le peu de travail qui lui en revient, les digere à loiſir, & les diſtribue ſuivant les régles. On voit en cela le véritable reméde contre les cours de ventre, car en ne fourniſſant que peu de ſucs nourriciers, & diminuant par la ſaignée le ſang qui s'enflamme, faiſant encore uſer à la malade pour *délayants* propres à moderer les cours de ventre, d'une eau de ris fort claire ; on ſouſtrait d'une part les materiaux de ces cours de ventre, & d'autre part on met la nature à portée de dompter la quantité de ſucs dont on l'a ſurchargée. Ainſi elle ſe trouve en état d'en faire de louables diſtributions.

Les potions confortantes anodi-

nes faites avec le *diascordium* bouilli dans l'eau de scorsonere, & chargées plus ou moins de syrop de diacode avec un peu d'eau decanelle orgée, sont alors très-utiles pour temperer le trouble des esprits : on les donne à la cuillere. On pourroit en cas de besoin, en venir à un demi grain ou à un grain de *laudanum* dans un peu de diascordium, cela se donne sur le soir ; les lavemens d'orge ou de son sans miel sont ici d'une grande utilité, mais sur-tout l'on aura soin de faire boire chaud à la malade l'eau de ris que l'on lui donnera.

LXII. Lait épanché.

Le *lait épanché*, comme l'on parle dans le monde, est une autre maladie qui prend son origine dans la qualité du régime que l'on permet aux accouchées. Mais cette maladie concourant avec la fievre de lait, l'étiologie de cette fievre fait comprendre celle du lait épanché. La fievre de lait arrive ordinairement vers le troisiéme ou quatriéme jour après les couches ; après quoi pour l'ordinaire les *vuidanges* deviennent *lymphatiques* ou laiteuses, comme on

parle encore parmi les femmes. C'eſt dans ce tems que la partie rouge du ſang rentrant dans les vaiſſeaux, doit faire remonter vers les mammelles les ſucs nourriciers, parce que ces ſucs ne ſe repandant plus dans l'*amnios*, ils doivent, comme en s'*amalgamant*, s'aſſocier & ſe corporifier avec la partie rouge. Cela eſt procuré d'un côté par la diſpoſition roulante des globules du ſang, leſquels en ſe roulant dans la partie blanche l'attenuent, la *levigent*, & la mêlent pour faire cette *mitification*, qui ſuivant la penſée d'Hippocrate, fait la coction des ſucs, qui doreſnavant ont à ſe marier enſemble; & la vertu *ſyſtaltique* en mettant en mouvement ces globules, contribue ſinguliérement à *piſter* enſemble en les comprimant, la partie rouge du ſang avec la blanche: mais dans l'ordre de la nature, ces deux cauſes; les *ſolides* & les *fluides*, ſe trouvant en proportions, ou en *raiſons reciproques*, parce que la partie blanche n'excède pas alors par ſon volume, le pouvoir de la vertu ſyſtaltique, & que celle-ci étant

équipollée au volume de ce fluide qui fait la fievre de lait, eſt très-modérée; parvenant donc ſans trouble & ſans danger à faire la mitification des deux portions du ſang, il ſe fait alors une heureuſe ſecretion du lait dans les mammelles. Mais à quel trouble ſe trouve expoſé l'ordre naturel, quand l'on remplit les vaiſſeaux par une ſurabondance de chyle, qui n'eſt plus proportionnée à la force de la vertu *ſyſtaltique*? C'eſt ce qui fait que la fievre de lait dégénérant en fievre ardente, remplit l'œconomie animale de ſucs chyleux, épais & mal digerés; alors la vertu ſyſtaltique ne pouvant les régir, il s'en forme çà & là des *lacunes*, des *ſtagnations* & des *inerties* dans tous les vaiſſeaux; & les ſanguins ne pouvant retenir dans leur capacité cet excès de ſucs lymphatiques, ils s'en déchargent comme par des *rigoles*, dans les artéres *lymphatiques*. Ce ſont ces artéres qui compoſent le tiſſu des parties, & de-là naiſſent ces bouffiſſures, ces enflures, ces *leucophlegmaties*, qui deviennent ſi conſiderables & preſque

universelles par toute l'habitude du corps des accouchées. Ce mal n'est pourtant pas le seul ; outre que par cet abus la fievre de lait qui est innocente par elle-même, est critique ou simplement *dépurative*, elle prend, comme on vient de le dire, un caractére d'ardeur, d'inflammation, & même de malignité. De-là vient le *pourpre blanc* dont les Praticiens d'Allemagne sont si occupés, parce que souvent cette espéce de pourpre devient épidemique dans leurs Provinces. A la vérité cette maladie ne fait pas tant de bruit en France, quoiqu'elle paroisse singuliérement affectée aux femmes accouchées. Cependant elle merite nos attentions : en effet elle n'est pas sans exemple parmi les femmes de ces pays, dans lesquelles on remarque quelquefois une *fievre rouge*, qui a assez d'analogie avec la maladie dont je viens de parler. Je traiterai de cette fievre ci-après.

Il y a deux espéces de fievres très-dangereuses auxquelles on expose les femmes accouchées, en les LXIII. Fievre de lait.

nourriſſant trop tôt d'alimens ſucculents, ſoit de conſommés ſoit de viandes ſolides. La cure de ces maladies doit donc trouver ici ſa place, mais ce ſera après celle du lait épanché que voici.

Les ſignes qui déſignent cette maladie ſont connus de tout le monde, il en eſt un qui l'annonce particuliérement au plus grand nombre des femmes, c'eſt-à-dire, à celles qui ſe diſpenſent volontairement de nourrir leurs enfans ; & c'eſt ordinairement le cas des femmes opulentes, ou bien à celles qui ne le peuvent, parce qu'elles ſont trop pauvres, ou que quelque autre raiſon prive de ce devoir. Quoi qu'il en ſoit, la quantité de lait que devroient recevoir les mammelles, étant contrainte de refluer dans les vaiſſeaux, c'eſt une cauſe preſque néceſſaire de l'épanchement qui s'en fait ailleurs, ſoit par toute l'habitude du corps, ſoit ſur quelqu'une de ſes parties.

Les véritables moyens pour traiter avec ſuccès cette facheuſe maladie, ne conſiſtent point dans l'é-

vacuation des ſéroſités, dont l'on ſe trouve préoccupé au ſimple aſpect de cette maladie. Il ne faut donc pas ſe laiſſer arrêter à ce premier objet, parce qu'il n'offre que le produit de la cauſe ; il faut en portant ſes vûes juſqu'à l'origine du mal, travailler inceſſamment à détruire la ſource primitive, c'eſt la *plethore* des vaiſſeaux qui contiennent des ſucs devenus fievreux par la corruption qu'ils ont contractée en ſe ralentiſſant dans leur circulation. C'eſt de là que viennent les dérangemens dans la circulation des ſucs qui ſe ſont engagés dans les capillaires *lymphatiques*, & les dégorgemens ou *éructations* ſereuſes ou lymphatiques, qui ſe font par les extrêmités qui gonflent les parties, ſur leſquelles s'eſt épanché le lait. Ainſi le premier ſoin doit être de dégager promptement les vaiſſeaux d'une part par la ſaignée du bras, d'autre part par la *tenuité* du régime, pour dérober autant que l'on pourra de ces ſucs laiteux, en diminuant la quantité du chyle, en même tems que l'on donnera des jus d'herbes,

ſçavoir, de *cerfeuil*, de *pimprenelle*, de *chicorée ſauvage*, tirés avec le petit lait, dans lequel on aura fait fondre un gros de *magneſie blanche* pour quatre priſes de jus. Cependant l'on donnera des remédes ſimples, où quelquefois l'on fera bouillir de la *caſſe*. De plus l'on fera prendre avant chaque bouillon ſix grains de *nitre purifié*, dix grains de *coquillages* préparés, & un grin de *limaille de fer*. Si le mal faiſoit trop de progrès, l'on pratiqueroit quelques *ſaignées blanches* aux chevilles du pied, & l'on feroit avaler deux ou trois onces d'*huile d'amandes douces*, dans un bouillon où l'on auroit fait fondre demie once de ſel *d'Angleterre*. Si la fievre s'opiniâtroit l'on donneroit du *quinquina* bouilli avec une poignée ou deux de chicorée ſauvage; le tout ſans oublier les émulſions calmantes pour procurer de bonnes nuits, pour arrêter les anxiétés, ou ſemblables affections douloureuſes, qui inquiétent conſiderablement les malades. La fievre n'ayant pas trop d'ardeur, l'uſage de la *thériaque* mêlée avec le

nitre purifié calmera trés-utilement toutes ces ſortes d'anxiétés, même dans les perſonnes dont la fievre n'auroit pas trop d'ardeur. La fievre de lait, comme on l'a déja inſinué, ne demande aucun reméde particulier, quand elle arrive & ſe paſſe ſuivant le cours ordinaire de la nature en pareille occaſion. Mais ſi elle dégénére en fievre ardente, il faut la traiter à la maniére de ces ſortes de fievres, telle qu'on l'a dit ailleurs.

LXIV. Pourpre blanc.

Ce qu'on appelle *pourpre*, ſuivant l'expreſſion des Médecins d'Allemagne, qui lui donnent l'*épithéte* de *blanc*, n'eſt qu'une eſpéce de *fievre rouge*, mêlée de quantité de *papules* ſereuſes & limpides qui occupent le centre des taches rouges, comme l'on s'en explique dans l'école de M. *Stalh* *. Ces *papules* ſont manifeſtement, mais plus ou moins ſeparées, ſouvent même ſans le mêlange d'aucune tache rouge. Car, n'en deplaiſe à ces Mrs, ils paroiſſent là-deſſus peu d'accord les uns avec les autres, de ſorte qu'il ne paroit guère de difference, (à enten-

* Voyez *Juncker conſpectus Medicinæ.*

dre les plus ſçavans d'entre eux) entre le *pourpre blanc* & la *fievre miliaire*, ſur laquelle nous avons le ſçavant Traité d'un Médecin Anglois *. Au reſte tous conviennent * que c'eſt une fievre à laquelle on ne ſçauroit faire trop peu de remédes, parce que les *ſudorifiques* ou ſemblables rémédes chauds, de même que les purgatifs & les émétiques en augmentent la malignité ou l'attirent. Mais c'eſt en effet parce que ces fievres prétendues pourprées ſont eſſentiellement inflammatoires, & qu'elles ne tirent leur malignité que de la qualité ardente du ſang, & de l'extraordinaire *rareſcence* des ſucs lymphatiques, qui excédent par les extrêmités des artéres lymphatiques, comme l'expliquent les Praticiens d'Allemagne; & voila juſqu'où l'ardeur de la fievre a pouſſé la *partie blanche* du ſang. C'eſt pourquoi les accouchées ſeront plus ſujettes à cette eſpéce de *pourpre*, parce qu'il n'eſt pas rare que par des alimens trop ſucculents & trop abondants, comme auſſi par l'uſage du vin & des tiſannes char-

* *Amilton. De febre miliari.*

* *Juncker, Hoffman, Albertus.*

gées de canelle, enfin par des breuvages faits avec le vin blanc, les jaunes d'œufs & le ſucre, l'on ne parvienne à développer le ſang, & à en exalter le *volatil*, juſqu'au point de porter avec ſoi juſques dans le fond des capillaires, la lymphe qui fait le véhicule de ſes globules.

Voila les cauſes par leſquelles le ſang des accouchées ſe développe en *excretions* ou en *éruptions* ſereuſes ou lymphatiques, parce que le travail de la nature, ſe portant en elles tout entier à la préparation du lait qu'elle deſtinoit à la nourriture du nouveau né, il s'en fait des productions ſereuſes & lymphatiques, lorſque la lymphe diſtraite, ou par de mauvais remédes ou par des alimens trop ſucculents, prend des routes étrangéres, parce qu'elle eſt pouſſée dans des *ſecretoires* ou dans des viſcéres, auxquels elle n'étoit pas deſtinée. C'eſt ainſi qu'il s'élève des *papules* ſereuſes & limpides ſur la peau des accouchées, en qui la *fievre de lait*, par exemple, ſera devenue ardente, *phlegmoneuſe*, *éryſipelateuſe*, *rouge* enfin, ſous quelque

forme de *taches* ou de *puſtules* que ce ſoit. Car la cauſe de telles *éruptions* vient de ce que la lymphe nourriciere dominant ſingulierement dans la maſſe du ſang d'une accouchée, elle devient dans les excès de leurs fievres la matiere de productions ſereuſes.

La cure de ces ſortes de fievres ne doit donc pas être réglée par rapport à ces éruptions, leſquelles paſſant pour malignes, autoriſent le préjugé dans lequel on eſt communément de donner des *diaphorétiques*. Car les Praticiens d'Allemagne eux-mêmes conſeillent fort de s'en défier, par la raiſon qu'en développant trop le ſang, ils en exaltent le *volatil*, qui rend alors ces fievres des plus malignes. Au contraire ils inſpirent toute la confiance poſſible pour les *calmans*, les *ſédatifs* & les *délayans*. En effet, pourvû qu'en même tems l'on ſaigne ſuffiſamment les malades, toute la prétendue malignité s'évanouit, ſans qu'il en arrive rien de fâcheux aux accouchées.

Les *inflammations* qui ſe font aux

mammelles des nouvelles accouchées, ſont ſuſceptibles des mêmes remédes que l'on vient de donner pour la cure des fievres ardentes; mais il eſt d'autres moyens de traiter ces malades lorſque ces inflammations dégénérent en *abſcès*, en *ſuppurations*, en *ulcères*, &c. Cependant, comme alors ce ſont des maladies Chirurgicales, il eſt plus à propos d'en faire mention dans la Chirurgie des Pauvres.

LXV. Maladies des enfans.

L'état d'un enfant qui ſort du ſein de ſa mere, eſt, ce me ſemble, une preuve bien évidente que l'homme n'eſt naturellement que maladie. En effet, de ce même ſein qui a été pour lui la ſource de la vie, il en apporte auſſi la cauſe originaire de mille maux, & peut-être les germes de tous ceux de ſa vie. Cette origine de nos maladies ne peut être revoquée en doute, l'on ſçait que la nature toujours prévoyante ſe tient auſſi toujours toute prête pour remédier à cette cauſe d'infirmités, & pour en prévenir toutes les ſuites. Le *meconium* eſt cette cauſe originaire, car s'il ne ſe vuide en peu de

tems ou peu d'heures auſſi-tôt après la naiſſance de l'enfant, il devient une ſource intariſſable d'infirmités, qui ſe font ſentir inceſſamment. Tout le monde ſçait que ce *meconium* n'eſt autre choſe que la premiere matiere qui doit ſortir du corps du nouveau né ; car autant qu'un enfant nouveau né ſe décharge promptement de ſon urine, autant il arrive ſouvent que ce n'eſt que très-tard qu'il ſe vuide par les ſelles. Or les ſuites d'un tel retard ſe manifeſtent bientôt, ſi elles ne ſont diligemment prévenuës. Tout le monde connoit la néceſſité de l'évacuation du bas ventre, qui devant être l'égout de tout le corps, doit inceſſamment être libre & ouvert pour ſervir à la dépuration du chyle, & à la décharge des ordures qui pourroient, ou paſſer dans le ſang, ou embarraſſer les premieres voyes.

Le *meconium* d'ailleurs découvre bien d'autres cauſes de maladies ; car ſouvent il avertit de la qualité de la bile, de la diſpoſition du *foye*, & de la conformation naturelle ou acquiſe

acquile de ce principal couloir de l'humeur, dont la ſécretion intéreſſe le plus les fonctions de la ſanté & de la vie. Rien donc ne demande une attention plus ſinguliere pour la ſanté de l'enfant dès le moment preſque qu'il vient de naître. Auſſi la nature y a-t-elle inceſſamment pourvû, en tenant tout prêt dans les mammelles de la femme qui accouche, le *coloſtrum*, ce premier lait qui eſt ſereux plus que ſubſtantiel ou nourricier, & par-là, médicamenteux, laxatif, enfin le purgatif naturel, lequel tout ſeul eſt propre & ſuffiſant pour purger le nouveau né, comme l'ont remarqué tous les plus grands Médecins anciens & modernes. Eſt-il donc raiſonnable à des Phyſiciens, & d'ailleurs n'eſt-ce pas trop riſquer la ſanté des enfans, que de leur refuſer ce purgatif fait pour eux, & compoſé des mains de la nature, pour lui ſubſtituer des drogues ou compoſitions artificielles, où l'art a ſouvent bien plus de part que la raiſon? Le prétexte dont l'on couvre cette licence, c'eſt, dit-on, qu'il faut laiſſer plu-

ſieurs jours au lait de la mere, pour lui donner le tems de ſe fortifier & devenir plus nourricier. Mais voilà préciſément ce qui eſt contraire à l'intention de la nature, qui par le moyen du *coloſtrum* préſente au nouveau né un ſuc *homogene* à celui qu'il ſuçoit dans l'*amnios*, ſuc qui n'eſt qu'une lymphe nourriciere, & l'on a la témerité d'y vouloir ſubſtituer un lait groſſier, qu'on nomme plus nourriſſant ou plus ſucculent que le *coloſtrum*. Pourquoi donc tant d'inquiétudes pour définir le reméde convenable à vuider d'abord le ventre d'un nouveau né ? Il ne lui faut que le lait de ſa mere dès qu'il pourra teter, & par ſon moyen la nature rappellée à ſon inſtitution dans celle du *coloſtrum*, purgera l'enfant ſans rien déranger dans l'œconomie naiſſante des fonctions de ſa ſanté. La mere du nouveau né, ou ſe refuſant au devoir naturel de nourrir ſon enfant, ou bien ne pouvant s'en acquitter, on prend un parti des plus contraires au régime qu'on devroit faire obſerver au nouveau né, on lui ſubſtitue une nourrice étran-

gere, dont le lait étant moins frais & plus âgé que celui de la nouvelle accouchée, n'aura plus la vertu laxative du *coloſtrum* pour vuider le *meconium*. Mais de plus encore chargeant l'eſtomac de cette tendre créature d'un lait plus fort qu'il ne peut ſupporter, d'où faudra-t-il doreſnavant prendre les cauſes des tranchées des enfans, de leurs cours de ventre, &c. Car ce ne ſeront que les ſuites de l'impéritie & de l'ignorance de gens, qui ſe ſont tous mis hors des voyes & des manieres de la nature.

Mais ce ſchiſme fait avec elle, coute cher, non ſeulement aux nouveaux nés, mais encore aux nouvelles accouchées, par les dangers qu'elles courent, & par tous les inconvéniens auſquels elles s'expoſent par tout ce qu'on leur fait faire pour perdre leur lait. Ce ſont des *aſtringens* plus ou moins forts que l'on applique ſur leurs mammelles; & alors à quels maux ne les expoſe-t-on pas? Le danger en eſt ſi eminent, que les plus ſages conſeillent ou de s'en abſtenir, ou de n'en choiſir que les plus foibles. Mais

quels qu'ils ſoient, (on ne veut ici en inſinuer aucun,) l'extrême délicateſſe du tiſſu de la peau des mammelles, fait comprendre combien il eſt facile d'en reſſerrer les pores par l'étrange ſenſibilité qu'a à ſe contracter une peau auſſi tendue & auſſi mince. Ainſi la tranſpiration venant à s'arrêter dans des parties autant vaſculeuſes que le ſont les mammelles, il eſt facile de concevoir les raiſons de tous les maux qui en arrivent aux femmes. Auſſi les ſuites de telles impreſſions peuvent avoir leurs effets pendant le reſte de toute la vie, & de-là ſouvent il faudra dater l'origine de tant de tumeurs *glanduleuſes*, *malignes*, *ſcrophuleuſes*, *carcinomateuſes* même, qui ſe font ſur les mammelles. N'en ſeroit-ce pas aſſez pour arrêter l'abus de tant de remédes que l'on applique ſur les mammelles des accouchées, pour leur faire perdre leur lait ? Que faire, demandera-t-on, pour y parvenir ſans les expoſer à tous ces inconvéniens ? L'on va s'en expliquer dans un moment. Mais avant que d'aller plus loin, il ſe préſente un

cas de conſcience qu'on laiſſe à décider aux Théologiens, mais dont il eſt à propos que la Médecine les informe.

LXVI. Les meres devroient allaiter leurs enfans.

Je demande s'il eſt permis de perdre ou de faire perdre une nourriture deſtinée à des enfans, qui périront peut-être ou languiront par cette privation, que des femmes peu ſenſibles à leur condition de meres, ſe permettent volontairement, pour ſe débarraſſer des ſoins qui ſont naturellement attachés à leur état, peut-être auſſi par des vûës criminelles en elles-mêmes, telle que ſeroit, par exemple, l'appreheſion de diminuer ſon embonpoint, ou d'altérer de quelque autre façon une beauté fragile & périſſable? Imaginera-t-on que de telles raiſons juſtifient la conduite de meres Chrétiennes, juſqu'à autoriſer un abus qui coûte ſi cher à de pauvres enfans, dont la ſanté & la vie ſont en danger, parce qu'ils ſont fruſtrés de la nourriture que le Créateur leur avoit deſtinée à chacun dans la perſonne de leur mere? La maxime conſtante, c'eſt que l'on

tué tous ceux que l'on manque de nourrir, quand on le peut, & qu'on le doit : *Quos non paviſtis, occidiſtis.* Mais en attendant la déciſion de ce Cas, voici la maniere de préſerver les femmes à qui l'on veut faire perdre le lait.

LXVII. Maniere de faire perdre le lait aux accouchées.

Si le lait afflue trop abondamment aux mammelles, il faut le faire tirer, comme l'on ſçait, par la bouche de quelque femme entendue à cela, & cependant ſaigner la femme du bras pour détourner cette affluence ; de plus on la tiendra à la diette ſans lui accorder ni viande, ni œufs, ni vin, juſqu'à ce que les mammelles ſe déſempliſſent, ayant d'ailleurs ſoin de donner ſouvent des remédes pour ouvrir à la nature toutes les iſſues les plus convenables pour ſa decharge. Au ſurplus, il faut avoir ſoin de tenir les mammelles affermies par des linges qui les compriment ſans les contraindre. C'eſt ainſi que le ſang reprenant ſon courant par les grands vaiſſeaux, ſe dérobera d'autant des extrémités où il auroit pû faire des congeſtions.

Tout l'art de la Médecine dans ce cas qui en demande tant, c'eſt de ménager à la nature une retraite pour un ſuc devenu vacant, & comme de ſurerogation, parce qu'elle ne lui avoit préparé aucun reſervoir, par la raiſon qu'elle l'avoit deſtiné à ſe vuider en le faiſant paſſer dans le corps d'un enfant. A cela doit être ſubſtituée une évacuation convenable, & c'eſt celle de la ſaignée. En effet la nature n'ayant pas de place, ni de lieu de décharge pour loger la quantité de lait que l'on oblige à rentrer dans les vaiſſeaux, l'unique reſſource pour elle, c'eſt de lui épargner l'embarras de placer utilement ce ſuc; cet effet eſt celui de la ſaignée, qui élargit les lieux ou les capacités en les vuidant, en même tems que par la diette d'une part l'on ſouſtrait la plus grande partie de ce ſuc, & que d'une autre, la compreſſion legere des linges ſagement *gradués* ſur les mammelles, obligent les vaiſſeaux à faire rentrer le ſang dans le courant general de la circulation, & vers le centre du corps.

Il sembleroit que ces reflexions importassent peu pour les Pauvres, parmi lesquels il est ordinaire que les meres nourrissent elles-mêmes leurs enfans, & ainsi les dangers qu'il y a à faire perdre le lait aux accouchées ne paroissent point les intéresser. Cependant parmi les femmes du menu peuple & des artisans il est des cas dans lesquels des meres se dispensent de nourrir elles-mêmes leurs enfans ; quelques-unes d'ailleurs ont des occupations par rapport aux professions de leurs maris, qui leur rendroient très-difficile celle d'allaiter leurs enfans par elles-mêmes. Pour celles-là, les observations faites ci-dessus les regardent singulierement. Mais ce qui est bien plus important, d'autant plus que cela est general, c'est que c'est parmi les femmes des artisans les moins favorisées de la fortune, que les femmes d'un certain rang prennent des nourrices pour leurs enfans, ou bien ce sera parmi les femmes de la campagne ordinairement très-peu à leur aise, que toutes les meres opulentes se substituent

des

des meres nourrices pour allaiter les enfans, comme ſi tout leur ſoin ſe bornoit uniquement à les mettre au monde. On voit par ce choix de nourrices, combien il étoit néceſſaire de faire dans la Médecine des Pauvres toutes les obſervations que l'on vient de communiquer. Ces obſervations ſont d'autant plus néceſſaires, que les inconvéniens auſquels on expoſe la plûpart des enfans, deviennent ici manifeſtes. Car ces nourrices ſeront accouchées depuis pluſieurs mois, leurs mœurs ou celles de leurs maris ſeront mal conſtatées, leur pauvreté ne leur aura permis juſqu'alors que le pur neceſſaire pour ſoutenir & nourrir leur ménage. Quel lait peut-on attendre de pareilles nourrices ? Or ces inconvéniens étant journaliers, l'on ne ſçauroit trop avertir ceux que la charité attache au ſoin des Pauvres, de veiller à ce que les pauvres femmes qui ſe loüent pour être nourrices, ſoient précédemment aſſiſtées d'alimens, de bois & de linge ſuffiſamment, pour du moins ſatisfaire à ces égards, autant qu'il eſt

poſſible, a ux beſoins de ces pauvres perſonnes.

LXVII. Avis aux nourrices.

Tout ceci ſuppoſé, c'eſt à la vigilance des nourrices qu'il appartient de bien examiner l'état de ſanté, de maladie ou d'infirmité de leurs nourriſſons pour en rendre d'exacts comptes à qui il appartiendra. Cette vigilance conſiſtera à bien obſerver ſi leurs nourriſſons ont un ſommeil raiſonnable ; s'ils ne ſont pas tourmentés de tranchées; ſi leur ventre ne paroît pas trop gonflé ; ſi les matieres qui en ſortent ſont de la qualité & quantité qu'il convient ; s'ils urinent ſuffiſamment ; s'ils n'ont point de hoquets ou de vomiſſemens ; s'ils n'ont point les gencives ulcérées, par ce que l'on appelle *aphtes*. Ce ſont-là toutes obſervations qui tombent ſous les ſens, & dont une nourrice peut & doit avoir connoiſſance.

Sylvius.

Un fameux Médecin de Hollande remarque que le peu de ſoin que l'on a de faire les obſervations dont je viens de parler, eſt ſouvent cauſe que l'on voit périr des enfans d'une ſorte de jauniſſe que les nour-

rices négligent : cependant la peau des enfans ni leur teint ne doivent point être jaunes. Un tel coloris eſt un ſigne aſſez évident, ou que le *meconium* aura été vuidé imparfaitement, ou que ſa mauvaiſe qualité aura laiſſé le foie vicié, & la bile dégénérée. Alors la qualité du lait de la nourrice doit être ou très-loüable, ou inceſſamment corrigée par un régime bien entendu. Au ſurplus, il convient de mettre quelgues goutes d'une legere ſolution, tantôt de *rhubarbe*, tantôt de *ſafran*, dans un peu de ſyrop ſimple de *roſes pâles*, que l'on fera avaler au nourriſſon avant que de le laiſſer teter. D'autres fois l'on mêlera dans un peu de ſyrop violat quelques grains d'*yeux d'écreviſſes*, ou de poudre de racine ſéche de chicorée ſauvage; tout ceci pendant qu'on fera prendre à la nourrice des bouillons au veau chargés de chicorée ſauvage. Enfin l'on donnera de petits lavemens ſimples où l'on ajoutera l'huile d'amandes douces.

LXVIII. Tranchées des enfans.

Les tranchées viennent d'une pareille ſource, ou parce que la nour-

rice s'eſt hâtée de donner de la *bouillie* à ſon nourriſſon, & en ce cas il faut commencer par la retrancher abſolument, ſouvent encore ces tranchées, précédées ou accompagnées de *hoquets* & de *vomiſſemens*, viennent de ce que la nourrice donne trop ſouvent à téter à ſon enfant. Car quoiqu'il convienne de nourrir ſuffiſamment un enfant, c'eſt à la prudence d'une nourrice à régler juſqu'à un certain point le nombre de fois qu'elle doit donner à téter à ſon enfant, en évitant ſur-tout le miſerable abus de contraindre un nourriſſon à téter, dès que par ſes cris il interrompt le repos d'une nourrice. Ceci ſuppoſé, les tranchées ſe traiteront par le moyen de l'huile d'amandes douces, où l'on mêlera quelques goutes d'eau thériacale. L'uſage des poudres *abſorbantes*, ſuivant le conſeil du célébre Médecin des enfans,* achevera cette guériſon.

* *Harris.*

Ce grand Médecin ne craint pas d'ordonner pour ſpécifique dans les maladies des enfans, l'uſage fréquent & abondant des poudres ab-

ſorbantes, qu'il craint même ſi peu, qu'il oſe les donner dans les cas urgents de quatre en quatre heures, comme on feroit du quinquina, & à la quantité de dix ou douze grains ou même davantage pour chaque priſe. Sa conduite eſt fondée ſur ce que c'eſt à un acide, ou pour mieux dire à un aigre dominant dans l'eſtomac des enfans, qu'il faut s'en prendre dans toutes les maladies les plus graves, les plus urgentes, & même les plus douloureuſes qui arrivent à ce jeune âge. En tout cas il appelle de la ſûreté des *abſorbants* dans ces maladies à l'experience, qui prouvera toujours à qui la conſultera, l'efficace & la ſûreté des *abſorbants* dans ces occaſions. On doit ajouter à cela une obſervation conſtante, ſçavoir, que l'eſtomac eſt le ſiége originaire de toutes les maladies des enfans, & la raiſon en eſt bien ſenſible dans la conduite des nourrices, leſquelles ſeules ſe rendent ou ſont laiſſées maîtreſſes & juges de la nourriture de ces tendres créatures. Cependant elles n'y ſçavent autre choſe que de rem-

plir les eſtomacs de leurs nourriſſons à force de lait, ou de leurs mammelles, ou ce qui eſt bien pis de celui de vache, dont elles font des bouillies; hé quelles bouillies! avec des farines ſouvent mal choiſies, & toujours mal aprêtées, parce qu'elles ne ſe donnent pas la peine de les faire ſécher avant que d'en faire de la bouillie. De-là ſe font des pâtées dans les eſtomacs des enfans, & dans les premiéres voies de leurs petits corps; les vaiſſeaux *lactés* ne portant dans le *meſentére*, & dans ſes glandes qu'une lymphe groſſiére & épaiſſie, elle devient l'origine de toutes les obſtructions qui entretiennent les maladies des enfans, & ſouvent celles des adultes, qui portent toute leur vie les impreſſions d'une mauvaiſe nourriture dont on leur a rempli les entrailles dès leur naiſſance.

LXIX. Syſtêmes ſur l'art de la nutrition dans les enfans.

Ces réflexions ſimples, naturelles & avouées de tout le monde, autoriſent deux ſyſtêmes en Médecine. L'un eſt de *Van Helmont*, qui a crû que l'*archée* * dominant ſur toute l'œconomie animale, avoit ſon ſié-

* C'eſt l'eſprit vivifiant.

ge dans l'eſtomac, ou mettant le ſceau à la premiére des coctions, il le communiquoit & le faiſoit paſſer dans toutes les autres parties. Le ſecond ſyſtême ſe trouve également appuié par ces mêmes réflexions, c'eſt celui des modernes, qui croient que l'eſtomac donne le *ton*, par celui que prennent ſes fibres, à toutes celles du genre nerveux, membraneux & muſculeux. En effet la quantité & la qualité des nourritures dont les fibres de l'eſtomac ſont imbuës, doit infiniment influer dans la vertu *ſyſtaltique* de tous les viſcéres, par les modes ou façons d'être, de ſe ſituer, de ſe dreſſer, & de ſe mouvoir, que doivent acquerir les fibres pour exercer leurs oſcillations par tout le corps; cependant pour une opération auſſi eſſentielle, l'on ſe repoſe uniquement ſur l'intelligence de femmes ignorantes, ou de nourrices groſſiéres, qui ne ſçavent rien de plus, que de prodiguer par humeur leur lait à leurs nourriſſons, & qui mettent tous leurs ſoins, jours & nuits, à les en remplir. Ne pourroit-on

pas dire que c'eſt veritablement empoiſonner les ſources du genre humain, que de faire paſſer avec profuſion dans le corps des jeunes enfans les ſemences de tant de maux que répand dans leurs entrailles, une nourriture auſſi mal diſtribuée : c'eſt cependant cette même nourriture qui doit faire la baſe de la ſanté & de la vie d'un chacun.

Il eſt du devoir du Médecin de prémunir les corps des enfans contre ces abus ; ſi on a ſoin d'y remédier, on verra un ſuccès évident dans la cure des maladies ou des infirmités qui traverſent leurs ſantés entre les mains des nourrices. Les cauſes de ces infirmités étant manifeſtement renfermées ou dépendantes de l'eſtomac, c'eſt à traiter l'eſtomac qu'il faut s'appliquer d'abord, pour le délivrer des mauvais ſucs qui s'y ſont accumulés, & pour aider les fibres de ce viſcére à ſe monter ſur le *ton* convenable, afin d'entretenir dans l'ordre & la régularité toutes les coctions dans les *fluides*, & mettre comme à l'*uniſſon*, toutes les oſcillations dans

les *ſolides*, pour l'entretien de l'équilibre qui fait la ſanté.

C'eſt pourquoi rien ne paroit plus néceſſaire pour la cure des maladies des enfans que l'uſage des *vomitifs*, ſans leſquels les *abſorbants* ne feront que *concentrer* les cauſes des maladies, en les fixant dans les entrailles; & les *purgatifs* ne ſerviront qu'à entraîner dans les vaiſſeaux les impuretés des premiéres voies. C'eſt un ſoin à la vérité aſſez recommandé aux nourrices, de faire vomir les nourriſſons, en leur mettant une plume trempée dans l'huile, dans la gorge; mais il convient d'employer un vomitif qui aille dans l'eſtomac même y balayer les impuretés qui tapiſſent ſes membranes, & qui en même tems ſoutienne ſans le déranger, le *ton* de ſes fibres, qui doit ſe tranſmettre pour ſa vertu *ſyſtaltique* à tout le genre nerveux. Les *antimoniaux* n'entrent pour rien dans ces opérations, ils les traverſent au contraire par les troubles énormes que des atomes de *tartre émétique* excitent & laiſſent dans les entrailles des enfans; c'eſt le ſentiment d'un

LXX. Remédes pour les enfans.

célébre Médecin Praticien & Chymiſte *. Mais il n'en eſt pas de même de l'Ipecacuanha, c'eſt un *tonique*, qui rend ou conſerve aux fibres leur *ton* naturel, en même tems qu'il évacue mollement le fond de l'eſtomac. Voila donc le *vomitif* que l'on doit choiſir par préférence, ou quand l'eſtomac d'un nourriſſon ſe trouvera ſurchargé, ou quand quelque fievre ou autre maladie de cette importance lui arrivera. Ce ne ſera pas pourtant en donnant l'Ipecacuanha en ſubſtance; mais après en avoir fait bouillir quelques grains dans l'eau, l'on mêlera de cette eau, plus ou moins ſuivant l'âge de l'enfant, dans un peu de ſyrop violat, & quelque peu d'eau de canelle orgée. Ce ſera une petite quantité que la nourrice aura ſoin de faire avaler comme elle pourra à ſon nourriſſon, à pluſieurs repriſes, en le faiſant téter ſi-tôt après. Si cependant il paroiſſoit quelques impreſſions de trouble reſtées dans le corps du nourriſſon, elle lui feroit avaler quelque petite quantité d'*eau thériacale* dans le jour & dans la nuit.

* *Vuedelius.*

L'on n'en demeurera pas là en matiére de *vomitif*, ſi l'eſtomac continuoit à ſe montrer abreuvé de mauvais ſucs, car en ce cas l'on ſe ſerviroit de l'*oxymel ſcyllitique*, dont on lui donneroit encore de tems en tems de petites doſes; par ce moyen les glaires ou viſcoſités cauſées par l'abondance du lait, étant *inciſées* par l'*acide aromatique* de ce reméde, & les fibres de l'eſtomac légérement ſollicitées par la vertu vomitive de la *ſquille*, ce viſcére devenu plus net, mettroit à profit le lait de la nourrice, & tous les autres petits remédes convenables, abſorbants ou autres, ſur-tout la *rhubarbe*, l'ame de la Médecine moins purgative pourtant, qu'alterative des enfans.

Je crois que perſonne ne me blamera de ce que je m'étens un peu en details ſur les moyens de conſerver la ſanté des enfans des Pauvres, tout le monde en reſſent l'importance; en effet les Pauvres ſont comme la pepiniere du genre humain. L'experience journaliére nous démontre que les Pauvres ont

certainement beaucoup plus d'enfans que les Riches: ainſi en plaidant la cauſe des Pauvres, c'eſt entrer dans les intérêts de tous les Citoyens : d'ailleurs c'eſt du ſein même de la pauvreté que ſont venus & que viennent encore très-ſouvent des familles les plus diſtinguées, ſoit dans les Villes, ſoit dans les Etats, à la Cour & à la Ville; on n'a qu'à ſuivre les généalogies en remontant juſqu'à leur premiere ſouche, l'on trouvera ſouvent l'origine de la nobleſſe la plus diſtinguée & la plus illuſtrée dans la plus baſſe roture *; cela ſe démontre aiſément par les piéces d'Armoiries dont ſont compoſés les écuſſons de quantité de ces familles; on voit que ce ſont les outils des metiers qu'éxerçoient les chefs de ces mêmes familles. De-là eſt arrivé que l'Egliſe Electorale de Mayence a mis dans ſes armes ou ſon blaſon, une roue d'argent : monument de la modeſtie de Willigiſe un de ſes premiers Archevêques, qui choiſit ces armoiries pour faire ſouvenir qu'il étoit fils d'un Charon de village

* Voyez le Traité de l'opinion, *l.* 6. *p.* 117.

* De plus les armées ne ſont compoſées preſque que d'enfans d'artiſans, de payſans, & de pauvres. La bourgeoiſie ſe forme tous les jours de gens du petit peuple, qui s'élévent par leurs talens, leur induſtrie, & par l'étude à des profeſſions diſtinguées, ſoit dans le Négoce, ſoit dans la Magiſtrature. Et l'on a vû de nos jours des *laquais* entrer dans les caroſſes de leurs maîtres, dont ceux-ci étoient dépouillés par l'infortune. Si à tout ceci l'on ajoute que ſouvent les habitans qui peuplent & enrichiſſent les villes, ſont ceux de la campagne, qui changent d'état comme de domicile; enfin que tous les artiſans & les domeſtiques de l'un & de l'autre ſexe ſe prennent parmi les pauvres: pourroit-on après cela douter de l'importance qu'il y a de veiller à la conſervation de leurs enfans, pour remplir tant de fonctions auxquelles la nature les deſtine, & pour leſquelles les loix, la police & le bon ordre les ont établis, & les protégent pour l'utilité de tout le monde?

* *Ibid.* p. 110

C'eſt donc rendre un ſervice important à toute la ſociété que de lui menager des ſecours ſi étendus & ſi utiles ; c'eſt pourquoi je vais ajouter encore quelque choſe à ce que j'ai déja dit. Après donc avoir pourvû par les vomitifs à mettre l'eſtomac en bon état dans les maladies des enfans, chez leſquels cette partie eſt particuliérement en ſouffrance, on pratiquera les remédes convenables à la qualité de chaque maladie. Si ce ſont des *convulſions*, peut-être *épileptiques*, qui ſaiſiſſent un enfant, on le ſoulagera ſur le champ en lui faiſant avaler comme l'on pourra de l'eau thériacale; on lui frotera le nez, & les tempes avec de l'eau de la *Reine d'Hongrie*. L'accès étant paſſé on le mettra à l'uſage des abſorbants appropriés, ſur-tout de *ſuccin* préparé, & de la poudre véritable de guttette aromatiſée d'une petite goute d'eſſence de gérofle, dans laquelle on mêlera de tems en tems quelques atomes de *thériaque céleſte*. D'autres fois on lui fera prendre quelque petite cuillerée d'infuſion de rhu-

barbe, qui ſera faite dans l'eau de tilleul. Si les accès s'opiniâtrent, l'on tirera quelques onces de ſang au nourriſſon, pour préſerver au plûtôt le cerveau de la congeſtion ſanguine qui le menace. Enfin l'on aura une légére décoction de pivoine mâle, & de *gui de chêne*, pour en faire avaler habituellement de petites doſes au nourriſſon. On n'oubliera pas dans tout ceci de faire uſage de petits lavemens avec l'huile d'amandes douces.

LXXI. Attention des nourrices pour leur lait.

Mais tout cela ſera inſuffiſant ſi l'on ne pourvoit au lait de la nourrice; car comme dans les maladies des adultes, c'eſt une reſſource que de les mettre aux bouillons ſeuls & à l'uſage des délayants; de même c'en eſt une des plus néceſſaires de réduire un nourriſſon au ſeul lait de la nourrice, ayant ſoin de la nourrir elle même d'alimens convenables, qui ne ſoient ni âcres, ñi ſalins, ni vineux; car c'eſt à quoi ſont obligées les nourrices, de s'aſſujettir au régime d'où dépend la bonne ſanté de leurs nourriſſons. C'eſt donc à elles à ſe mettre à la place

de leurs nourriſſons, dans toutes les occaſions où ces tendres créatures ne peuvent aſſez s'aider par la difficulté qu'il y a à les faire boire. C'eſt pourquoi comme il s'agit ici de délayer beaucoup le ſang de ces jeunes enfans, c'eſt aux nourrices à prendre les délayants pour porter dans leur ſang un vehicule convenable, qui ait en même tems les qualités propres à le corriger. C'eſt même une pratique qu'on ne ſauroit trop recommander aux nourrrices; parce que le vice capital qui regne dans le ſang des enfans malades, étant l'épaiſſiſſement, la lenteur & l'aigre, rien n'eſt ſi efficace, pour prévenir ces mauvaiſes qualités ou pour les corriger, que les délayans, leſquels noyant cet aigre vicieux, rendent au ſang ſa fluidité naturelle. Je crois pour cette même raiſon, qu'il ſeroit très-important de conſeiller aux nourrices de ſe mettre dans l'uſage de ne pas boire de vin, & de boire chaude l'eau dont elles feront leur boiſſon ordinaire. Un délayant qui leur convient d'ailleurs très-réguliérement quand leurs

nourriſſons ſont ſujets aux convulſions, c'eſt le petit lait, où l'on aura fait bouillir la racine de pivoine mâle & le *guy de chêne*; on pourra y battre quelquefois un gros de poudre de *guttete* ſur une pinte: deux ou trois verres d'un tel petit lait par jour, pourront détruire radicalement le fond du mal, ſur-tout ſi elles ont ſoin de prendre de tems en tems quelques verres d'infuſion de *rhubarbe*, auſſi-bien que quelques goutes d'*élixir de propriété* ſans acide, pour inſenſiblement corriger la bile, que le *méconium* aura peut-être laiſſée âcre ou *lixivielle*, éloignée enfin de cet amer huileux qui fait le baume du ſang, & que l'*élixir de propriété* corrige ſans inconvenient, étant porté dans le corps d'un nourriſſon par un interméde auſſi innocent que le lait d'une nourrice.

Il n'eſt pas concevable avec quelle efficace le lait peut ſe charger des vertus des herbes & de tout ce qui ſe mange. Outre tant d'expériences connues là-deſſus, l'on a l'obſervation des bergers, qui s'apperçurent de la vertu du *caffé*, lors que

leurs moutons ayant été dans les pâturages où se trouvoit ce fruit, & où ils le broutoient, ils s'apperçurent que leur troupeau étoit plus gai, plus dispos, & que les moutons & les brebis devenoient plus mutins les uns envers les autres. On voit par cet exemple que le chyle, & par conséquent le lait transporte dans les viscéres les qualités des alimens que l'on prend.

Une voie plus abrégée, en cas de besoin, que celle qu'on vient d'ouvrir pour délayer & adoucir le sang d'un nourrisson, c'est de lui substituer une autre nourrice qui soit plus jeune & dont le lait soit plus nouveau. C'est même entrer dans les vûes de la Médecine naturelle, qui nous aprend que rien n'est si propre à porter dans le sang des jeunes enfans la fluidité qui lui convient, pour pouvoir entrer dans les routes infinies de la circulation que l'usage du *coloſtrum*, qui n'est institué qu'à cette intention. Et comme il se commet mille abus aux dépens de la santé des enfans, quand on les prive de l'usage du *coloſtrum*, pour

lui ſubſtituer les purgatifs artificiels qui dérangent l'œconomie naturelle des fonctions, c'eſt un pareil abus que de multiplier mille remédes malfaiſans, ſouvent ſuperſtitieux, pour rétablir la ſanté des enfans qui tombent en langueur ou en *éthiſie*. Car cette maladie n'ayant pour cauſe que l'épaiſſiſſement du ſang, qui tient *étouppées* toutes les capacités des *artéres lymphatiques*, un lait nouveau, jeune, bien frais, bien temperé, & d'une jeune nourrice, eſt plus propre à dénouer le ſang, & à lever toutes les digues ou les obſtructions qu'il a faites dans les viſcéres & dans les glandes, que toutes les drogues *fondantes*, *purgatives mercurielles*, &c. dont l'on abuſe ſi étrangement dans ces ſortes de maux.

LXXII Tems de ſevrer le enfans.

J'ai remarqué encore un abus preſqu'univerſel dans la maniére d'élever des nourriſſons, c'eſt le parti qu'on prend de les ſevrer avant le tems ordinaire, lorſqu'on les voit opiniâtrement malades; de maniére qu'on leur fait un remède de leur ôter le lait, dans lequel ſeul la nature a mis la ſureté de leurs vies.

C'eſt déja un malheur très-grand pour les jeunes enfans, que l'on ait réduit le terme de les alaiter, à moins de trois ans; on n'a qu'à conſulter à ce ſujet la conduite des anciens, on verra que la mere de *Samuel* par exemple, differa d'amener ce Prophête au Temple avant qu'il eût l'âge de trois ans. Pluſieurs ſiécles auparavant, l'illuſtre *Sara* avoit nourri de ſon lait pendant trois ans le Patriarche *Iſaac*; S. Jerôme ſoupçonnoit même que Sara ne le ſevra qu'à l'âge de cinq ans; & ſous la Loi de Moyſe, les enfans des Prêtres n'étoient comptés parmi ceux que l'on nourriſſoit des revenus du Temple, que lorſqu'ils avoient trois ans: * de même que comme les agneaux n'étoient recevables pour être offerts en ſacrifice, que lorſqu'ils avoient un an, parce que c'étoit le terme où la Loi trouvoit que leurs corps avoient acquis leurs parfaites croiſſances, de même auſſi les jeunes enfans ne paſſoient pour avoir acquis la perfection de la formation dans leurs corps pour être reçus à être nourris

Rois. c. 1. v. 22. & 11.

*2. Paralip. c. 31. v. 16.

comme les Miniſtres du Temple, que lorſqu'ils avoient acquis l'âge de trois ans. C'eſt donc le terme où l'on avoit remarqué que la nature avoit mis comme la derniére main à la formation des parties du corps. Ainſi c'eſt déja un grand mal d'avoir abregé ce terme pour ſevrer les enfans, & peut-être eſt-ce une des cauſes de la décadence où ſont tombées la ſanté & la vie des hommes d'aujourd'hui, qui ne ſont venus moins vigoureux & moins vivaces que nos peres, que parce qu'on ne laiſſe point prendre aux parties originaires de nos corps leur parfaite integrité; il eſt évident que ces parties n'ayant point eu le tems de développer ſuffiſamment, ou d'étendre les fibres qui en font le tiſſu, elles n'ont pû parvenir au dégré de *ton*, de force, ou de fermeté qu'elles auroient acquiſe, en laiſſant pendant trois ans les nourriſſons dans l'uſage du lait de leur mere.

C'eſt que toute la vertu des nourritures dépend de la ductilité des ſucs dont elles ſont tirées. Par exemple, pour la ſureté du ma-

çonnage d'un édifice, l'on employe moins un ciment épais & abondant, qu'une eau de ciment, (parce qu'on l'y a fait diſſoudre pour mieux l'injecter juſque dans le fond le plus intime des joints des pierres.) De même l'adreſſe pour affermir les fibres des parties ſpermatiques, c'eſt de ne les remplir que de ſucs infiniment déliés, afin qu'ils ſoient plus *ductiles*. Le mal donc qui arrive de ce changement anticipé eſt aiſé à comprendre; il vient de ce que les parties nourriciéres des chairs des animaux dont l'on nourrit les enfans que l'on ſevre, en ſubſtituant les bouillons, les panades & les ſoupes à la viande, à la place du lait, ſont des molécules nourriciéres auſſi peu propres à prendre dans le corps les arrangemens néceſſaires pour la nutrition, que les molécules nourriciéres du lait (ſur-tout, de celui des vraies meres nourriciéres,) y ſont propres par leur nature. La nutrition eſt un épanouiſſement de parties, c'eſt-à-dire, un développement & en même tems une dilatation lente & ſucceſſive des bouches ou des

diamétres d'un million de petits vaiſſeaux, ſçavoir de ceux qui doivent admettre dans leurs capacités les ſucs nourriciers qui doivent s'y introduire, à meſure que les capacités s'ouvrent & ſe multiplient en ſe développant. Rien ne convient mieux pour cela que le lait. Certainement on ne dira pas de même des chairs des animaux. En effet, autant que le tiſſu originaire du corps d'un nourriſſon eſt laiteux, autant il ſe trouve en conformité de nature avec le lait, autant par la raiſon contraire ſe trouve-t-il d'une diſſemblable condition avec la qualité des ſucs qui viennent des chairs des animaux. Dans cette oppoſition ſi évidente, on s'apperçoit tout d'un coup à quels ralentiſſemens ſe trouvent expoſés les ſucs nourriciers ; n'étant plus en proportion de volume avec les diamétres des vaiſſeaux, ils deviendront l'origine & la ſource de mille *ſtagnations* ſecretes, leſquelles s'accroiſſant à meſure que l'enfant ſe nourrit de ces ſucs incongrus pour ſon âge, il s'en fait des congeſtions

lymphatiques dans le fond des viſcéres. Ce ſont des digues qui arrêtant ou retardant dans la ſuite les oſcillations de la vertu *ſyſtaltique*, bornent trop-tôt la meſure des fibres nerveuſes; & les corps en conſéquence en deviennent plus petits, plus courts, moins longs & moins étendus: ne ſeroit-ce pas la raiſon pourquoi les hommes d'aujourd'hui n'ont pas communément cette taille avantageuſe telle que l'avoient nos peres? Ce n'eſt pas tout, la circulation des ſucs ſe trouvant à l'étroit ou renfermée dans des diſtances & des capacités plus ſerrées, ce ſont des occaſions de mille mauvaiſes qualités ſulphureuſes, âcres, aigres & ſalines qu'acquiérent les fluides, qui ſe corrompent à proportion qu'ils ſont gênés dans leur cours ou dans leurs mouvemens. *Vitium capiunt, ni moveantur aquæ.*

Les raiſons par leſquelles l'on a juſtifié ci-deſſus les réflexions que l'on a faites ſur l'attention que l'on doit à la Médecine des Pauvres, & en particulier à celle de leurs enfans malades, reviendroient encore ici, car

car les cauſes de maladies qu'on vient de faire remarquer étant communes à tant de perſonnes, la raiſon tirée de ce que les familles des Pauvres ſont les ſéminaires du genre humain, montre évidemment l'importance de ſemblables réflexions qui ſe préſentent ici. C'eſt qu'après tout ce qui vient d'être expliqué, il eſt démontré que la Médecine des enfans des pauvres, eſt d'autant plus digne de l'attention des Médecins, qu'elle s'étend à tous les hommes, & à toutes les maladies, ſoit à celles qui dépendent de la partie blanche du ſang, ſoit à celles qui dépendent de la partie rouge; c'eſt ainſi que le fond de toute la *pathologie* pratique, pour les maladies futures, ſe trouve comme dans ſon germe, dans les entrailles des nourriſſons, ou des jeunes enfans.

LXXIII. Deux cauſes des maladies des enfans. 1°. La Seroſité.

Deux cauſes de maladie reconnues, & avouées parmi tous les Médecins, ſont la *ſeroſité* & *l'acide*; c'eſt de-là que tous les maux prennent leur origine: ce principe établi, je demande s'il eſt une origine de ſe-

rosités plus manifeste, que le dérangement ou le vice de la lymphe nourricière, qui tient ses alterations de la nourriture naturelle des enfans, c'est-à-dire du lait ? Ainsi rien ne merite plus le soin de la Médecine, que l'attention que l'on doit avoir à ce que l'on ne donne aux enfans qu'un lait fait pour leur temperament, c'est-à-dire, le moins susceptible de corruption, d'aigreur ou de semblable vice. En conséquence de cette nourriture bienfaisante, les entrailles des adultes se trouvant remplies, & comme prévenues par des sucs doux, fluides & légers, sont précautionnées contre tant de maladies, qui ne sont dans des âges avancés que les suites ou les productions d'un mauvais lait, que l'on a tiré de la mammelle d'une nourrice étrangére ou malsaine.

2°. L'acide. L'acide, cette autre cause banale de tous les maux, n'a point d'origine plus raisonnable ni plus féconde, que celle de l'aigreur que les sucs laiteux prennent dans les corps des nourrissons : car les im-

preſſions d'un lait corrompu laiſſant dans leurs entrailles (comme le lait fait dans les laiteries mal propres) une odeur d'aigre, il n'en faut pas davantage pour empoiſonner le ſang & toutes les humeurs qui en réſultent ? Mais une réflexion plus importante ſur l'acide, c'eſt celle que nous préſente l'aigreur du lait corrompu dans le corps d'un enfant ; il faut obſerver que cette aigreur eſt étrangére à la nature, qui n'a point fait le lait aigre ou acide. Son Auteur, qui eſt Dieu même, n'eſt point cauſe ou auteur de ce fondement de mort. *Deus mortem non fecit, neque medicamentum exterminii.* Mais ce ſuc ſi doux naturellement, prend l'aigreur par accident ; car c'eſt en tombant dans l'*inertie* ou le ralentiſſement, par le retard où tombe la circulation, qu'il perd ſa douceur, parce qu'il dégénére de ſa conſiſtence, & s'apeſantiſſant il devient aigre ; voila l'acide morbifique qui n'eſt point la cauſe originaire de la corruption du ſang, puiſque c'eſt l'effet du retardement de la circulation des humeurs, & de leurs

ſtagnations, ou croupiſſemens, qui occaſionnent la corruption de ces ſucs. Ce ſera donc en étudiant les cauſes de toutes les maladies, dans celle des maladies des enfans, que l'on ſe convaincra que l'acide morbifique n'eſt point la cauſe primitive des maladies, & qu'au contraire il faut la prendre dans le retardement de la circulation des humeurs ralentie dans les vaiſſeaux.

LXXIV Différence de l'Acide & de l'Aigre.

Ainſi c'eſt dans la pathologie des maladies des enfans que doit ſe prendre la veritable idée de *l'acide* bien différente de celle de l'*aigre*. Pathologie qui découvre une erreur aſſez commune dans la Médecine vulgaire, dans laquelle ſans deméler l'*acide* d'avec l'*aigre*, l'on attribue à l'acidité ce qui appartient à l'aigreur. Cependant la différence eſt entiére entre l'un & l'autre, car le ſalin de l'aigre étant différent du ſalin de l'acide, il eſt évident qne les *concentrants* ou *abſorbants*, dont il eſt tant fait mention parmi les Praticiens, ſont à tout le moins trés-défectueux. Et en effet les pointes des ſels étant differentes dans l'aigre, des pointes

des sels qui font l'acide, la concentration que l'on se propose doit souvent manquer; & par-là on voit la cause des *obstructions* que tant d'Auteurs avouent naître de l'usage des absorbants, auxquels on attribue une vertu qu'ils n'ont pas dans la cure des maladies.

Il faut conclure de tout ce que je viens de dire, que l'*acide* pris dans son sens naturel, est une qualité mûre, ou un état de maturité & de perfection dans la formation des mixtes, au lieu que l'*aigreur* est une qualité, ou un état de crudité dans les mixtes qui n'ont pas encore atteint le développement qui doit faire leur maturité. Telle est l'aigre de verjus & l'aigreur de tous les fruits qui ne sont pas mûrs; ou bien c'est un état de *décomposition*, par où les parties d'un mixte tombent dans la désunion; ce sont les sels *résouts*, ou la résolution des sels, *salium fluor*; ce qui est le *fracedo* ou la chûte en corruption d'un mixte, dont les parties se déconcertent; état qui est la qualité que contractent les laitages, quand ils tournent à l'aigre. Ces

notions aident à faire concevoir comment il arrive qu'un acide en corrige un autre ſuivant la maniére vulgaire dont l'on penſe en Médecine ; en effet le citron, l'orange, les limons, quoique manifeſtement acides, corrigent, de l'aveu de tous les Médecins, la cauſe des fievres attribuées à l'exaltation d'*acides* dans le ſang ou dans les humeurs ; & les *limonades minerales*, auſſi-bien que les *teintures de roſes*, &c. qui ſe font avec l'eſprit de *vitriol*, prouvent cette vérité. Mais les acides qui corrigent ſont naturels, & ceux qui ſont corrigés ſont des alterations accidentelles, qui doivent leur origine à un état de corruption.

Il ne faut pas encore oublier l'uſage du *vinaigre*, qui fut tant en recommandation dans la pratique de *Sylvius de Hollande* : Tous les bons effets que des acides produiſent ſur d'autres acides, ne viennent que parce que les acides mineraux étant tels de leur nature quand elle n'eſt ni alterée, ni corrompue, ils communiquent de leur vertu, qui eſt

astringente de son naturel, aux parties des sucs qui sont devenus tels par corruption, c'est-à-dire, par la résolution ou la désunion de ces mêmes parties. C'est donc une *décomposition* qui seroit comme une *atonie* dans les *fluides*, parce qu'en effet ils ont des fibres organiques, qui se trouvent rétablies dans leur *ton*, parce que leurs parties se sont rapprochées & remises dans leur arrangement naturel. Ainsi la vraie place des *absorbants* ne se trouvera bien pour la cure des maladies, que quand l'on aura des preuves que ce sont des corps reconnus propres à recevoir dans les *porosités* de leurs parties, les sels morbifiques qui tenoient en désunion les sucs ou leurs principes. De-là vient la certitude du *quinquina* pour la guérison de certaines fievres. Mais les effets de tous les autres *absorbants* n'ayant point par devers eux ce fond de certitude dans leur application, rien n'en découvre si évidemment les dangers, ou du moins, l'inutilité en bien des occasions.

Ces reflexions generales sur l'a-

LXXV. Fievre des dents.

cide des maladies, nous ramenent naturellement à l'examen particulier de ces mêmes acides dans les maladies qui ſont propres aux enfans. Celles qui les expoſent à des dangers plus grands, ou à des accidens plus graves, ſont toutes les ſortes de fievres qui attaquent ce jeune âge. Celle de ce genre, c'eſt la *dentition*, ou la ſortie des dents; car cette maladie, ſuivant la remarque d'un très-ſçavant Médecin *, doit être comparée à la *muë* des oiſeaux, lorſque les plumes leur percent la peau, ſoit pour en changer quand ils les ont portées pendant quelque tems, ſoit quand elles leur naiſſent pour la premiere fois. Alors ils paroiſſent dans un état de ſouffrance & de triſteſſe, de ſorte qu'ils ne chantent plus s'ils avoient commencé à le faire, ainſi tout marque en eux une eſpéce de fievre. Or la ſortie des dents dans les enfans reſſemble parfaitement à la ſortie des plumes dans les oiſeaux, avec cette différence qu'une dent qui pouſſe eſt comme une cheville oſſeuſe, qui a à écarter les côtés de l'*alveole*, puis

* *Liſter in aphor.*

les fibres de la chair des gencives, & finalement les bords du *calice* formé par cette chair, que la dent doit encore écarter deſſus la ſuperficie de la gencive, pour ſe faire jour & ſe ranger dans la machoire. Il me ſemble qu'il n'y a point de maladie qui appartienne plus aux ſolides, c'eſt la remarque d'un grand Praticien * qui fait là-deſſus des obſervations. Ainſi cette maladie eſt des plus inflammatoires; il ne faut pas après cela s'étonner ſi la fievre, les douleurs, les convulſions, &c. accompagnent la ſortie des dents, ſuivant la reflexion d'Hippocrate dans ſes Aphoriſmes. Après toutes ces obſervations, il eſt évident que les différens ſymptomes qui accompagnent la ſortie des dents, ne ſont rien moins que les témoins ou les ſignes de cette fievre particuliere. On l'attribue cependant ſans y héſiter à l'acide du ſang ou des humeurs; & voilà préciſément la raiſon pourquoi cette maladie trouve ſi peu de ſecours dans cette Pathologie. Ils ſeront donc plus ſurs ces ſecours, en traitant la ſortie des

* *Bagliv.*

dents de la même maniere que l'on va faire la fievre des enfans.

LXXVI. Cauſes des fievres des enfans. Les auteurs qui traitent les maladies des enfans ſe débarraſſent tout d'un coup des cauſes qui font leurs fievres, en les attribuant à l'acidité des humeurs, & en conſéquence ils conſeillent de leur faire prendre abondamment des *abſorbans* qu'ils regardent comme les *ſpécifiques* des fievres des enfans. Mais cette Pathologie eſt-elle conforme à la vérité de ce qui ſe paſſe dans le corps d'un enfant qui a la fievre ? L'exemple qu'on vient de donner de la fievre que cauſe la ſortie des dents, donne une idée bien différente des cauſes des maladies des enfans.

La violence d'un corps ſolide, qui eſt la dent naiſſante, qui perce à travers la chair la plus denſe qui ſe trouve dans le corps humain, excite une fievre des plus cruelles. L'action violente de ce ſolide eſt ſemblable aux efforts de la dilatation qui ſe fait des diametres ou des capacités de tant de millions de vaiſſeaux qui ont à s'ouvrir par la croiſſance du corps d'un enfant. Ce

ſont toutes parties *nerveuſes-membraneuſes*, dont les fibres ou leur contractilité ſont forcées pour obéïr à la dilatation qui s'opére par-tout le corps & dans tous les vaiſſeaux qui le compoſent. C'eſt donc un état *ſpaſmodique*, univerſellement douloureux, dans lequel ſont les jeunes enfans qui ont la fievre. Si après cela l'on fait reflexion que les reſſorts des fluides croiſſant à proportion que les ſolides s'épanoüiſſent ou ſe développent, le ſentiment de *rénitence* des ſolides contre les fluides qui ſe fait en tant d'endroits tout-à-la fois, ce double effort n'eſt-il pas ſuffiſant pour donner la fievre à des corps ſi tendres? Car de-là viennent des *oſcillations* multipliées par leur nombre, ou accrues par la nature des parties qui ſont en travail. Les efforts d'une nature ainſi excitée, qui ſont les cauſes naturelles des fievres en general, nous donnent auſſi la véritable notion de celles qui attaquent les enfans. Les fluides y ont cependant bonne part, car c'eſt la lymphe nourriciere que produit le lait. Les corps des enfans

prennent leur croiſſance de cette lymphe, parce que c'eſt par l'intromiſſion de ſes parties dans tous les petits vaiſſeaux véſiculaires qui compoſent le tiſſu de ces jeunes corps, & par la dilatation de ces vaiſſeaux, qui ſe relévent ou ſe gonflent, que ſe fait la nutrition. Or toutes ces dilatations des vaiſſeaux, qui ſe font inſenſiblement pour opérer la nutrition naturelle, venant à ſe faire forcément, elles deviennent ſenſibles, douloureuſes ou *morbifiques*; cela arrive quand cette lymphe nourriciere eſt trop abondante ou trop élaſtique; c'eſt ce qui arrive lorſque l'on nourrit les enfans ou trop abondamment, ou d'alimens trop ſucculens, ou bien quand on leur fait boire du vin ou choſe ſemblable. Alors cette lymphe rendue ou boufante ou trop élaſtique, devient capable de ſoulévemens, qui en maniere de vibrations, ſe portent contre celles des artéres. De-là réſultent des oſcillations contre nature, & ce ſont là les cauſes, & en même-tems les matieres de fievres.

La maniere de procéder à la cure

des fievres des enfans, eſt ſimple & aiſée à comprendre, quoiqu'elle ſoit double. D'une part il s'agit de ſouſtraire, d'une autre il faut reprimer le bouffement de cette lymphe, en diminuant ſon volume, & en affoibliſſant ſon élaſticité. Par ce double moyen l'on guérit ces fievres, ſans même en excepter celle de la ſortie des dents. La ſaignée en effet ſe trouve d'une telle efficace pour la guériſon des fievres des enfans, qu'une palette de ſang les termine quelquefois en peu de tems; pourvû que l'on ait ſoin d'ailleurs que la nourrice modére la quantité de lait qu'elle donne à ſon enfant. L'uſage des lavemens pourroit être auſſi d'une grande utilité.

LXXVII. Maniere de traiter les fievres des enfans.

Les *abſorbans* paſſent pour le reméde *ſpécifique* contre ces fievres, en effet, je ne ferois pas difficulté de les employer, ſoit parce qu'ils concentrent les acides, ſoit parce qu'ils en *engaineront* les pointes. Indépendamment de cet effet, dont peut-être on leur fait trop d'honneur, ils ont des proprietés qu'il ne faut pas négliger. 1°. Etant de leur na-

ture des molécules pesantes, elles agissent d'abord par leur *gravitation* sur les membranes de l'estomac, & elles en arrêtent les irritations convulsives ; ensuite passant dans les vaisseaux & dans les sucs nourriciers, elles s'interposent entre les globules du sang, & se mêlant dans les fibres de sa partie blanche, elles *enraient*, pour ainsi dire, les unes & les autres, en arrêtant sur-tout la volubilité de ces globules. Le trouble des *fluides*, & en même tems le ressort des parties étant diminué, procure l'heureuse opération des *absorbans*, qui deviennent ainsi des *fébrifuges*, des *sédatifs*, & des *antispasmodiques*. 2°. Le *quinquina*, (sur-tout la *cascarille*) étant un *absorbant*, il se mêle très à propos avec les absorbans ordinaires, soit en poudre, soit battus & infusés dans l'eau, & la vertu absorbante n'y est aucunement détruite ; au contraire le fébrifuge en devient beaucoup plus sûr pour la cure de toutes les fievres. Il y en a cependant une fort singuliere qu'un grand Medecin * fait observer, il l'appelle le pourpre des

*Etmuller.

enfans, *purpureæ efflorescentiæ*; mais en même tems il avertit, que malgré ce nom odieux de pourpre, elle n'est point menacée d'aucune mauvaise suite, de maniere qu'il est rare que les nourrices prennent là-dessus des conseils, parce que cette sorte de pourpre se dissipe de soi-même.

Les *glaires*, la *sérosité*, la *lymphe* & semblables productions d'une lymphe viciée, dénotent manifestement l'abondance d'humeurs & d'acide qui dominent dans les enfans, par tous les symptomes qui accompagnent ou qui suivent leurs maladies. Ce sont ces *toux* plus ou moins convulsives, qui ont fait donner à celle qui est familiere aux jeunes enfans, le nom d'*architoux*, pour ainsi dire, *pertussis*, ou de *toux-maîtresse*, maladie très-dangereuse pour les enfans qui en sont attaqués. La seconde maladie sont les *vers*. La troisiéme les *aphtes*. La quatriéme les affections galeuses, qui désolent si souvent la santé de ces jeunes créatures.

LXXVIII. Toux des enfans.

Cette toux tient de si près aux humeurs, qu'il est rare qu'elle ait son premier siege ailleurs que dans

l'eſtomac ; il n'en eſt donc guère qui mérite mieux le nom de *toux ſtomacale*, que celle des jeunes enfans. Auſſi un grand Praticien * conſeille-t-il de ne jamais perdre de vûe le vice de l'eſtomac dans cette maladie, ſi l'on veut en obtenir la guériſon. La *ſterteur* ou le ſifflement qui ſe fait entendre dans l'eſtomac de ces enfans donne à connoître l'abondance des phlegmes qui l'occupent ; & la preuve que c'eſt dans ce viſcére que ſéjournent ces glaires ou viſcoſités, c'eſt que le vomiſſement les évacue, & aſſure l'efficace des autres remédes. Ce n'eſt pas que la poitrine n'ait quelque part dans cette *ſterteur*, mais ce n'eſt point en premier, c'eſt ſeulement parce que l'eſtomac ſe trouvant en ſympathie avec la poitrine, celle-ci partage la cauſe de la toux ſtomacale, comme le *diaphragme* partage avec l'eſtomac la cauſe du *hoquet*. Le ſiege donc de ces maladies ſe trouvant dans l'eſtomac, il ſe communique avec la poitrine & avec le *diaphragme* par le moyen des nerfs & des membranes. C'eſt pourquoi le convulſif

* *Valſ. tranſmit.*

ſe

se trouve si intimement mêlé avec l'humoral dans les toux stomacales, & c'est aussi la raison pour laquelle l'usage des *vomitifs* proportionnés à l'âge est si fort recommandé pour la guérison de l'*architoux* des enfans. Ces remédes rendent efficaces ceux que l'on donne ensuite, comme les *antispasmodiques*, tels que sont la poudre de *guttete*, le *gui de chêne*, &c. Cependant un sage Praticien * avertit, & l'expérience le confirme, que la saignée est d'une nécessité indispensable pour empêcher l'enfant d'étouffer. Moyennant ces précautions on parvient à guérir cette maladie, en faisant sur-tout un grand usage de l'huile d'amandes douces, & du blanc de baleine en maniere de *looc*; de la décoction de racine de *pivoine*, des infusions d'*hyssope*, des *capillaires*, des *fleurs de pas d'âne*, sans oublier sur-tout à régler le régime de l'enfant & de la nourrice.

* *Sydenham.*

LXXIX. Maladie des vers.

Cette précaution est encore essentiellement nécessaire pour la cure des *vers*; car aucune maladie ne donne tant à soupçonner l'abondance d'un chyle ou d'une lymphe nour-

riciere pourriſſante ou aigrie, que celle des vers. La miſerable coutume qu'ont les nourrices de donner à leurs nourriſſons trop ſouvent à teter, ou bien de leur donner trop de bouillie, ou même quelquefois de la ſoupe à la viande, jette ſouvent les fondemens de cette maladie. Tant de ſucs ſurabondans dans l'eſtomac & dans les inteſtins s'y altérent évidemment par leur aigreur, dont les haleines de leurs enfans ſont de ſenſibles témoins par l'odeur d'aigre qu'elles leur font ſentir, & que porte avec ſoi tout ce qui ſort de leurs corps; c'eſt ce qui donne le tems & l'occaſion à la *vermination*, c'eſt-à-dire, au développement des germes d'inſectes répandus par tout l'univers dans la plûpart des alimens & particulierement dans les laitages. Car s'il eſt un exemple de la *Pathologie animée: Pathologia animata*, telle que l'a traitée ſi ſçavamment un grand Médecin *, elle ſe trouve évidemment dans la maladie des vers, où ils paroiſſent s'éclore dans l'eſtomac & dans les inteſtins, comme dans leurs matrices. Il naît des

* *Langius.*

millions de petits animaux, qui ſont toutes les ſortes de vermiſſeaux qui ſe montrent dans les enfans, ſoit qu'ils en vomiſſent, ſoit qu'ils les rendent par les ſelles. Combien de différentes formes, plus monſtrueuſes les unes que les autres, ſous leſquelles ſe montrent des vers, comme l'a ſi ſçavamment fait voir le célébre Auteur des maladies des vers. Mais quoi qu'il en ſoit de ces différentes formes, le fonds de la *vermination* eſt toujours la corruption des ſucs nourriciers ſurabondans, croupiſſans, & qui s'aigriſſent dans les entrailles.

* *Mr. Andry, ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.*

L'uſage des *amers* eſt naturellement ce qu'il faut pour aller au fonds du mal, c'eſt pourquoi toute précaution gardée, & pour la quantité & pour la ſorte d'*amers*, ce ſont les remédes ſpécifiques pour détruire radicalement la cauſe vermineuſe. La *rhubarbe* toute ſeule remédie parfaitement à cette maladie : l'on en fait des infuſions legeres, dont la nourrice elle-même doit uſer, ſi l'enfant eſt à la mammelle, ſinon l'on en fera prendre habituellement

& ſouvent à l'enfant en même tems qu'on le tiendra à un régime ſobre & frugal ; car c'eſt ſur-tout dans les maladies des jeunes enfans, que l'on peut aſſurer hardiment que le manger eſt la cauſe des maux qui leur arrivent. Or la rhubarbe combat directement cette cauſe ; car en même tems que par ſa vertu *alterative*, amere & abſorbante, elle détruit les aigres, & porte le baume dans le chyle, elle eſt legerement purgative, ainſi elle entraîne par les ſelles, les ſucs pourriſſant qui ſervent comme de nids, de pâture, ou de materiaux à la vermine. Ce reméde ſera précédé de quelques petits vomitifs, après quoi on pourra ſe ſervir quelquefois du *mercure doux*, dont l'on mêle quelques grains avec des abſorbans, ou bien le *mercure crud* lui-même infuſé pendant la nuit à la doſe de quelques gros dans l'eau de *galega*, c'eſt le reméde célébré par toute l'*Italie*, où il eſt en réputation ſous le nom de l'illuſtre M. Boyle, parce que c'eſt ſous ce nom qu'on le diſtribue.

Les aphtes dans le langage vul-

gaire, ſont des ulcéres qui occupent la bouche, les lévres, & l'œſophage des enfans; mais c'eſt mal parler, dit un ſçavant Auteur *, car ce ſont de véritables *eſcarres*. Et un autre grand Médecin fait obſerver que ces *eſcarres* occupent les extrémités de ces excrétoires des glandes qui ſont ſi nombreuſes dans la bouche, c'eſt pourquoi le nombre des *aphtes* devient quelquefois ſi grand. Il y en a qui prétendent que c'eſt la diſpoſition mollaſſe de ces jeunes corps trop humides, qui fait ces ulcérations, parce qu'ils abondent en ſeroſité. Mais le caractère des *aphtes* qui attaquent auſſi les adultes, comme les femmes groſſes & les rateleux, (*lienoſos*, ſuivant l'obſervation d'Hippocrate,) découvre une vraie malignité dans l'humeur lymphatique ſalivale, qui fait les *aphtes* dans les enfans. Outre que les aphtes des adultes occupent tout le canal depuis l'œſophage juſqu'au dernier des inteſtins, les ſymptomes qui les accompagnent n'obligent à rien moins qu'à en venir à l'*opium* même, comme en avertit un célé-

LXXX. Les aphtes.

* *Dolæus.*

bre Praticien *. Il eſt à obſerver d'ailleurs, que la fievre cauſe ſouvent les *aphtes* ; celles-mêmes qui ſont les plus opiniâtres, ſont toujours entretenues par un fonds de fievre ; c'eſt la raiſon pour laquelle un autre grand Praticien * avertit qu'il faut alors en venir abſolument au *quinquina*. De tout ceci il faut conclure que les *aphtes* dans les enfans ne ſont auſſi mauvaiſes que dans les adultes, que parce que les ſels ſont moins exaltés dans le ſang des enfans que dans celui des adultes. Du reſte le fonds d'une telle humeur donne à comprendre qu'il faut bien ſe garder dans la cure des aphtes, de ſe borner à quelques *topiques*, mais qu'il faut très-ſoigneuſement veiller au lait de la nourrice, & au régime qu'elle fait garder à ſon nourriſſon. Le petit lait convient parfaitement à l'enfant tandis qu'on lui diminuera le lait de ſa nourrice, & celle-ci ne ſçauroit trop boire d'eau d'orge & de regliſſe pour deſſaler ſon lait.

* *Rivetius.*

* *Sydenham.*

Ceci ſuppoſé, le reméde le moins équivoque pour appliquer ſur les

aphtes, c'eſt le ſuc aqueux de *joubarbe* mêlé & cuit enſemble en parties égales avec le lait, pour en imbiber avec une plume les endroits ulcérés. C'eſt le reméde de M. *Boyle*, il y ajoute un peu d'*alun de roche*, quand le mal eſt opiniâtre. Mais ce que recommande fortement un ſçavant Médecin *, c'eſt d'être extrêmement réſervé ſur la purgation dans cette maladie, autrement on riſqueroit de mettre le comble au mal, parce que le cours de ventre y eſt très-pernicieux, & il eſt une ſuite des purgatifs, qui attirent cet accident mortel.

*Dolæus.

LXXXI. Ophtalmies des enfans.

Les affections *galeuſes* trouveroient ici la place qu'on leur avoit deſtinée, ſi d'autres affections congénéres aux aphtes ne venoient la préoccuper. Ce ſont les *ophthalmiques*, qui tourmentent ſi cruellement quelquefois & ſi long-tems les jeunes enfans, elles ſont, de même que les aphtes des fluxions ſereuſes; & elles prennent de même leur origine dans le genre glanduleux (c'eſt-à-dire, dans les glandes des yeux). Ce ſont donc des *ophthalmies* plus ou moins

humides, plus ou moins inflammatoires, plus ou moins douloureuſes, parce que ſouvent elles tiennent bien plus du larmoiement cuiſant & brulant (qui eſt l'*épiphora* des latins) lequel donne des cuiſſons inſupportables à ces pauvres enfans. C'eſt l'abondance de lymphe qui ſe porte naturellement au cerveau des enfans (qui pour cela leur rend la tête plus groſſe à proportion que les autres parties du corps) & qui s'engage dans les glandes des membranes des yeux. Là par le ſéjour de cette humeur, ſe fait l'acrimonie qui pique & brûle ces membranes, tandis que d'ailleurs les *diamétres* des *ſecretoires lymphatiques* venant à ſe dilater, ils reçoivent dans leurs capacités la partie rouge du ſang, ce qui alors change l'*épiphore* en vraie *ophtalmie*, ou en véritable inflammation des yeux.

C'eſt ſouvent le fondement des *taches*, des nuages, des obſcurciſſemens, enfin des aveuglemens qui arrivent & reſtent à ces enfans, ſi l'on manque à prévenir ces malheurs. La ſaignée, qui eſt, comme le penſe

penſe un célèbre Médecin *, le ſpécifique dans l'*ophthalmie*, doit être pratiquée, ſi l'on veut voir le ſuccès des autres remédes. Ici comme dans toutes les autres maladies des enfans, on les voit échouer, ſi l'on néglige de pourvoir à l'interieur du corps. Les *abſorbants*, la boiſſon de *petit lait*, quelques gorgées d'infuſion légére d'*euphraiſe* en maniére de *thé*, les lavemens pour lâcher le ventre (circonſtance ſi néceſſaire, ſuivant l'avis d'*Hippocrate*, pour la cure des *ophthalmies*) tout cela doit précéder ou accompagner les *topiques*, auxquels on a coutume de trop déferer dans les maux des yeux. La pulpe de pomme cuite dans l'eau, detrempée avec de l'*eau roſe* où l'on aura batu un blanc d'œuf, convient ici parfaitement; ou bien un petit cataplaſme bien léger, fait avec la mie de pain, le lait de la nourrice & quelques grains de ſafran; ou bien le lait même de la nourrice rayé dans les yeux du nourriſſon. Quelque *collyre* très-léger, fait par exemple avec l'*eau roſe* & les *trochiſques blancs de rhaſis*, étuvant

* Piccamil.

d'ailleurs très-ſouvent les yeux & tous les environs avec de l'eau chaude. Enfin l'inflammation ou la douleur étant trop vive, l'on fera ſaigner dans les yeux malades un pigeon, deux ou trois fois le jour. L'application derriére les oreilles d'un veſicatoire très-moderé pourra trouver ſa place ; enfin celle d'un *cautere* à la nuque du col, pour achever de tarir le fond de ces productions ſereuſes, pourra être employé pour terminer cette cure, & preſerver les enfans de rechûte dans ces maux d'yeux, parce que les cauteres réuſſiſſent ſinguliérement à cet âge & pour ces ſortes de maladies.

LXXXII. Galle des enfans.

Les *affections galeuſes*, quelque nom qu'on leur donne, ſont une ſorte de maladie à *éruptions*, elles demandent une précaution principale, à laquelle cependant l'on manque très-ſouvent dans la cure de la gale, ſur-tout de celle des enfans. Car l'on n'eſt occupé que de deſſécher ou éteindre les puſtules de la galle, leſquelles étant la voie par où ſe fait la *dépuration* du ſang des enfans qui jette par là ſon écume,

rien n'eſt plus pernicieux que de ſupprimer avant le tems ces *excretions*. C'eſt pourquoi l'on ne ſçauroit trop recommander aux nourrices de n'appliquer rien ſur les viſages galleux de leurs nourriſſons, juſqu'à ce que la nature ait achevé ſon travail. Cependant on la ſoulagera en moderant ſur-tout le régime de l'enfant, qui abonde dans cette maladie en ſucs nourriciers ſuperflus. Il faut en même tems faire ſuccer à l'enfant du ſyrop *ſimple* de *roſes pâles* mêlé avec un peu d'huile d'amandes douces, toujours ſans perdre de vûe l'avertiſſement d'un grand Médecin Chirurgien *, qui recommande ſéverement la retenue ſur les remédes exterieurs dont on ſe ſert communément pour la cure de cette maladie; parce que de l'indiſcrétion à appliquer des drogues ſur les viſages galleux des enfans, viennent des *épilepſies*, & ſouvent toutes les infirmités qui ſurviennent dans le jeune âge. Cette précaution exactement priſe, l'on ſe réglera pour l'application des remédes ſur les viſages de ces enfans, par l'état

* *Hildanus.*

où paroîtront les puſtules ; ſi elles ſont enflammées, douloureuſes & fievreuſes, alors il faut ſans differer ſaigner l'enfant; car ces accidens & encore bien d'autres, n'arrivent aux plus jeunes enfans qu'à raiſon d'une *plethore*, ou excès de ſucs dans les vaiſſeaux. C'eſt que n'y trouvant pas aſſez d'eſpace, ni aſſez d'étendue dans des capacités auſſi bornées, qu'elles le ſont dans d'auſſi petits corps, ces ſucs ſuperflus s'accumulent, & par les *congeſtions* plus ou moins phlegmoneuſes, ou par les *ſtaſes* qui s'en forment, ils attirent des douleurs, des anxiétés ou des inquiétudes cruelles, dans leſquelles on voit de pauvres enfans. A la ſaignée l'on joindra l'uſage du petit lait interieurement, & celui de l'eau d'orge ou ſeule, ou mêlée d'un peu de *trochiſques blancs de rhaſis*, pour en étuver ſobrement, & légérement le viſage de l'enfant. Si ces puſtules fourniſſent trop de ſuppuration, il faut avoir reçours à l'application de quelques déterſifs anodins-temperés, comme par exemple la créme très-fine de *lentilles* ou d'*orge*,

ou bien la *crême* de lait où l'on mêlera un peu de *craie* de *Briançon*. Enfin si ces pustules sont trop séches, il faudra les toucher délicatement d'un peu d'huile d'amandes douces, ou bien avec le lait tiede où l'on aura mêlé très-peu de *safran*, ce qui fait encore mieux. Lorsqu'on aura reprimé tous les accidens par les moyens convenables, on pourra passer à quelque chose de décisif pour la cure de la galle, on étuvera les pustules avec de l'eau d'orge où l'on aura fait bouillir un peu de *fleurs de soufre*. Au reste l'on aura soin de purger doucement l'enfant, ou par le syrop simple de *roses pâles*, ou par celui de *chicorée* composé de rhubarbe, ou en lui faisant avaler assiduement de l'huile d'amandes douces avec le syrop violat.

J'aurois traité en cet endroit de la maladie ordinaire & si terrible pour les enfans, qui est le *chartre*, ou le *rachitis* : mais comme j'ai été obligé de placer cette maladie ailleurs, où il a fallu faire comprendre la part si grande qu'a la partie blanche du sang en bien des mala-

dies, il ſeroit inutile de rien repéter ici ſur cette maladie. Voila à peu près tout ce que j'avois à dire de plus important ſur les maladies des enfans; mais tous les Auteurs qui ont traité de ces maladies, ont préciſément oublié de parler de l'occaſion qui attire une infinité de maux aux enfans, au ſortir du lait de leurs nourrices; c'eſt comme je l'ai déja dit ci-deſſus, la malheureuſe coutume que l'on a de ne pas faire attention au tems propre pour ſevrer les enfans, cela ſe fait toujours prématurément; car ſuivant la déciſion d'un reſpectable Praticien * de l'école de Paris, on ne devoit pas faire téter les enfans moins de deux ans & demi. Au mepris d'une ſi ſage obſervation, & ſi ſûre pour la ſanté à venir des enfans & des adultes, l'on ſevre les enfans ſur les moindres prétextes à douze & quinze mois, & pour l'exécuter l'on s'en repoſe ſur les ſoins ou l'intelligence groſſiére de femmes ſans ſcience, ſans réflexion, ſans éducation, qui font du *ſevrage* des enfans, une eſpece de metier pour gagner leur vie.

* *Ballonius. Ep. l. 1. p. 6.*

Cependant c'eſt cette circonſtance qui eſt la plus importante pour la vie & pour la ſanté des enfans : c'eſt du moment qu'ils ſont ſevrés que commence la formation de leurs corps ; c'eſt alors que s'établiſſent les fondemens de la ſanté de leurs corps, & de celle de leurs eſprits, dont les fonctions ſont ſi étroitement liées à la diſpoſition des corps : voila ce que l'on donne à menager à des femmes auſſi peu inſtruites ſur l'une que ſur l'autre de ces ſantés. S'il n'étoit queſtion de mettre de jeunes enfans chez ces femmes, que pour les empâter comme l'on fait des animaux, que l'on met ou que l'on donne à engraiſſer, elles s'acquitteroient parfaitement d'une telle commiſſion : mais de leur voir abandonner des hommes qui ſont & qui doivent devenir de plus en plus des ſubſtances penſantes ; elles qui ne ſçavent que faire des machines de chair & de ſang, bien bûvantes & bien mangeantes ; eſt-il ſurprenant de voir le monde ſe peupler d'eſprits ſtupides, lourds, enfoncés dans la

LXXXIII. Conduite de la plupart des ſevreuſes par raport aux enfans.

matiére, & appeſantis dans les fonctions de leurs charges, de leurs profeſſions, ou de leur metier ? Car ces réflexions ne ſont que la ſuite de celles que l'on a faites ci-deſſus, que les familles des Pauvres étant comme les ſéminaires du genre humain, il eſt de la derniére importance de veiller à la conſervation de leurs enfans, comme on l'a montré. Or l'importance n'eſt pas moindre pour leur éducation corporelle, c'eſt-à-dire, pour la maniére de les élever. On ne doit pas les nourrir comme l'on fait des animaux, qui ne ſont que des machines purement materielles, ou materiellement organiques ; il faut faire attention que les enfans des pauvres doivent devenir des ſubſtances raiſonnables, & que par conſéquent l'on doit également nourrir leurs eſprits en même tems que leurs corps, chacun à ſa maniere ; mais la bonne maniere eſt méconnue à preſque toutes ces femmes qui font le metier de ſevreuſes, & qui ne ſçavent préciſément que donner leurs ſoins à la nourriture du corps, ſans s'embarraſſer aucu-

nement de celle de l'esprit.

Les désordres qui résultent dans les familles, dans les états, & dans tous les emplois, d'une éducation aussi mal entendue, feroient plus d'impression, s'ils étoient bien compris, & examinés dans toutes les conditions. *Hippocrate* jaloux autant qu'il l'étoit de la vie corporelle des hommes, se plaignoit des désordres que causoit dans le monde l'ignorance & l'imperitie des Médecins; il s'en prenoit à ce qu'il n'y avoit point de loix établies pour punir les mauvais Médecins. *Artium Medicina nobilissima, verùm propter eorum qui eam exercent ignorantiam*, &c. *omnibus inferior habetur. Erroris causa .... quòd soli arti Medicæ nulla in urbibus ... præfinita pœna est* *. C'est pourquoi un moyen de remédier doresnavant aux fautes de ces femmes ignorantes, de ces *sevreuses* à gage, ne seroit-ce pas d'établir des loix, & en conséquence de faire des examens pour juger de leur capacité pour l'exercice qu'elles osent entreprendre? Cet établissement seroit-il moins raisonnable que celui par lequel il

* *Hippoc. lex.*

n'eſt permis à quelque femme que ce ſoit, de ſe donner au public pour *accoucheuſe*, ſans avoir paſſé par les examens ordonnés à cet effet, & auxquels elles ſont aſſujetties par de juſtes loix. Et en effet eſt-il moins eſſentiel de pourvoir à la ſûreté de l'éducation corporelle des enfans, qu'il n'a été néceſſaire de veiller à la ſûreté de leur naiſſance? Le ſoin des accoucheuſes ne regarde que la ſûreté de la vie du corps, au lieu que le devoir des *ſevreuſes* renferme la ſûreté de la vie du corps, & celle de l'ame ou de l'eſprit.

C'eſt donc à ce double égard qu'eſt mal entendue la maniere de *ſevrer* les enfans : on les met entre les mains de perſonnes qui croient avoir tout fait, quand elles ſe ſont acquittées de ce qui appartient à l'éducation corporelle, ou à la nutrition des corps, après les avoir farcis de ſucs nourriciers non-ſeulement trop abondants, mais ſouvent trop groſſiers. Je demande ſi ce ſont là des materiaux convenables à ſervir de fondement à l'édifice du corps, & de ſes organes qui

ſe forment ou ſe développent dans les jeunes enfans ? il ne faut pour en juger, qu'une légére attention ſur la maniére dont les Architectes s'y prennent pour donner aux fondemens des bâtimens qu'ils élèvent, la fermeté, la juſteſſe & la conſiſtence qui les fait durer des ſiécles entiers. Leur premier ſoin eſt de veiller à ce que les premiéres *aſſiſes* de pierres qui doivent porter le poids de la maſſe des plus grands édifices, ſoient ſolidement & fermement unies par les liaiſons qu'ils ſçavent donner aux pierres les unes avec les autres ; c'eſt à quoi ils réuſſiſſent par l'attention qu'ils ont à remplir les *joints* d'entre les plus groſſes pierres de taille, non d'un mortier abondant, groſſier ou épais, mais d'un ciment très-fin, très-délié, très-fluide, ou d'un plâtre le mieux choiſi, bien tamiſé, & habilement détrempé, dont ils ſçavent inſinuer de juſtes quantités entre les *joints* des pierres, quoique les plus groſſes, les plus étendues, & les plus maſſives. De même en ſuivant cet exemple, ne voit-on pas de

quelle importance il eſt pour l'affermiſſement, la ſolidité & la durée des organes du corps humain, de les former par la liaiſon de ſucs fins, très-fluides & juſtement détrempés ? Seront-ce ceux qui viendront de potages ou de ſoupes compoſées de viandes les plus groſſiéres, de *bœuf*, (ſouvent de *vache*) & de *mouton*, qui font la baſe des potages ordinaires des familles de petites gens ? Cependant il ſe trouve des *ſevreuſes* parmi elles, qui ne craignent point, qui même ſe font une eſpéce de vanité, de réuſſir à accoutumer les jeunes enfans à manger de tout, & autant qu'ils le peuvent, du pain ſec, du gateau, ou de ſemblables alimens ſolides, ſans en excepter la viande, & encore quelle viande ! Je demanderois à ces *ſevreuſes* ſi experimentées à ce qu'elles prétendent, quels ſont dans les corps des jeunes enfans, les organes qui doivent digerer ces nourritures ? Leurs dents ſont encore ou à venir ou trop foibles dans leurs aſſiétes ; les fibres nerveuſes de l'*eſtomac* n'ont pas encore pris leur *ton*, ou acquis le reſſort qui

leur conviendra pour exercer la vertu ſyſtaltique de la *trituration*. Voila donc tous les viſcéres naturels expoſés à ſe trouver comblés ou offuſqués par l'abondance de ſucs indigeſtes ou imparfaitement travaillés. Le danger en devient d'autant plus grand, que les principales iſſues que la nature ouvre dans le corps humain, pour le décharger de ſes plus abondantes ſuperfluités, ſont encore très-imparfaitement ouvertes : ce ſont les pores de la peau qui doivent ſervir à la *tranſpiration* ; cette reſſource capitale dans l'*œconomie animale*, pour la délivrer de tout ce qui pourroit troubler, pervertir, ou arrêter ſes opérations. Que deviendra dans les parties les plus intimes du corps cette ſurabondance de ſucs nourriciers mal apprêtés ? La bile déja ſi foible de vertu, non exaltée encore, dans les corps des enfans, ne ſera-t-elle point offuſquée par la partie blanche du ſang, & ainſi éteinte avant que de naître ? Et cette partie qui ne doit faire que les deux tiers de la maſſe du ſang, venant ainſi à la conſtituer

preſque entiérement, ne lui ſervira-t-elle point comme d'*entraves*, qui s'interpoſant entre les globules de la partie rouge, feront de toute la maſſe du ſang, un compoſé de fluides ralentis & croupiſſans? N'y a-t-il pas lieu de tout craindre pour la ſuite de l'âge d'un ſang devenu pauvre de ſes richeſſes, parce qu'il eſt ſurchargé de ſucs.

D'ailleurs, peut-on ſe promettre que le *ſpiritueux volatil* qui doit ſervir aux fonctions de l'ame, & aux operations animales, ſe ſeparera de ce fond limoneux, avec toutes les qualités qu'il doit avoir pour animer comme il faut, le genre nerveux? Une liqueur auſſi mal *dephlegmée* pourra-t-elle fournir au cerveau la quantité d'*eſprits* dont il a beſoin pour imbiber & vegeter tous les nerfs qu'il envoie par tout le corps? L'on ſçait quel ſoin la nature apporte pour *rectifier* la *lymphe* qui monte au cerveau pour entretenir le cours des eſprits. Mais toutes ces prévoyances de la nature renfermées dans tous les lieux de retraite, ſçavoir les *ſinus* & les *glandes* qui

ſont ſur la route du ſang qui ſe ſublime à la tête, ſeront-elles ſuffiſantes pour dépurer cette lymphe qui doit ſervir de vehicule à ces *eſprits* ? Combien y a-t-il donc à craindre que le cerveau des enfans ne ſe trouve trop chargé d'humeurs & trop vuide d'eſprits ? Dès-là ces enfans deviendront lourds, tardifs, & ſans induſtrie. Voilà où conduit naturellement la mauvaiſe nourriture que des nourriſſons prennent entre les mains des *ſevreuſes*. Il me ſemble que tout ceci merite ſingulierement l'attention du Public, & de toutes les familles civiles & Chrétiennes ; ſans cela on n'élévera que des ſujets imbéciles, ſans lumieres, & ſans capacité dans leurs eſprits. Les mœurs, en conſéquence d'une telle nourriture, qui eſt plus propre à faire de la chair & du ſang, qu'à mettre de la ſageſſe & de la modération dans l'eſprit, ſeront-elles plus en ſûreté que les corps ?

Le conſeil d'Hippocrate ſur les changemens de nourriture, va au-devant de bien des inconvéniens. Il avertit qu'il ne faut pas paſſer bruſ-

quement ni précipitamment d'une choſe à une autre, parce qu'il faut en peſer les circonſtances. *Eorum quæ circa naturam atque habitum noſtrum contingunt, maximæ mutationes morbos pariunt....* * *Omnis ſubita mutatio periculoſa.... Mutationes cavere oportet, in eoque obſervanda eſt cibi paucitas....* * *Victuum mutationes morbos pariunt.* * C'eſt ainſi qu'ayant à changer la nourriture d'un nourriſſon, il faut après avoir bien pris ſon tems pour ne pas précipiter un changement de cette importance, que la nourriture qu'on ſubſtitue au lait d'une nourrice ſe trouve *analogue*, c'eſt-à-dire, en reſſemblance de nature avec le lait. Cette reſſemblance ſe trouve-t-elle dans les ſucs contenus dans les chairs des animaux, comparées avec les alimens tirés des légumes, & ſurtout des graines? Dans celles-ci ſe trouve immédiatement & par un ſimple développement, une ſubſtance douce, blanche & laiteuſe: voilà ce que l'on donne à un nourriſſon au ſortir du lait de ſa mere. Quand on lui donne des crêmes, des bouillons ou ſemblables *pulmens* de graines,

* *Hip. de acut.*

* *l. 6. Epid.*

* *l. de octimeſtri partu.*

graines ; la nature qui travailloit le lait de la nourrice ſe retrouvant tout d'abord dans ces ſortes de nourritures, qui ſont prochainement laiteuſes, continue ſon même travail. Tels ſeront donc alors à leur place, & très-à-propos, les bouillies faites avec les farines de froment bien ſéchées, de même que les crêmes préparées avec les graines, comme les *haricots*, l'*orge*, le *gruau*, le *ris* : on fera enſuite des panades à l'eau avec les jaunes d'œufs ; ainſi ſucceſſivement l'on parviendra à donner, ſi l'on veut, des potages ou des panades à la viande, lorſqu'un nourriſſon aura paſſé quelque temps dans l'uſage de ces autres nourritures. Prenant tous les jours de nouvelles forces, les fibres de ſon eſtomac auront ſuffiſamment de reſſort pour démêler dans les ſucs des viandes, & pour en faire ſortir par le moyen de la trituration les ſucs *lymphatiques* qui s'étoient perdus, alienés & métamorphoſés dans la confection des chairs des animaux, qui ne ſe ſont nourris que d'herbes ou de graines. Ces nourritures ſimples & naturel-

les tourneront volontiers au bien des corps des nourriſſons, ſi l'on a ſoin de leur faire boire de l'eau chaude adoucie en cas de beſoin, par un peu de *miel*, ou de *ſucre*, ſurtout ne leur donnant jamais de vineux, c'eſt-à-dire, ni vin, ni cidre, ni biere. Ce ſeroit le moyen de reconcilier nos corps avec l'uſage du *miel*, ſi on les accoutumoit pendant qu'ils ſont jeunes à ſe nourrir de legumes : ce ſera l'avantage que l'on tirera du régime que l'on conſeille ici aux Pauvres. Il faut auſſi avoir grande attention d'exercer les corps de ces jeunes créatures, ſoit en les faiſant promener petit-à-petit ou dans des bancs vraiement *ambulatoires*, & qui ſont faits exprès pour ſoutenir leurs petits corps, ſoit en les promenant doucement ſoutenus par des liſieres que les *ſevreuſes* tiendront dans leurs mains ; mais il faut bien ſe garder de les forcer en aucune maniere dans leur marche. Par cette attention journaliere & prudemment exercée, les os des jeunes enfans, ſoit de l'épine du dos, ſoit des cuiſſes ou des jambes, ſe fortifient

par ce petit travail : *labor firmat*, dit *Celse* si vanté sur le régime. Ainsi les *solides* prenant de justes *directions*, les *fluides* les suivront, & l'on aura la consolation de voir croître des enfans droits & fermes sur leurs jambes, sans devenir ni crochus ni malfaits.

On me reprochera peut-être que tout ce que je viens de dire demande trop d'attention, & qu'il vaudroit autant faire faire un Cours de Médecine à des femmes pour leur apprendre à *sevrer* des enfans : c'est comme si l'on demandoit, s'il faut faire faire un Cours de Chirurgie aux femmes qui se font *accoucheuses*. Comme donc il suffit pour celles-ci que les Chirurgiens les instruisent pour pouvoir exercer habilement le manuel des accouchemens, il suffira que des Médecins soient proposés pour instruire ces femmes des régles qui regardent singulierement la diette ou le régime des enfans nouveaux nés, & des enfans sortans de nourrice.

La science que l'on exigeroit ici d'une *sevreuse*, seroit même bien LXXXIV. Qualités

nécessaires à une sevreuse.

moindre que celle que l'on veut trouver dans une *sage-femme* qui se présente aux examens des Chirurgiens. Car l'on ne voudroit d'elle seulement qu'elle sçût s'occuper sagement, sérieusement & entierement de l'objet de l'emploi qu'elle veut embrasser en se faisant *sevreuse*. Tout se réduiroit donc à ce qu'elle ne perdît jamais de vûe, que c'est un lait de femme auquel elle entreprend de substituer une nourriture convenable à la santé d'un enfant ; elle apprendra que la plus convenable est celle qui a le plus de rapport avec un tel lait : ainsi le lait de vache dont elle feroit des bouillies ou des panades, lui paroîtra toujours l'aliment le plus proportionné à la nourriture de l'enfant qu'elle sevre, & en conséquence, elle doit pendant du tems le tenir à cette nourriture. Mais parce que le lait de vache est beaucoup plus épais que celui de femme, que la farine qu'on y mêle augmente son épaisseur ; enfin la mie de pain oppose à l'estomac un volume, ou une consistance plus difficile à vaincre ;

tout cela bien examiné, elle doit avoir ſoin d'accoutumer l'enfant à boire quelque choſe d'auſſi ſimple à peu près que la ſeroſité du lait de femme; & parce que la nature n'offre rien de plus ſimple en ce genre que l'eau commune, ce ſera de cette eau, priſe à la riviere, dont elle lui fera boire aſſez pour donner à cette nourriture un vehicule ſuffiſant. Il eſt de la derniere importance dans la nourriture des enfans, de ne jamais leur donner à boire des eaux de fontaine qui ſeroit trop froide ou graveleuſe, pour ne les point expoſer à être attaqués de la pierre, ou à contracter des affections de reins ou de veſſie, qui ſont les appanages de beaucoup d'enfans de pauvres gens. Les farines de graines ſe trouvant dans une convenance très-prochaine avec le lait, ce ſera donc de ces farines, comme celles de *ris*, par exemple, d'*orge*, de *gruau*, d'*haricots*, de *millet*, & d'autres graines auſſi naturelles en fait de *nourritures*, dont elle fera à ſon enfant des bouillons, des crêmes ou des pulmens, ſoit avec l'eau ſeule, ſoit en y mê-

lant du lait, ou bien un jaune d'œuf, ou un peu de beurre bien frais. Mais ce ne ſera qu'après avoir paſſé quelques mois dans l'uſage de telles nourritures qu'elle ſe permettra celui des potages à la viande, qui ſeront faits avec la volaille, ou avec du poulet, & toujours avec bien plus de veau que de bœuf ou de mouton, afin de ne faire paſſer dans le corps d'un enfant nouvellement ſevré, que des ſucs nourriciers les moins diſproportionnés à la nature du lait de femme. C'eſt ce qui doit ſervir continuellement de bouſſole à une *ſevreuſe* qui ne voudra que le bien de ſon nourriſſon. Par la même raiſon elle ſe gardera de lui faire boire rien de vineux, parce que le vin durciſſant les ſucs nourriciers, ſur-tout ceux que l'on tire des chairs des animaux, ce ſeroit inſinuer dans les vaiſſeaux d'un jeune enfant de véritables cauſes de maladies, que de lui donner pour nourriture ordinaire des ſucs auſſi indigeſtes, qui rendroient ſes viſcéres les reſervoirs & les foyers de pluſieurs infirmités qui éclorroient

avec l'âge. C'eſt pourquoi elle doit ſe le tenir dit une fois pour toutes, de n'accorder de la viande en ſubſtance à cet enfant, qu'après trois ans au moins; c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que les fonctions de ſon corps, les coctions & les digeſtions ſoient bien établies, parce qu'alors les voies de la tranſpiration ſe ſeront ſuffiſamment ouvertes par toute l'habitude du corps.

Ces voies de tranſpiration ne ſont autre choſe que les pores de la peau qui s'ouvrent à meſure que la peau s'étend ſur toute la ſuperficie du corps. Ainſi ce ſont comme autant de ſoupiraux capables déſormais de donner iſſue à toutes les impuretés qui s'échappent en vapeur par toutes ces ouvertures. Pour concourir à cette opération de la nature, une *ſevreuſe* aura ſoin en nourriſſant ſon enfant, d'entretenir toute ſa peau bien nette. Pour cela, elle aura une ſinguliere attention à humecter mollement avec un linge mouillé d'eau chaude & de très-peu d'eau de vie, tous les endroits du corps de cet enfant, où s'amaſſeroit de la craſſe;

elle lui frotera avec un linge doux, quelquefois même avec une broſſe bien fine, l'épine du dos & la tête; & tout ceci ſuppoſé, elle tiendra le corps de ſon enfant bien propre dans du linge bien ſec, & ſuffiſamment changé, ou autant de fois qu'il convient, pour décharger continuellemint l'habitude du corps de l'eſpéce de *ſuye* qui s'élève du fond des entrailles, & qui s'échappe en vapeurs ou en fumée par tous ces inſenſibles ſoupiraux.

Toutes ces réflexions ſur les *ſevreuſes*, pourront peut-être paroître déplacées dans cette Médecine des Pauvres, parce qu'en effet il n'y a que les femmes riches qui donnent leurs enfans à ſevrer à d'autres femmes, au lieu que les femmes qui ſont pauvres gardent leurs enfans chez elles, & elles les ſevrent elles-mêmes. Mais c'eſt parmi les Pauvres que les Riches choiſiſſent des *ſevreuſes*, & dès-là la Médecine des Pauvres a droit de leur donner des conſeils. Ainſi ce ſont les Pauvres qu'il faut ſinguliérement inſtruire de l'art de ſevrer les enfans. Si cependant

pendant les meres elles-mêmes dans les familles des perſonnes aiſées, vouloient ſevrer leurs enfans, elles prendront pour leur compte toutes ces petites leçons, ou bien elles ſe feront aider par des *ſevreuſes* d'office, c'eſt-à-dire, par des femmes qui auront toutes les connoiſſances néceſſaires pour remplir utilement cette fonction : ainſi de quelque façon que ce ſoit, on peut toujours ſe flatter que ces reflexions ſeront très-utiles pour la conſervation de tous les citoyens d'un Etat.

LXXXV. Maladies des Vieillards.

Les maladies des Vieillards font un contraſte naturel avec celles des enfans. Mais comme leurs maladies n'ont pas d'autres noms que ceux ſous leſquels elles ont déja été traitées ci-devant, l'on ne ſe propoſe ici autre choſe que d'en faire ſentir les ſingularités, c'eſt-à-dire, ce qui leur eſt propre, & ce qui en fait le caractére dans les âges avancés.

La premiere obſervation qui eſt eſſentielle pour la cure des maladies des perſonnes âgées, & qu'un Médecin ne doit jamais perdre de vûe ;

c'eſt celle qui regarde le ſoin de ſe faire inſtruire, ſi le malade a été ſujet à quelque maladie habituelle, ſoit qu'elle ait pris naiſſance chez lui, ſoit qu'il l'ait héritée de ſa famille. Il arrive ſouvent que c'eſt la *goute* ou des *éryſipeles* auſquelles il aura été ſujet dans ſa jeuneſſe, ou bien un *flux hémorrhoïdal* qui lui aura été ordinaire ; quelquefois une tache phthiſique attachée à la famille dont il deſcend ; car il eſt étonnant combien ces fonds originaires de maladies influent en celles des vieillards à qui il eſt ordinaire de ſubir dans leurs vieux ans les fautes de leur jeuneſſe. L'expérience & l'attention journaliere perſuadera de l'utilité de cette obſervation ; les remédes, le régime, en un mot, toute la conduite qui eſt à ſuivre pour la cure des maladies des vieillards, étant réglée & dreſſée ſur l'état où leurs corps ſe trouvent, en conſequence de la conduite qu'ils auront gardée dans leur jeuneſſe, ou des maladies habituelles qu'ils auront ſouffertes alors, on trouvera infiniment plus de ſuccès dans les remé-

des qui ſeront employés en conſequence de ces obſervations.

Une ſeconde obſervation qui ſuit de la premiere, c'eſt d'étudier ſi dans ces occaſions les maladies ont quelque choſe de périodique, c'eſt-à-dire, ſi elles tiennent de celles qui ſe font ſentir par accès. Alors ce ſera au Médecin à voir ſi l'on ne pourroit pas employer le *quinquina*; parce que ſouvent il eſt de ces maux comme des crachemens de ſang, qui ſont périodiques, & qui ſemblables aux accès de fievre reviennent de tems en tems; & comme le *quinquina* guérit déciſivement ces crachemens de ſang, il guérira auſſi les maladies dont nous parlons.

De même, ſi c'eſt une femme âgée qui tombe malade, il faudra bien examiner ſi dans ſa maladie il ne ſe mêle rien d'*hyſterique*, ou quelque choſe de ſemblable qui pourroit être dans ſes entrailles, parce que dans ſa jeuneſſe elle auroit été ſujette aux vapeurs. C'eſt pourquoi un grand Praticien * recommande de mêler toujours le *caſtor* dans les remédes qu'on em- * *Bagliv.*

ploye dans les maladies des femmes. Mais ce que l'on trouvera auſſi important par l'uſage, c'eſt de ſçavoir à propos placer dans ces maladies les *martiaux* ſous la forme qui conviendra. C'eſt ainſi que l'on trouvera qu'en aſſociant ces *martiaux* avec le *quinquina*, lorſqu'on le donne dans les fievres des femmes, on les voit guérir bien plus efficacement.

Une troiſieme obſervation qui eſt generale pour toutes les maladies des vieillards, eſt fondée ſur la reflexion que l'on a déja inſinuée : ſçavoir que les maladies des vieillards contraſtent avec celles des enfans. Car comme celles-ci ont leur cauſe materielle dans la ſurabondance d'une lymphe qui domine dans les jeunes enfans, ce qui fait que leurs maladies paroiſſent toutes d'humidités, de moleſſe, & de trop de ſoupleſſe dans les *ſolides*, qui ſont gorgés de cette lymphe ; au contraire dans les maladies des vieillards tout y eſt ſec, acre & ſalin ; de ſorte que l'abondance des humeurs a bien moins de part dans leurs maladies, que la *ſaumure* de leur ſang. Ainſi il

faut regarder le corps d'un vieillard comme rempli de ſucs *ſaumurés*, ou d'un ſang qui a perdu ſon *volatil huileux*, ou ſon *ſouphre æthéré-balſamique*, & par cette raiſon les fibres nerveuſes deſtituées du ſpiritueux lymphatique qui en fait la bonne conſtitution, le *ton* & la ſoupleſſe naturelle, elles contractent habituellement une roideur *ſpaſtique* qui rend leurs *oſcillations* roides; c'eſt pourquoi le pouls des vieillards eſt ordinairement dur, ou *ſerratile*. Toutes ces attentions ſont néceſſaires pour ſe régler dans la cure des maladies des perſonnes âgées.

Une autre obſervation qui ſuit encore de celle-ci; c'eſt que les maladies des vieillards attaquent ordinairement les membranes, ou la peau, ce qui les rend ſujets à des *prurits* qui paſſent en *dartres* inſupportables: cela vient de ce que les fibres de la peau ſe déſſéchant par l'âge, elles retiennent dans leurs interſtices la matiere de la *tranſpiration* ſupprimée, laquelle devenant âcre, & mordante par ſon ſéjour dans des parties auſſi ſenſibles, les tient

dans un picotement continuel. Ces mêmes maladies attaquent auſſi ordinairement la *veſſie*, & les parties qui y ont rapport, comme les *reins*, & les uretéres, toutes parties nerveuſes ou membraneuſes, & arroſées continuellement de lymphe. D'où vient que les vieillards ſont ſi ſujets aux affections pierreuſes, graveleuſes, ou néphritiques, de même qu'aux *dyſuries*, aux *ſtranguries*, aux *iſchuries* & ſuppreſſions d'urine. C'eſt auſſi pourquoi toutes ces maladies doivent tenir l'eſprit d'un Médecin attentif au régime qu'un vieillard aura gardé toute ſa vie. Souvent tous ces maux ne viennent que d'un ſang chargé du *tartre* de la quantité de vin dont il aura fait trop d'uſage, & peut-être de débauche dans ſes jeunes ans. Peut-être encore ſera-ce dans un pays où les vins blancs ſont d'un uſage commun & preſque la boiſſon ordinaire; & par-là un Médecin comprendra la raiſon ordinaire de l'*acide* qui domine dans la maſſe du ſang. Etant donc parfaitement inſtruit des ſources des maladies, il ſe trouvera ai-

ſément à portée d'y remédier efficacement.

Peut-être que l'on conteſtera le contraſte où l'on met ici les maladies des vieillards avec celles des enfans, parce que tout le corps d'un vieillard paroît en *diſtillations*, par les yeux, la bouche, les narines, & qu'il mouche, touſſe, & crache, continuellement ; fatigué d'ailleurs par la fréquence des urines ; il n'eſt point, ce ſemble, de marques plus évidentes des ſeroſités dominantes dans les entrailles d'un vieillard infirme, & l'on n'en remarque pas davantage dans celui d'un enfant malade. Mais cependant la différence eſt eſſentielle ; les ſéroſités dans un vieillard, ſont des *expreſſions* ou des *preſſurages* qui ſe font par le retréciſſement des vaiſſeaux, & par l'acide qui tient le ſang en *préſure* ; au lieu que les ſeroſités dans le corps d'un enfant malade, ſe font par la ſurabondance de la lymphe nourriciere, qui fait *congeſtion* ou engorgement dans les parties qui en regorgent. Comme donc les cauſes ſont infiniment différentes, les *indications*

deviendront contraires, comme il a été dit ailleurs, & c'eſt ce qu'il faut ſoigneuſement obſerver dans la pratique.

La derniere obſervation qui concerne également les perſonnes âgées de l'un & de l'autre ſexe, c'eſt que comme il paroît peu d'humeurs dans leurs maladies, la Médecine altérative doit y être employée préférablement à la *purgative*. Cette remarque eſt encore plus ſenſible dans les maladies des femmes, à cauſe des ſoupçons que doit avoir continuellement un Médecin, ſur ce qu'il pourroit y avoir d'*hyſterique*. Car alors les *purgatifs* & les *irritans* doivent ceder aux *anodins*, aux *calmans*, & à tout ce qui eſt adouciſſant.

Je crois avoir à préſent rempli l'objet que je m'étois propoſé touchant les maladies; mais j'avouerai naturellement que ce n'eſt qu'en tremblant que j'ai touché une matiere auſſi délicate que les maladies des femmes groſſes & des enfans: un fameux Médecin Eſpagnol diſoit au ſujet de ces maladies: *Duo ſunt quæ in Medicina maximè me habeant*

anxium ſollicitumque, in quibus maximis angustiis premor, difficultatibus ſcateo, & ferè titubo, ſcilicet cùm gravidis & infantibus medeor, nam hi doloris ſitum, ſpeciem vel quid aliud neſciunt explicare. *

* Epiphan. Ferdinandus Hiſt. 13.

En effet, l'on comprend à travers de combien de travaux & de difficultés il a fallu percer, pour parvenir à répandre quelque foible jour ſur les cauſes & ſur la cure de ces maladies, ſur-tout de celles des enfans, qui ne pouvant s'expliquer ſur l'eſpéce du mal qu'ils reſſentent, mettent toujours le Médecin dans l'obligation d'aller comme à tâtons. Au reſte je ne demande pas que l'on prenne pour des loix, ou des déciſions, tout ce que je n'ai fait que propoſer par tout ce traité. Ce ne ſont preſque que de ſimples vûes que je communique aux perſonnes qui ſe dévouent au ſervice des Pauvres; mon deſſein eſt ſeulement de leur faciliter les ſuccès de leurs ſoins.

Je vais entrer avec la même ſimplicité dans quelques détails ſur les remédes qui ont été indiqués ou inſinués dans le corps de cet ouvrage.

Ce ſera la *Pharmacie des Pauvres*, après cependant que j'aurai donné une *Chirurgie abrégée domeſtique*, & aiſée pour ſoulager les Pauvres dans leurs bleſſures, & mille accidens auſquels les expoſe la dureté de leurs profeſſions. C'eſt ainſi que je tâcherai de *remplir toute juſtice* envers les Pauvres, en ne manquant, autant que je le pourrai à rien de ce qui regarde les ſecours eſſentiels qui ſont dûs à cette portion du genre humain, ſi chere à l'Egliſe, & ſi importante au Public.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

*PEndant l'impreſſion de ce Volume, on a trouvé dans les papiers de M. Hecquet deux Mémoires, l'un de l'Abbaye de la Trappe, & l'autre du Couvent de l'*Ave Maria, *qui traitent l'un & l'autre de la façon d'apprêter les alimens maigres. Comme il paroît par les reflexions que ce ſçavant Médecin a miſes à la tête de ces Mémoires, que ſon deſſein étoit de les rendre publics, & même de les joindre à ſa Médecine des Pauvres, on a jugé à propos de les inſérer à la fin de ce Volume, afin de le terminer comme l'Auteur l'a commencé, c'eſt-à-dire, par une Digreſſion ſur le Régime maigre.*

DIGRESSION SUR LE REGIME Maigre.

ON a vû dans mon Traité de la Médecine des Pauvres, qu'il en eſt des alimens comme des remédes; les plus ſimples ſont préférables à ceux qui ſont compoſés. On ſçait que ces alimens ſimples ſont ceux

que l'on tire des fruits, des herbes, des légumes, &c. C'eſt de ces alimens dont parloit le fameux Hiſtorien de la nature, lorſqu'il diſoit des Pauvres, que le fonds de leurs repas étoit ce qu'il y avoit de plus efficace en fait de remédes : *Optima remedia pauperrimus quiſque cœnat.* J'ai fait voir de quelle façon on devoit préparer les graines & les légumes pour en tirer une nourriture très-ſaine, l'apprêt n'en eſt pas difficile, & on ne peut qu'altérer leur bonté naturelle & les rendre malfaiſantes, lorſqu'on ſe livre à ces apprêts recherchés qui ſont autant d'obſtacles que l'on oppoſe aux deſſeins que la nature s'eſt formés dans leurs productions.

J'ai pour garants du ſentiment que j'ai embraſſé ſur le Régime maigre, les Médecins les plus fameux tant Anciens que Modernes : * Portius Médecin des Armées de l'Empereur, le recommandoit aux ſoldats, & ceux qui avoient aſſez de courage pour s'y aſtraindre, s'en trouvoient fort bien. Le ſçavant * M. Cheyne l'a auſſi très-fort re-

* *Portius de militis in caſtris ſanitate tuendâ.*

* *Cheyne*

commandé aux perſonnes infirmes, comme étant le moyen le plus ſimple pour recouvrer leur ſanté. Ces deux fameux Médecins ont fait chacun un Traité très-curieux dans lequel ils propoſent les différentes manieres d'apprêter les alimens maigres tant en ſanté qu'en maladie. *de infirmorum ſanitate.*

Je vais communiquer ici deux Mémoires qui m'ont été fournis depuis peu ſur la façon d'apprêter les alimens maigres. Le premier m'a été envoyé par le R. P. Infirmier de la Trappe. Tout le monde ſçait que depuis la Réforme établie par le fameux Abbé de Rancé, on fait toujours maigre dans cette ſainte Maiſon, & que cependant il eſt nombre de perſonnes parmi ces illuſtres Pénitens, qui parviennent à une heureuſe vieilleſſe ſans reſſentir dans le courant de leur vie les infirmités qui accablent ordinairement les gens du monde, qui regardent l'uſage habituel des alimens maigres comme contraire à la ſanté.

Ce ſeul Mémoire pourroit ſuffire pour prouver que les alimens maigres ſont très-propres pour entre-

tenir la ſanté ; mais comme on pourroit m'objecter que les perſonnes qui prennent la genereuſe réſolution de s'enfermer à la Trappe, ſont des tempéramens vigoureux que rien n'incommode, j'ai jugé à propos de conſulter à ce ſujet une Communauté de ſaintes Religieuſes, qui depuis longtems édifient l'Egliſe par leur pénitence & leur ardente pieté : ce ſont les Religieuſes de l'*Ave Maria*, ſi connues pour leurs auſtérités. Ces ſaintes filles, malgré la foibleſſe & les infirmités de leur ſexe, conſervent leur ſanté, & la plûpart même ſe ſoutiennent juſqu'à un âge très-avancé, par le ſeul uſage des alimens maigres auſquels elles ſont aſtraintes, de façon qu'elles ne font jamais gras, même dans les maladies les plus critiques. C'eſt ce qui fait que je me ſuis attaché au témoignage de cette illuſtre Communauté, préférablement à d'autres, qui font à la vérité toujours maigre pendant qu'elles ſont en ſanté, mais qui ſe permettent le gras lorſqu'elles ſont malades : telles ſont les Carmelites & nombre d'autres que je

pourrois citer. On ſent bien que dans cette préférence je ne prétends pas condamner la petite indulgence qu'on a pour les malades dans la Maiſon des Carmelites ; tout le monde connoît l'attachement & la vénération que j'ai pour cette ſainte Maiſon. Je ne propoſe donc le témoignage des Religieuſes de l'*Ave Maria*, que comme la preuve la plus forte que je puiſſe apporter en faveur du maigre, parce que dans quelqu'état qu'elles ſe trouvent, quelqu'accablées qu'elles ſoient, elles ne ſe permettent jamais les alimens gras. Il en eſt de même des Religieuſes Capucines, dont la penitence & la mortification vont juſqu'à ſe refuſer tout ce qui eſt aliment gras, même dans les cas de maladie. C'eſt ce que l'on verra par ce qui m'a été communiqué de leur part ſur la façon de faire les bouillons pour les malades. J'aurois pû joindre aux témoignages que je cite en faveur du maigre, le régime qu'obſervent les Chartreux ; il differe de celui des Religieux de la Trappe, en ce que ceux-ci dans les

maladies considérables accordent aux malades des bouillons à la viande ; mais ces bouillons ne sont composés que de bœuf & de mouton. Pour les Chartreux, ils sont inviolablement attachés au maigre ; il est vrai qu'il est plus gracieusement apprêté qu'à l'Abbaye de la Trappe : mais aussi lorsqu'un Chartreux est malade, à quelque extrémité qu'il se trouve réduit, on ne lui accorde jamais aucun aliment gras, pas même la gelée de *corne de cerf*. On voit cependant très-souvent des Chartreux attaqués de maladies très-dangereuses, où dans le fort des opérations de Chirurgie les plus cruelles, soutenir avec zele l'état de pénitence auquel ils se sont dévoués ; & on a vû souvent à la gloire de la *nature guérissante*, que la plûpart de ces saints Religieux ont souvent recouvré la santé en ne prenant que des bouillons d'herbes & de graines.

FORMULES, OU MANIERE de préparer les alimens maigres dans la Maiſon de la Trappe.

Lorſqu'on fait des *portions* ſans *lait*, *choux* ou *racines*, on fait de la purée de pois un peu liquide, & lorſqu'elle bout, on y met du ſel & un peu d'oignon haché avec quelques petites herbes, comme *perſil, cerfeuil*, &c. Quand le tout a bouilli enſemble environ un quart d'heure, on met dans la marmite les choux & les racines que l'on fait cuire dans l'eau, après les avoir hachés auparavant. Il faut enſuite que la *portion* aſſaiſonnée, bouille encore quelque peu de tems, après lequel il ne faut pas laiſſer du feu ſous la marmite, mais ſeulement à côté, afin qu'elle bouille doucement, juſqu'à ce que l'on ſerve la Communauté; on peut y mettre un peu de vinaigre à proportion de la quantité des portions. Quand la purée eſt ſur le feu, il faut la remuer avec un gros bâton en façon de ſpatule, juſqu'à ce qu'elle bouille, autrement elle s'attacheroit au fond de la marmite.

Pour les portions de *pois ſecs*, lorſqu'ils ſont cuits, on en paſſe en purée environ un quart ou un tiers; enſuite on y met du ſel & des oignons hachés avec de petites herbes. On fait bouillir le tout enſemble environ une demie heure; on ôte le feu de deſſous la marmite; on en laiſſe ſeulement à côté pour faire bouillir la portion doucement. Dans les portions de pois ſecs, lentilles ou haricots, on peut mettre un petit paquet de *marjolaine*, & un peu de *thim* lié avec une fiſſelle, qu'on retire enſuite, quand il a reſté quelque tems à bouillir avec la portion.

Pour les portions des *haricots*, on les apprête comme les pois ſecs, avec cette difference qu'on n'en paſſe point en purée, & qu'on les fait cuire avec plus d'eau qu'on n'en met dans les pois.

Pour les portions de *lentilles*, lorſqu'elles ſont cuites, il faut les mettre hors de la marmite dans un bacquet, enſuite avec un peu de purée claire & du bouillon du po-

tage, on les assaisonne ; & pour achever de faire la portion, il ne faut remettre les *lentilles* dans la marmite, qu'après que la purée a bouilli un peu de tems. On peut y mettre un peu d'ail bien haché si l'on veut.

Pour les autres portions qu'on fait *sans lait*, comme les *choux* ou racines, *carotes*, *navets* ou *panais*, on les fait cuire dans l'eau ; quand elles sont cuites, on les hache pour les remettre dans la marmite ; on acheve de faire cuire la portion comme il est marqué ci-devant. L'eau dans laquelle on a fait bouillir les choux ou racines, est bonne pour le potage, excepté celle des *panais*, qui a un goût trop fort & qu'il faut jetter. Il faut même laisser tremper les racines de *panais* long-tems pour les adoucir.

Lorsqu'on a fait les portions trop épaisses, on peut les rendre plus liquides en y mettant un peu du bouillon du potage, qu'on passe à travers une passoire. Les portions sans lait, quoiqu'en même quantité que celles au lait, demandent un peu plus de sel.

Pour les *potages* ſans lait, quand les herbes, *choux*, *navets* & autres ſont cuits, il y faut mettre la purée à proportion que l'on veut le bouillon clair, ou épais, avec le ſel, & le faire bouillir juſqu'à ce qu'on trempe les potages. Quand on a mis la purée pour les potages, il faut remuer le bouillon juſqu'à ce qu'il bouille, autrement il s'attacheroit au fond de la marmite, mais lorſqu'il bout il n'y a plus rien à craindre.

Quand on peut mettre du lait dans les potages dans les tems permis, c'eſt environ une cuillerée ſur cinq ou ſix d'eau; mais ſi on met le lait dans la marmite, il faut que le ſel ſoit diſſout: enſuite on met la purée, & le lait après, avant que le tout bouille, autrement le lait pourroit tourner; & lorſqu'on n'en a guère, il faut le mettre bouillir dans une petite marmite, & le mettre ſur les potages, en les ſervant à la Communauté.

Il faut ſur-tout dans les chaleurs de l'été tenir le lait le plus fraîchement que l'on peut, dans un petit

réſervoir où l'eau ſoit coulante, il ne faut pas le couvrir pendant qu'il conſerve ſa chaleur naturelle, mais ſeulement après qu'il n'en a plus.

Lorſqu'il arrive dans les chaleurs que le lait eſt caillé ſous la crême, il la faut prendre avec une petite écumoire, & laiſſer le reſte qui n'eſt plus bon ni en portions ni en potage.

Lorſqu'on met le lait ſur le feu pour faire les portions, il faut le faire bouillir le plûtôt que l'on peut avec du petit bois ſec, & mettre en même tems que le lait un peu d'*oignon* bien haché, avec un peu de *perſil* ou de *cerfeuil*, & remuer le tout continuellement, juſqu'à ce qu'il bouille, & dans ce tems-là mettre un peu de farine fine délayée dans une petite marmite avec un peu de lait; lorſque le tout bout y mettre la portion, ſoit *racines* ou *choux*, qu'il faut avoir égoutés, ou hachés auparavant. Laiſſer bouillir la portion très-peu de tems, enſuite ne plus laiſſer de feu ſous la marmite, mais ſeulement à côté, & la laiſſer bouillir encore environ un

petit quart d'heure doucement ; enſuite n'y laiſſer de feu que pour la tenir chaude, juſqu'à ce que l'on ſerve la Communauté. Il n'y faut mettre le ſel qu'un peu auparavant ce tems-là ; car ſoit dans les portions ſoit dans les potages au lait, il ne faut jamais mettre le ſel lorſqu'il bout.

Pour les portions d'*épinars* ou autres herbes, quand elles ſont cuites il les faut mettre dans une corbeille, ou entre deux planches, les bien preſſer pour en faire ſortir l'eau le plus qu'on peut. Il faut auſſi jetter la premiére eau dans laquelle les herbes ont bouilli, & en remettre d'autres dans la marmite. Dans les portions d'herbes ou épinars, on y mét un peu d'*ozeille* paſſée en purée bien égoutée, qu'on met dans un linge bien clair, il ne faut mettre que très-peu d'eau pour les faire cuire, & ne les mettre dans la marmite que lorſque la portion eſt faite.

Pour les portions de *citrouille*, il faut les faire cuire avec très-peu d'eau ; lorſqu'elles ſont cuites pour pouvoir les paſſer en purée,

il faut les mettre dans une corbeille bien égoutée dans un linge clair. Quand le lait bout pour faire les portions, il faut comme à toutes les portions qu'on fait cuire dans le lait, ôter le feu de dessous la marmite, y mettre les *citrouilles* avec très-peu de *farine* délayée avec du lait & un peu d'oignon bien haché, les laisser bouillir doucement environ une demie heure, & y mettre le sel un peu de tems avant de les servir.

Pour les portions de *gruau*, *d'orge* ou *avoine*, il faut le mettre avec le lait froid dans la marmite, sans cesser de le remuer jusqu'à ce qu'il bouille, & aussitôt ôter le feu de dessous la marmite, & le mettre à côté pour le faire bouillir doucement. Le *gruau d'avoine* doit bouillir environ deux heures, & celui *d'orge* trois.

Pour les portions de *ris*, il faut le laver dans de l'eau bien chaude deux ou trois fois dès le matin, le mettre ensuite dans une terrine sur un peu de feu avec très-peu d'eau, & y en remettre un peu de tems

en tems, à mesure qu'elle se consume ; lorsque le lait bout, le mettre dans la marmite ; il faut le remuer de tems en tems avec une écumoire sans l'écraser, & y mettre le sel un peu avant qu'on le serve.

Pour les portions de *pois* & *lentilles*, il n'y faut mettre d'eau pour les faire cuire, qu'autant qu'il en est nécessaire ; car lorsqu'il y en a trop, elles ne cuisent point si-tôt, ni si bien, on met tremper les legumes dès le soir, suivant le terrain qui les a produit, ce que l'experience fait connoître.

Pour les portions de *betteraves*, lorsqu'on les fait cuire dans le lait, c'est comme les autres portions de racines. Quand on ne les mange pas avec le lait, on les fait cuire avec de la purée un peu claire. On y met un peu de vinaigre comme dans les autres legumes, lorsqu'on les mange sans lait. Il faut, si on le peut, faire cuire les betteraves au four, elles ne sont pas si bonnes, lorsqu'on les fait cuire dans l'eau.

Pour

Pour les *groſſes féves*, *haricots*, ou *pois verds*, lorſqu'ils ſont cuits, on les retire de la marmite pour les faire égouter dans une corbeille, ſans les preſſer, & lorſque le lait bout, on les remet dans la marmite, & l'on fait les portions comme les autres au lait.

Quand il arrive en Eté que le lait ſe caille, il faut prendre la crême avec une écumoire, le reſte n'eſt plus bon.

Pour les portions des *petites cardes*, dans la primeure lorſqu'elles ſont encore tendres, on y laiſſe les feuilles; mais quand elles ſont groſſes, on n'y met que le blanc, qu'on coupe par morceaux Quand on leur laiſſe leurs feuilles, il faut jetter la premiére eau; quand on n'y met que le blanc, il en faut laiſſer la moitié pour les potages.

Dans aucun tems de l'année on ne mange jamais de *beurre*, ni en portion, ni en potage, ſi ce n'eſt les infirmes. L'uſage de la *viande* n'eſt permis qu'aux Religieux qui ſont conſiderablement malades à l'Infirmerie, & toujours de groſſes

viandes bouillies & non roties. Ce ſont les termes du Mémoire que le pieux *Frere Alexis*, très-digne Religieux de la *Trappe*, où il eſt Cuiſinier depuis quinze ans, ſans interruption, a eû la charité de me communiquer & dont je fais part à la Médecine des Pauvres.

En ce dernier article conſiſte la différence du régime maigre des *Chartreux* d'avec celui des Religieux de la *Trappe*. Car à ceux-ci, comme le porte le Mémoire qui vient de leur Maiſon, l'on accorde de la groſſe viande bouillie quand les Religieux ſont bien malades & qu'ils ſont à l'Infirmerie. Mais il n'en eſt pas de même parmi les Chartreux, puiſque jamais ils ne mangent de viande ni rien de ce qui en vient, quelque maladie que ce ſoit, & à quelque extrêmité que ces maladies les réduiſent. Cependant ſans aucun ſecours tiré de la viande, on les voit guérir des maladies les plus déſeſperées.

Ces ſortes d'auſtérités paſſeroient peut-être pour ne convenir qu'à des hommes, parce que leurs corps

ſont, dit-on, plus forts, & leurs temperamens paſſent pour réſiſter davantage aux inconvénients de la vie. Mais l'on va voir par les témoignages de deux très-célébres Communautés de Religieuſes, que ni la foibleſſe de leur complexion, ni la délicateſſe attribuée à leur ſexe, n'empêche point que des filles même de la naiſſance la plus illuſtre, ne ſoient capables de ſoutenir les rigueurs de la plus étonnante auſtérité, ſans jamais gouter ni viande, ni bouillons qui en viennent.

MEMOIRE DANS LEQUEL on traite de la façon d'appréter les nourritures en maigre, dont on peut ſuſtenter les malades, & de l'heureux ſuccès des remédes qui leur ſont ordonnés par les Médecins, & qui ſont, ſi on oſe le dire, plus utiles que le gras, le Seigneur y répandant une bénédiction particuliére.

Ce ſont les propres termes qui ſont à la tête du Mémoire, ſigné, *Sœur Marie des Stigmates*, Infirmiére des pauvres filles de *l'Ave Maria*,

par la permiſſion de Madame l'Abbeſſe, & Superieure très-digne de cette ſainte Maiſon. Ce Mémoire étoit accompagné d'une lettre ſignée *Sœur de la Ste Trinité, Abbeſſe indigne de l'Ave Maria de Paris.* 19. Décembre, 1734.

PRemiérement. La nourriture ordinaire de nos malades, conſiſte en des potages & des œufs, parmi leſquels il n'y en a preſque jamais de frais. Le *potage* ordinaire ſe fait avec du *bouillon aux herbes* : voici comme on le fait. On met dans une marmite qui tient un ſeau & demi d'eau (que l'on régle ſelon le nombre des malades) un quarteron & demi de beurre, une poignée de ſel, un morceau de pain peſant un quarteron, & à peu près un ſeau d'eau. On fait bouillir le tout un demi quart d'heure, après cela on jette dedans une grande terrine d'herbes compoſée d'ozeille, de poirée & de cerfeuil : quand la Providence nous donne de la chicorée ou de la laitue, on la mêle avec, & le bouil-

lon en eſt bien meilleur. Quand cela a bouilli deux bonnes heures, on paſſe le tout dans une petite paſſoire de fer blanc: l'on preſſe bien les herbes avec une cuillere de bois pour en tirer le jus, & on verſe ce bouillon ſur des ſoupes de pain taillées bien minces. Quelques-unes aiment mieux qu'il ſoit mitonné, ce que l'on fait dans un pot de terre à trois piés; il y en a de différentes grandeurs, pour en mettre pluſieurs enſemble, & quand il arrive que l'âcreté des herbes fait mal aux malades, on mêle parmi le potage un peu de clair de purée de pois, que l'on fait cuire pour le potage de la Communauté. Ce même bouillon ſert à celles qui ont pris médecine; l'on n'y met point de purée comme aux potages.

Voila le bouillon pour les maladies ordinaires, telles que ſont les fievres, & pour les Religieuſes qui ont été ſaignées. Pour celles qui ne peuvent point uſer d'un bouillon aux herbes, ſoit à cauſe d'une débilitation d'eſtomac, ou d'un mal de poitrine, l'on fait cuire de la

chicorée toute ſeule avec une mie de pain blanc, du beurre & du ſel, ou de la laitue ſelon la ſaiſon, avec un peu de clair de purée. On fait reduire le tout ſelon la quantité dont on a beſoin ; on ſuppoſe que la chicorée ou laitue ſoit bien cuite. L'on peut en faire pour deux ou trois jours à la fois : cela ſe rechauffe pour faire le potage, ou pour être pris en bouillon.

Pour celles qui n'aiment point les choſes fades, on peut faire bouillir avec cette chicorée, une poignée de cerfeuil lié en paquet avec un peu de clair de purée, que l'on fait cuire dans un poëlon avec du beurre & du ſel. Quand cela a bouilli un quart d'heure, l'on ôte le paquet de cerfeuil, & l'on met à la place une croute de pain ou des ſoupes : on les fait mitonner dans ce même poëlon, ou bien on verſe ce bouillon tout chaud ſur des ſoupes que l'on diſpoſe auparavant.

Quand les malades ſont bien mal, l'on peut faire du bouillon avec du *poiſſon*, comme du *brochet* avec de la *carpe*, des écreviſſes avec de la car-

pe, des tanches avec de la carpe. Voici la maniére de le faire.

L'on coupe le poiſſon en petits morceaux, que l'on fait cuire dans un ſeau d'eau avec trois quarterons de beurre, du ſel, quatre oignons, autant de poireau, un peu de poivre & de cloux de geroſle. Quand le poiſſon eſt en charpie, on paſſe le tout dans un torchon bien blanc, & le bouillon dure quelquefois trois ou quatre jours.

Quand on met les écreviſſes avec la carpe, il faut les piler tout en vie dans un petit mortier. Car dans un grand le jus ſe perdroit. On met un quarteron d'écreviſſes avec une carpe. Comme dans notre Communauté il ſe trouve peu de perſonnes qui n'aiment le goût de poiſſon ci-deſſus mentionné, nous avons trouvé une façon de faire du bouillon avec ce poiſſon à peu de frais.

L'on prend une carpe avec un demi litron de lentilles, trois quarterons de beurre, ſix gros oignons, trois petits poireaux, du cloux de geroſle, du poivre & du ſel. On met le tout dans un ſeau d'eau & demi,

que l'on laiſſe réduire, juſqu'à ce que le tout ſoit en charpie. Il eſt à remarquer qu'il faut mettre cuire les lentilles avec tous les aſſaiſonnemens, une demie heure avant que de jetter la carpe dans le pot. Il faut avoir ſoin d'écailler la carpe & de la bien laver & en ôter l'amer. On la coupe enſuite comme j'ai dit ci-deſſus par petits morceaux. Quand le tout eſt cuit, il ne faut pas preſſer ce bouillon là dans un torchon comme l'autre, parce que l'épais des lentilles empêcheroit que cela ſe fît bien. Il faut ſimplement le paſſer dans la paſſoire de fer blanc, ſans le preſſer en aucune façon. L'on peut faire avec ce bouillon de petits potages, de même qu'avec les autres bouillons.

Quand il n'y a ni chicorée ni laitue qui puiſſent adoucir les herbes, l'on peut mettre dans une grande terrine d'herbes trois bonnes cuillerées à bouche de ris crud ; l'on jette le tout dans un poëlon avec une bonne mie de pain blanc, ou de la croute de pain de goneſſe avec le beurre & le ſel. Quand il eſt réduit

on le paſſe comme les autres, & ce bouillon eſt d'une bonne ſubſtance.

Quand le beurre eſt mauvais, ou que l'eſtomac ne le peut ſouffrir, on peut le mêler avec un peu de crême de lait, & le brouiller dans chaque potage qui auroit été cuit ſans beurre; cela eſt aſſez bon.

Pour les malades en convaleſcence, qui ont beſoin de ſe fortifier, & qui ne peuvent manger, on leur fait une eſpéce de petite panade. L'on prend un petit pain de deux liards ou d'un ſol, ſuivant l'appétit de la malade, il doit être à la *Ségovie*, on le rompt en pluſieurs morceaux pour le mettre dans un poëlon, avec une quantité d'eau convenable, c'eſt-à-dire, à peu près une chopine d'eau, avec du beurre gros comme un œuf, deux cloux de geroſle, un peu de ſel & de poivre. Il faut faire réduire la panade à l'épaiſſeur qu'on la veut. On peut auſſi ajouter un jaune d'œuf bien délayé; cela eſt doux, ſubſtantiel & nourriſſant.

Quand tous les bouillons dont on vient de faire l'explication ſont mal

à la poitrine, & que les malades n'en peuvent uſer, nous faiſons cette autre ſorte de bouillon que nous nommons à la *poule*.

L'on prend un demi ſeptier d'eau, que l'on met dans un poëlon avec une cuillerée & demie de ſucre, & très-peu de ſel, que l'on fait bouillir un ſeul bouillon, enſuite on le verſe ſur le champ dans une écuelle, où l'on a diſpoſé auparavant un jaune d'œuf; on le remue dans l'écuelle avec la même cuillere à bouche dont on s'eſt ſervi auparavant pour délayer ce jaune d'œuf. Enſuite on le remet dans le même poëlon pour le remettre un inſtant ſur le feu, & on le remue toujours durant tout le tems qu'il y demeure avec une autre cuillere à long manche, afin qu'il ſe lie & cuiſe ce jaune d'œuf qui autrement ſe *caillebotteroit*, ou ſe grumeleroit. En un mot il faut toujours le tourner comme quand on fait de la bouillie, & en dernier reſſort on le remet dans la même écuelle pour le faire prendre bien chaud à la malade. Quand ce ſont des perſonnes bien dégoutées, en remettant ce

bouillon dans l'écuelle, on tient deſſus la petite paſſoire, dont j'ai parlé, pour recevoir le peu de germe, ou de blanc d'œuf qui ſeroit demeuré.

Il eſt à remarquer, & c'eſt une choſe eſſentielle, que lorſque l'on verſe cette eau bouillante dont j'ai parlé ſur ce jaune d'œuf, il faut le faire bien doucement en remuant toujours, autrement il *caillebotteroit*. Ce bouillon fait des biens extrêmes & eſt très-nourriſſant.

Nous faiſons à nos Meres anciennes ſur la fin de leur vie, une eſpéce de panade, quand elles ne peuvent plus uſer d'aucune nourriture. En voici la maniére. On prend la croute d'un pain de Chapitre. On la pile bien en poudre, l'on en prend deux cuillerées à bouche, que l'on mêle avec une bonne cuillerée de ſucre, deux bonnes pincées de canelle en poudre, & un peu de geroſle ſi l'on veut. L'on fait bouillir le tout dans un vaiſſeau de terre avec une chopine d'eau ſur un rechaud, juſqu'à ce que cela devienne épais en ſe liant : enſuite on y

met en le délayant un jaune d'œuf dedans. Quand cela eſt cuit & qu'on l'a ôté de deſſus le feu, il y faut mettre trois grains de ſel, & point de canelle à celles qui y ont de la repugnance.

Nous uſons preſque tout l'hyver de bouillons aux choux dont on fait de petits potages aux malades qui prennent médecine ; ce jour là même elles en uſent. En voici la maniére : c'eſt en paſſant les choux dans une paſſoire de fer blanc. L'on uſe auſſi de bouillons aux navets ; mais on ne s'en ſert point les jours de Médecine.

Voici une autre ſorte de bouillons dont on fait ſeulement des potages que l'on appelle à la *biſque*. L'on prend un petit chou, ſix navets, deux carottes, deux panais, deux poireaux, quatre oignons, avec du beurre, du poivre & du ſel. Quand le tout eſt cuit & qu'il a un bon goût, l'on paſſe tout ce bouillon, & on le met tout bouillant ſur des ſoupes de pain, que l'on a diſpoſées auparavant dans des écuelles. L'on en met auſſi ſur des croutes,

ſuivant l'appetit des malades : le goût de ce potage eſt agréable, l'on ne peut diſcerner ce qui y domine le plus ; on le donne aux malades qui peuvent uſer de nourriture ſolide.

L'on fait encore du potage à l'oignon. Après l'avoir bien épluché & coupé fort mince par petites rouelles en large, on le fricaſſe dans une poële avec le beurre convenable. Quand il eſt bien roux, en prenant garde qu'il ne ſe brûle ou noirciſſe ; l'on en prend une petite cuillerée que l'on met dans un petit pot ou poëlon avec de l'eau, du poivre & du ſel. Quand il eſt cuit on paſſe l'oignon à celles qui ne l'aiment point, & après, tout bouillant, on le verſe ſur les ſoupes ou croutes pour être mitonnées ſelon l'appétit d'un chacun.

Celles qui ont de la repugnance à manger des œufs à la coque, qui ſont ſouvent de mauvais œufs, en prennent le jaune pour mettre bien délayé dans leur potage, que l'on remet un moment ſur le feu, en tournant toujours avec la cuillere de

peur qu'ils ne tournent ou qu'ils ne ſe *caillebottent*

Pour les blancs de tous ces œufs quand on en a une certaine quantité, on les fait cuire à part.

Quand nos malades ſont dans un grand dégoût, pour leur donner de l'appétit on leur fait de petits potages de cette façon. L'on prend une poignée d'herbes des trois façons; ſçavoir, de l'ozeille, poirée & cerfeuil, que l'on coupe bien menues, après les avoir lavées, on les fricaſſe dans une poële avec un peu de beurre, enſuite on les met dans un poëlon avec un peu d'eau ou davantage ſuivant la quantité des herbes, avec un peu de poivre, un peu de ſel & du clair de purée quand on en a. Après que cela eſt bien cuit, on verſe ce bouillon ſur des ſoupes, comme j'ai dit ci-deſſus, & on ne paſſe point les herbes.

L'on fait quelquefois des potages au lait comme tout le monde ſçait, en y ajoutant un jaune d'œuf.

L'on en fait encore à l'oignon & au lait tout enſemble. L'on en fait auſſi au lait & à la citrouille que

l'on fait bien cuire auparavant, le tout ſuivant la ſaiſon ; & c'eſt là le ragout des malades, quand ils ſortent d'une grande maladie, & qu'ils ont de la peine à reprendre des forces, ſuppoſé cependant que l'eſtomac ſoit bon ; on met ces malades convaleſcents au ris à l'eau : en voici la façon. On lave deux cuillerées de ris que l'on met dans un petit pot de terre à trois piés, avec de l'eau, un petit morceau de beurre gros comme un œuf, l'on fait cuire le tout à petit feu, on le remplit d'eau pluſieurs fois, & on le retire ſouvent crainte qu'il ne s'attache : il fortifie l'eſtomac & nourrit. Tout le monde n'en peut point uſer, mais on en fait l'eſſai, & ſelon l'avis de Monſieur notre Médecin, on en uſe une fois le matin.

Pour changer de façon l'on met encore dans un poëlon trois demi ſeptiers d'eau, gros comme un œuf de beurre, du ſel, du poivre, une cuillerée de verjus ; quand cela a bouilli un tems raiſonnable, on y jette des ſoupes de pain que l'on fait

un peu mitonner, & en le retirant du feu, l'on y met un jaune d'œuf en remuant toujours, cela l'adoucit comme du lait.

Dans tous les bouillons & potages ci-deſſus mentionnés pour nos malades, on y peut couler des jaunes d'œufs à cauſe de la difficulté que l'on trouve à avaler de mauvais œufs à la coque.

J'ai dit que la nourriture ordinaire de nos malades ſont des œufs & des potages, quand les malades ſont en état de manger, on met ces œufs à toute ſauce, comme des œufs au lait, brouillés à l'eau, pochés, au pain, au miroir, tout le monde ſçait comment cela ſe fait.

Quand la Providence envoie du poiſſon aux malades, qui n'eſt pour l'ordinaire que de la carpe, on en fait une étuvée, ou on la fait rotir ſur le gril, ou dans une petite lechefrite, ou frire dans la poële.

Nous prenons en action de graces tout ce que la Providence nous envoie, excepté le gras, car notre vie dépendroit d'un bouillon à la viande,

viande, que nous y renoncerions de grand cœur.

Signé. *Sœur Marie des Stigmates,*
Infirmiére des pauvres filles de l'*Ave Maria.*

Et au-deſſous.

Tout ce qui eſt inſeré dans ce papier nous a été ordonné par Mrs nos Médecins en différens tems.

De notre pauvre Monaſtére de l'*Ave Maria de Paris*, ce 19. Septembre 1734.

Des alimens qui ſont ſi mépriſables aux yeux & au ſentiment du monde, & du vulgaire, ſervent à ſoutenir la vie non-ſeulement dans le corps humain en géneral, comme on l'a vû juſqu'à préſent, mais encore en particulier dans celui de filles délicates, à qui ces alimens ſuffiſent pour rétablir leur ſanté. Ce n'eſt pas que l'amour de la pénitence ne ſanctifie les pieux deſirs de tant de Stes filles, non-ſeulement de celles qui ont été ici nommées, mais encore d'une infinité d'autres

qui édifient l'Egliſe & la Religion par leurs auſtérités, ſans uſer pendant leur vie d'autres nourritures que des maigres. Mais le ſingulier de ce régime qui étonne, à ne le ſuivre que dans la ſanté, ſe trouve comme on vient de le voir, en ce qu'il ſuffit pour la rétablir dans les maladies. Le témoignage d'une pieuſe Supérieure Abbeſſe, encore très-célèbre pour l'auſtérité, met le comble à tout ce qui a été dit juſqu'ici. Le voici, c'eſt elle-même qui parle.

» Nous faiſons nos bouillons pour » nos malades avec une moitié de » carpe frite, que l'on fait bouil- » lir, & quand cela eſt paſſé l'on y » met des herbes ou quelques na- » vets. L'on fait trois bouillons ſur » cette moitié de carpe, ce n'eſt que » pour les malades qui ne ſont pas » en état de manger. On leur donne » quelquefois dans un peu d'eau un » jaune d'œuf avec une pincée de ſu- » cre ".

Signé. *Sœur Gerothée de S. Denis*, Abbeſſe des Religieuſes *Capucines* de Paris, ce 11. Décembre 1734.

Ce n'eſt pas que l'on approuve abſolument parlant toutes ces maniéres de préparer ces alimens maigres pour des malades. Au contraire l'on auroit beaucoup à y reformer ſans toucher au fond de ce régime; mais ce ſeroit repéter ce qui a été dit & détaillé dans la Médecine des Pauvres. S'en tenant donc pour le fond aux témoignages que l'on tient de tant de ſaints Religieux & ſaintes Religieuſes qui font maigre pendant leur vie, & pluſieurs même pendant leurs maladies, la démonſtration de ce que l'on s'eſt propoſé de prouver, eſt autant ſenſible que le ſont les choſes les plus naturelles. Reſte à conclure qu'il eſt très-ſûr pour le ſoutien de la vie des pauvres, de les nourrir d'alimens maigres, non-ſeulement pendant le tems qu'ils ſont en ſanté languiſſans & menacés de maladie, mais encore dans les tems mêmes qu'ils ſeroient vraiment malades. D'ailleurs l'exécution de ce régime ne doit pas paroître plus difficile, ou plus embarraſſante pour le ſoutien des Pauvres d'une Paroiſſe, qu'il ne l'eſt

pour fournir à la ſubſiſtance de tant de Stes Communautés, qui ſubſiſtent depuis des ſiécles, & dans leſquelles on voit vieillir des Religieux & des Religieuſes juſqu'à des âges décrepits, avec cette circonſtance que la raiſon ni le bon ſens n'en reçoivent aucune atteinte. Ainſi la preuve eſt complette en faveur du régime maigre. Non-ſeulement il eſt ſuffiſant pour faire un bon ſang pour le ſoutien de la vie du corps, il ſuffit encore pour fournir au cerveau un *ſuc nerveux* très-louable, & *des eſprits* ſuffiſamment pour tous les nerfs qui compoſent le corps humain.



Fin du ſecond Tome.

SOMMAIRE
DES ARTICLES
du Tome ſecond.

Maladies des Artiſans.

I. SErruriers, *Maréchaux, Armuriers, Cloutiers, Verriers, &c.* Page 44.
II. *Plâtriers.* 56.
III. *Carriers, Cureurs de puits.* 60.
IV. *Marbriers, Statuaires, Tailleurs de pierres.* 65.
V. *Ceux qui travaillent dans la terre.* 67.
VI. *Ouvriers qui curent les égouts, les retraits, &c.* 70.
VII. *Les Plombiers, Potiers d'étain, Fondeurs.* 74.
VIII. *Les Peintres, les Doreurs, &c.* 91.
IX. *Meſureurs de grains.* 94.
X. *Amidoniers.* 97.
XI. *Boulangers.* 100.
XII. *Meuniers.* 102.
XIII. *Crocheteurs.* 105.
XIV. *Porteurs de chaiſe.* 110.
XV. *Porteurs d'eau.* 112.
XVI. *Cabaretiers, Braſſeurs, &c.* 113.
XVII. *Bateliers, Pêcheurs, & autres qui travaillent dans l'eau.* 117.

XVIII. *Brasseurs, Teinturiers, Blanchisseuses.* 126.
XIX. *Baigneurs & Etuvistes.* 133.
XX. *Les Foulons.* 135.
XXI. *Les Corroyeurs.* 137.
XXII. *Les Tanneurs.* 138.
XXIII. *Bouchers & Poissonniers.* 139.
XXIV. *Chandeliers.* 142.
XXV. *Exhalaisons des chandelles dangereuses pour les gens de Lettres.* 145.
XXVI. *Maladies des pauvres Religieux.* 154.
XXVII. *Ouvriers sedentaires.* 164.
XXVIII. *Les Maquignons & Postillons.* 177.
XXIX. *Imprimeurs.* 180.
XXX. *Artisans occupés aux ouvrages délicats.* 182.
XXXI. *Copistes d'anciens manuscrits.* 186.
XXXII. *Chaudronniers.* 187.
XXXIII. *Les Musiciens.* 189.
XXXIV. *Maladies des personnes du Sexe.* 191.
XXXV. *Maladies des jeunes Filles.* 194.
XXXVI. *Pâles couleurs.* 195.
XXXVII. *Vapeurs.* 198.
XXXVIII. *Evacuations trop considerables ou trop fréquentes.* 202.
XXXIX. *Dangers du dérangement d'évacuations.* 210.
XL. *Le mariage remedie aux pâles couleurs.* 215.
XLI. *Il ne faut point marier les filles trop jeunes.* 217.
XLII. *Femmes enceintes.* 220.
XLIII. *Fausses couches.* 227.
XLIV. *Faux Germes.* 228.

DES ARTICLES.

XLV. *Cours de ventre des femmes enceintes.* 229.
XLVI. *Purgations dangereuſes dans la groſſeſſe.* 232.
XLVII. *Enflûres des jambes dans les femmes enceintes.* 235.
XLVIII. *Incontinence d'urine dans certaines groſſeſſes.* 236.
XLIX. *Maladies des parties ſuperieures dans les femmes groſſes.* 237.
L. *Appetits bizarres des femmes enceintes.* 239.
LI. *Accouchement naturel.* 240.
LII. *Accouchemens laborieux.* 244.
LIII. *Suites des accouchemens.* 248.
LIV. *Cauſes des Tranchees.* 253.
LV. *Effets des Topiques ſur les accouchées.* 254.
LVI. *Uſage des Calmants.* 256.
LVII. *Uſage des Narcotiques utiles aux accouchées.* 258.
LVIII. *Suppreſſions moins dangereuſes dans les accouchées que dans les filles & les femmes.* 260.
LIX. *Bouillons trop ſucculents cauſes des tranchées dans les accouchées.* 262.
LX. *Maniére de mettre les bandes des accouchées.* 264.
LXI. *Régime des accouchées.* 265.
LXII. *Lait épanché.* 268.
LXIII. *Fiévre de lait.* 271.
LXIV. *Pourpre blanc.* 275.
LXV. *Maladies des enfans.* 279.
LXVI. *Les Meres doivent allaiter leurs enfans.* 285.
LXVII. *Avis aux Nourrices.* 290.
LXVIII. *Tranchées des enfans.* 291.

LXIX. *Système sur l'art de la nutrition dans les enfans.* 294.
LXX. *Remedes pour les enfans.* 297.
LXXI. *Attention des Nourrices pour leur lait.* 303.
LXXII. *Temps de sevrer les enfans.* 307.
LXXIII. *Deux causes des maladies des enfans.* 313.
1°. *La Serosité.* Ibid.
2°. *L'Acide.* 314.
LXXIV. *Difference de l'Acide & de l'Aigre.* 316.
LXXV. *Fiévre des dents.* 320.
LXXVI. *Causes des fiévres des enfans.* 322.
LXXVII. *Maniére de traiter les fiévres des enfans.* 325.
LXXVIII. *Toux des enfans.* 327.
LXXIX. *Maladies des vers.* 329.
LXXX. *Les Aphthes.* 333.
LXXXI. *Ophthalmies des enfans.* 335.
LXXXII. *Gale des enfans.* 338.
LXXXIII. *Conduite de la plûpart des Sévreuses par raport aux enfans.* 343.
LXXXIV. *Qualités nécessaires à une Sévreuse.* 355.
LXXXV. *Maladies des Vieillards* 362.

FIN.

BIBLIOTHEQUE ROYALE